

QUIBERON.

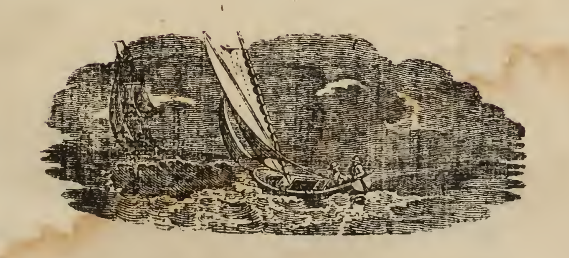
PARIS. — Imprimerie D'AMÉDÉE-SAINTIN, rue Saint-Jacques, 38.

ERNEST MÉNARD

QUIBERON

ROMAN HISTORIQUE.

TOME SECOND.



PARIS.

L. DESESSARTS, ÉDITEUR

15, RUE DES BEAUX-ARTS.

1841

XIII.

Cette victoire de l'armée Royale, qui justifiait si complètement les espérances du parti et pouvait être le prélude d'une suite d'importans succès, fut paralysée dans ses résultats par les intrigues de l'agence. On se rappelle la promesse faite par d'Hervilly d'envoyer au comte

de Vauban des troupes réglées et du canon pour soutenir les avant-postes. Ce secours devenait de plus en plus urgent, car le soir même le général Hoche se présenta devant Auray avec des forces imposantes, et bien que les émigrés défendissent vaillamment du haut du Loch et des maisons, le passage du pont qui est du côté de Vannes, le seul moyen d'entrer en ville, ils n'en sentaient pas moins la nécessité d'être secourus, ne se dissimulant pas que si Hoche avait formé son attaque sur un autre point, ils n'eussent pu résister au feu de son artillerie.

Des doutes sur la loyauté des chefs, habilement répandus par les meneurs de l'agence, se glissèrent dans les esprits et y répandirent la crainte et le découragement. Cependant le lendemain, on apprit que Vauban, après de si longs retards avait enfin reçu les troupes promises, cette nouvelle dissipa toutes les inquiétudes, et les paysans encore une fois retrouvèrent leur audace première.

Mais il était écrit que cette expédition, au

destin de laquelle tant d'existences précieuses étaient liées, devait à chaque instant rencontrer des obstacles qui éclosaient dans son sein, et comme une machine dont les rouages ne s'engrènent pas, user ses forces par un mouvement continuel qui tournait dans ses limites sans agir extérieurement.

Ainsi il entrait dans le plan de Puisaye de s'emparer d'abord de la presqu'île de Quiberon qui lui offrait un lieu convenable pour établir ses magasins, en cas d'échec, une retraite sûre, et un point de communication facile avec l'Angleterre. Des retards indépendans de sa volonté l'avaient empêché jusqu'à ce jour de former l'attaque du fort Penthièvre, séparant la presqu'île du continent, et défendu alors par une garnison de sept cents républicains. Ayant pris jour pour livrer l'assaut du fort, et combiné ses moyens avec ceux du commodore Waren qui lui prêta le secours de ses vaisseaux, il s'en rendit maître facilement, le fort n'ayant aucune défense du côté de la presqu'île et seulement pour trois jours de vivres.

Mais ce succès fut acheté bien chèrement, car d'Hervilly, mécontent d'avoir envoyé ses troupes aux avant postes, se servit de l'attaque du fort comme d'un prétexte pour les rappeler. Cet acte produisit le plus déplorable effet. Les paysans se croyant décidément trahis n'écoutèrent plus la voix de leurs chefs, et quittèrent leurs postes en désordre.

Boisberthelot demeuré presque seul et blessé dans les dernières affaires, fut contraint d'évacuer Auray et se retira avec les débris de sa division, à la montagne de Saint-Michel, auprès du camp de Carnac. En même temps, Mermet, à la tête d'une colonne républicaine attaquait Tinténiac dans sa position de Landevant. Ses chouans lâchèrent pied devant l'artillerie et entraînèrent dans leur fuite une partie de la division de Vauban, accourue à leur secours. Celui-ci, par une habile manœuvre, tomba sur les derrières des républicains aux environs d'Auray, et leur tua beaucoup de monde; mais l'avantage de cette journée demeura décidément aux trou-

pes républicaines, et l'armée royale fut repoussée au lieu de son débarquement.

Le 12 messidor au matin (30 juin), le général Josnet entra dans Auray et fit sa jonction avec Hoche, qui vint de Vannes s'y établir.

L'évacuation d'Auray était une faute capitale dont les émigrés devaient ressentir promptement les déplorables résultats; jusqu'à ce moment, leur principale force avait résidé dans l'épouvante causée par la surprise du débarquement. Il importait surtout qu'ils ne laissassent pas aux républicains le temps de se reconnaître, qu'ils montrassent une audace proportionnée à l'opinion qu'on avait de leurs forces. Quelques succès eussent achevé de rallier à eux tous les gens timides et de démoraliser les administrations. Puisaye et la plupart des émigrés avaient compris tout cela; ils eussent agi en conséquence si les intrigues de l'agence n'eussent pas, dès le commencement, paralysé leurs moyens.

L'évacuation d'Auray suivie presque aussi-

tôt d'une défaite, détruisit le prestige qui entourait l'expédition. Certains royalistes commencèrent à craindre qu'elle ne réussît pas : l'administration rentra triomphante dans une ville d'où elle avait fui ; mais la conséquence la plus funeste fut de permettre au général Josnet de se réunir à Hoche : car l'armée royale eut pu avoir bon marché de ces deux généraux pris isolément ; mais il était douteux qu'elle pût en venir aux mains avec leurs troupes réunies, quand surtout le général en chef voyant ses communications rétablies, et la possibilité de recevoir de tous côtés des secours en hommes et en munitions, pouvait, par l'habileté de son plan et la supériorité de ses manœuvres, suppléer au petit nombre de ses troupes, jusqu'au moment prochain où son armée lui paraîtrait assez forte pour prendre l'offensive et les écraser.

Un matin, quelques jours après ces événemens, l'abbé de Boutonillic, vêtu en habits civils, causait avec madame Lanno devant la fenêtre ouverte. Les deux diplomates parais-

saient peu sensibles à l'air abattu du petit nombre des leurs qui n'avaient pas suivi l'évacuation des chouans, et restaient en butte aux insultes des soldats républicains, aux craintes des poursuites autorisées par la part active qu'ils avaient prise au soulèvement royaliste. Sous l'égide de l'enseigne annonçant la justice de paix, le couple intrigant passait aux yeux des soldats pour d'excellens patriotes, et continuait tranquillement de combiner des projets qui ruinaient la cause royale en vue des intérêts du roi.

— Vous témoignerez toute ma satisfaction au comte d'Hervilly, dit madame Lanno, du ton d'une châtelaine qui envoyait une écharpe à un chevalier vainqueur ; il a noblement compris son devoir et s'est acquitté avec une rare fidélité des ordres de sa majesté. Combien d'autres à sa place eussent secondé les vues criminelles de Puisaye, dans l'espoir de partager les avantages que ce traître ambitionnait?

— Sans doute, répondit l'abbé, d'Hervilly

a donné une grande preuve de dévoûment et de loyauté au roi ; mais ce qu'il a fait jusqu'ici n'est rien comparativement à ce que nous attendons de lui : il faut maintenant que Puisaye soit dépouillé du commandement de l'expédition, afin que nous puissions lui imprimer une direction convenable, qui portera, je n'en doute pas, un coup mortel aux anarchistes. C'est pour cela que je veux m'entendre avec le comte d'Hervilly avant de rejoindre le chevalier de la Vieuville, qui est occupé à travailler l'intérieur. Il m'annonce, par une lettre que j'ai reçue ce matin, avoir décidé le chevalier de Filz à demeurer avec sa division aux environs de Maulac, au lieu de se joindre à Puisaye, comme il en avait l'intention.

— C'est cela ! tout marche au gré de nos vœux ! s'écria madame de Lanno.

— L'heure s'avance, votre mari ne revient pas ; quel funeste contre-temps s'il n'apportait pas ce passeport !

— Vous l'aurez, soyez-en sûr ; il n'oserait

pas rentrer à la maison, sans l'avoir obtenu. — Vous avez entendu comment je lui ai parlé.

— En dame et maîtresse, répondit l'abbé en souriant. C'est votre droit, belle dame; qui mieux que vous est faite pour commander ? Il est si doux d'ailleurs de vous servir, qu'on s'estime heureux d'être enchaîné à votre char.

— Flatteur, parlez plus bas; que penserait-on si l'on vous entendait ? — Voici monsieur Lanno, j'aperçois son gros ventre qui se projette à la porte de la mairie.

—Il se sait en retard; car il presse le pas : mais voilà qu'on lui parle; il s'arrête à causer. — Damné bavard, il m'oublie.

— C'est un municipal, le citoyen Kerdelo, qui l'a abordé... Voyez-le, il paraît mal à l'aise; peut-être l'a-t-on refusé.

— Je vais m'en informer, dit l'abbé en se levant; s'il a obtenu mon passeport, je partirai aussitôt.

— Dieu vous protége, mon cher Boutonillic; surtout ne me laissez pas dans l'inquié-

tude sur votre compte : si vous étiez retardé, ayez soin de me le faire dire.

— Je n'y manquerai pas, madame.

Il lui prit la main qu'il baisa avec un mélange de respect et de familiarité, et se dirigea à grands pas vers le citoyen Lanno.

Le père de Charles, rentré avec l'administration et rassuré à-peu-près par la présence des troupes et du général en chef, prenait sa revanche avec le gros juge de paix qui l'avait si cruellement tourmenté la veille du débarquement.

— Citoyen Lanno, dit-il à celui-ci qui passait auprès de lui sans paraître le remarquer, eh bien ! quelle nouvelle ce matin ?

— Mais rien de bien intéressant, répartit le gros juge en enflant ses joues.

— Sans doute rien d'intéressant : car vos amis commencent à être embarrassés.

— Mes amis ! citoyen, répartit le gros juge, que voulez-vous dire s'il vous plaît ? Vous me faites l'honneur de m'entendre.

— Mais ne vous souvenez-vous plus de no-

tre conversation? il me semble que vous vous applaudissiez de votre conduite avec la famille de Kerderf.

— Citoyen Kerdelo, pas de mauvaise plaisanterie; cela n'est plus de votre âge. Parlez raison, ou je vous souhaite le bonjour.

— Avez-vous oublié aussi les menaces que vous m'avez faites?

— Citoyen Kerdelo, vous avez mal dormi cette nuit, répliqua le magistrat avec un aplomb admirable, où perçait un grain d'ironie.

Le municipal étonné de cette impudence, sentit chanceler la résolution qu'il avait prise de se venger du juge de paix, dont la conduite lui paraissait si différente de celle qu'il aurait tenue dans une pareille occasion. Préférant donc sacrifier un désir de vengeance à la crainte de pousser à bout un homme de ce caractère, il dit en changeant de ton :

— Citoyen Lanno, vous êtes toujours bien informé, dans quel état sont les affaires?

— C'est selon, citoyen; il y en a de plu-

sieurs sortes. Les affaires de procédure ne vont pas, celles de commerce sont suspendues, celles d'amour ne battent que d'une aîle.

— Bien, bien, je le sais comme vous; quand je vous parle des affaires, c'est de celles du jour qu'il s'agit, des émigrés et des blancs.

— Citoyen Kerdelo, en votre qualité d'officier municipal, vous êtes à même d'en savoir plus long que moi; je n'ai aucuns rapports avec les français coupables qui s'allient à l'Angleterre pour désoler leur patrie. Vous me faites l'honneur de m'entendre?

En achevant, il souffla bruyamment et fut au-devant de l'abbé qu'il avait aperçu venir.

Le municipal employa quelques instans à se remettre de l'étonnement que lui avait causée l'impudence du magistrat. Il chercha plusieurs raisons à cette conduite, et pensa définitivement qu'elle n'augurait rien de bon pour le parti royaliste, puisque le même homme qui annonçait l'expédition avec la

joie d'un initié, se défendait maintenant de toutes relations avec elle. Cette pensée le conduisit à la porte de sa maison : il aperçut Charles à travers la croisée, et lui fit signe de descendre.

— Charles, lui dit-il, le général en chef m'a parlé de toi ; nous avons eu à ton sujet une longue conversation ; il paraît instruit de l'escapade que tu as faite, lors de l'arrestation de la famille Kerderf : il m'en a touché quelques mots, mais sans témoigner de colère ; cependant il m'a donné ordre de t'aller chercher ; et je crois bien qu'il veut t'adresser une remontrance à ce sujet.

— Le général en chef a bien autre chose à faire, répondit Charles, en souriant de cette pensée toute paternelle : êtes-vous certain qu'il m'ait demandé ? je ne comprends pas ce qu'il peut avoir à me dire.

— Viens avec moi, tu le sauras.

— Mais, mon père, ne vous êtes-vous pas mépris sur les paroles du général ? êtes-vous bien certain qu'il m'ait demandé ? je ne com-

prends pas ce qu'il peut avoir à me dire.

— Ah ! ça , crois-tu que je radote ? quand je te dis qu'il m'a donné ordre de t'amener aussitôt !

Charles ne fit plus d'observation et suivit son père à la maison commune, en se demandant quel motif pouvait avoir Hoche pour le faire venir devant lui, dans un moment où ses soins devaient être portés sur de si pressans intérêts.

Le père et le fils traversèrent plusieurs chambres occupées par des officiers et des membres de l'administration. Un sergent de planton leur ouvrit une porte, et les fit entrer dans la chambre où se tenait le général. Il était seul, assis devant une table chargée de papiers : une carte du pays était ouverte devant lui.

— Citoyen général, dit le père de Charles, voici notre jeune homme.

— C'est bien, dit Hoche en se levant ; je vous remercie de ne m'avoir pas fait attendre.

— C'est un bon garçon, quoique un peu têtu, reprit le municipal, en frappant de petits coups sur l'épaule de Charles : mais lorsqu'on sait le prendre, il est facile à mener. Comme tous les jeunes gens qui ont étudié le latin, il croit pouvoir faire à sa tête, sans consulter son père et les personnes qui ont acquis une expérience qu'on n'apprend pas dans les livres : je vous serai obligé, puisque vous voulez bien lui donner une petite leçon, de le tancer sur ce chapitre ; c'est par là surtout qu'il pèche.

— La discipline militaire est à cet égard le meilleur enseignement, répondit Hoche, j'espère qu'il en profitera. Citoyen Kerdelo, mes instans sont comptés, et je désirerais causer seul avec votre fils.

Le municipal parut surpris et quelque peu formalisé ; mais pensant que Hoche voulait ménager l'amour-propre de son fils, et rendre la leçon plus profitable en la lui donnant sans témoins, il fit au général un petit signe d'intelligence, et se retira aussitôt. Dès qu'il fut

parti, celui-ci reprit la place qu'il occupait précédemment, et invita Charles à s'asseoir auprès de lui.

Le jeune homme éprouvait un vif désir de connaître ce que le général lui voulait : il n'était pas permis de croire, en voyant sa figure où se peignaient de graves préoccupations, qu'il voulut, dans un pareil moment, condescendre à un caprice paternel, pour donner une admonition sans propos à l'un de ses officiers. Aussi son cœur battit, lorsque Hoche prit la parole.

— Votre père m'a dit que vous aviez passé une grande partie de votre enfance à Carnac, que plus tard vous aviez chassé fort souvent sur la côte.

— C'est la vérité, répondit Charles.

— Jetez les yeux sur cette carte : connaissez-vous parfaitement le pays qu'elle concerne ?

— Depuis Auray jusqu'à la côte, il n'est pas un chemin, pas un sentier que je n'aie souvent parcouru : je connais parfaitement les villages et même les fermes qui se trouvent

dans toute cette partie ; mais celle à l'ouest, vers Plouharnel et Sainte-Barbe, m'est un peu moins familière.

— Ainsi, vous pouvez me donner tous les renseignemens que je vous demanderais sur le théâtre de la guerre? Vous avez eu, citoyen Kerdelo, de fréquentes relations avec les royalistes?

Charles fit un signe affirmatif.

—Par conséquent, vous devez savoir quelles sont leurs ressources, leurs moyens?

— Les rapports que j'ai eus evec les familles royalistes, n'ayant rien qui concerne la politique, je n'ai pas été à même d'apprendre sur ce point rien de particulier; d'ailleurs on me faisait d'autant moins de confidences que je mettais tous mes soins à éviter d'en recevoir.

— Ah! dit Hoche, en souriant, je comprends quels étaient ces rapports; je n'ai pas oublié avec qui vous vous trouviez lorsqu'on vous amena à Carnac. — Et, en supposant que vous eussiez des renseignemens utiles, je

crois que par délicatesse vous refuseriez de me les communiquer?

Charles ne répondit pas; mais ce silence signifiait que le général avait rencontré juste.

— Citoyen Kerdelo, j'ai besoin de vous pour une mission délicate, qui exige beaucoup d'adresse, de prudence et d'habileté. Ne me faites pas d'observations, continua Hoche, en voyant le jeune homme s'apprêter à parler; vous êtes jeune, et vous n'avez pas de ces sortes d'affaires toute l'expérience que j'eusse désirée; mais je n'ai pas le choix: vous êtes le seul qui puisse remplir cette mission.

— Mon général, dit Charles, je ferai de mon mieux pour justifier votre confiance.

— Je ne vous demande pas si vous êtes dévoué à la république: ce serait vous faire injure, puisque vous portez l'épaulette; cependant, il y a quelques jours, votre conduite n'était pas celle d'un franc et loyal républicain: il faut aujourd'hui montrer que vous comprenez tout ce que vous impose votre

double qualité de soldat et de citoyen……
Surtout chassez loin de vous toutes considérations particulières ; débarrassez-vous de tout ce qui pourrait vous entraver dans l'accomplissement de vos devoirs : vous m'avez bien compris, ajouta-t-il, d'un ton qui ressemblait à une allusion?

— J'exécuterai à la lettre les ordres que vous me donnerez, repondit Charles complettement subjugüé par l'ascendant que prenait Hoche sur tous ceux qui l'approchaient : le serment que j'ai fait de servir la patrie, était dans mon cœur, quand je l'ai prononcé.

— Voici ce dont il s'agit : il m'importe de connaître d'une manière positive la position occupée atuellement par les insurgés, le nombre d'hommes rassemblés au quartier-général, la quantité de munitions et de vivres qui existent dans les magasins, l'esprit des émigrés et des troupes soldées. Je veux connaître aussi celui des campagnes, l'opinion des paysans sur nos forces, et les moyens des émigrés, l'impression produite par leurs re-

vers. Plusieurs patrouilles parcourent le pays pour nous procurer des vivres, et observer l'ennemi; mais elles ne pourront me rapporter sur ce sujet que des renseignemens imparfaits, et je tiens à savoir surtout la position des avant-postes, leur état, la distance qui existe entr'eux, le quartier-général et nous; les chemins qui y conduisent, la nature des lieux où ils sont placés. Vous comprenez sans doute toute l'importance de la mission dont vous allez être chargé : si vous la remplissez avec adresse et célérité, vous aurez bien mérité de la république, en épargnant un grand nombre de ses enfans, et de l'humanité, en sauvant beaucoup de ces malheureux insurgés des désastres qui les menacent : car l'émigration vaincue, les paysans déposeront les armes; et je compte leur accorder une amnistie générale.

Charles eut préféré toutc autre mission à celle qui lui était confiée : il croyait y trouver qulque analogie avec celle d'un espion; et sa délicatesse lui suscitait des scrupules. Mais

Hoche lui inspirait trop de respect pour qu'il se permît la moindre observation : la discipline lui commandait d'ailleurs d'obéir aveuglément aux ordres qui lui étaient donnés, et il ne possédait pas une assez grande connaissance des lois de la guerre, pour savoir au juste comment il devait, en vue de son nouvel état, considérer cette mission, dont, après tout, il pensa que le général ne l'eut pas chargé, si elle eut été de nature à le discréditer dans l'esprit de ses camarades.

— Mon général, dit-il, si le zèle et le désir de justifier votre confiance peuvent suppléer...

— C'est bien, mon camarade, interrompit Hoche, en souriant; je ne vous demande rien de plus. Dès lors que vous sentez un vif désir de m'apporter les renseignemens dont j'ai besoin, je vous garantis que les qualités nécessaires à une mission de ce genre, ne vous feront pas défaut. Les dangers que vous courrez développeront en vous une foule de ressources que vous ne soupçonnez pas.

— Quand devrai-je partir, général ?

— A l'instant même. J'ai ici un accoutrement complet de paysan : vous allez vous en revêtir. Voulez-vous que je vous aide ?

— Merci, général : ces vêtemens me sont familiers.

Charles se dépouilla de son habit d'uniforme, et endossa les culottes, les deux gilets et la veste du paysan des environs. Tandis qu'il mettait dans l'arrangement de sa toilette tous les soins qui pouvaient lui donner une ressemblance parfaite avec les individus dont il prenait le costume, Hoche remplissait les blancs d'un papier imprimé portant en tête les armes de la république avec un sceau en cire rouge. Lorsqu'il eut achevé, il leva la tête, et vit Charles, devant une glace, s'étudiant comme un acteur qui se prépare à jouer un rôle. La transformation du jeune homme était devenue complette : il avait pris, avec la veste et le grand chapeau rond, l'air gauche et lourd, toutes les manières d'un jeune paysan voisin des villes, qui s'est frotté

à la civilisation, et affecte des prétentions de bel esprit avec la figure d'un rustre.

Hoche l'examina en tout sens, et prit plaisir pendant quelques instans à le faire marcher devant lui.

— C'est au mieux, mon camarade : l'œil le plus exercé ne parviendra pas à reconnaître en vous un officier républicain.

Charles fit le sourire niais d'un paysan qui veut montrer son esprit.

— Gy besq, ha gaz discoüarnet
N'int mad nemed da zibri boëd.

C'est un proverbe de chez nous.

— Et la traduction, mon jeune gars?

— Chien sans oreille et chat sans queue ne sont pas propres pour la chasse.

— C'est un excellent proverbe dont vous avez su profiter : car il ne vous manque rien. Si je pouvais me déguiser aussi parfaitement et parler comme vous le breton, je voudrais parcourir moi-même le pays, et pénétrer dans le conseil des insurgés ; mais chacun son rôle. J'aime à croire mon camarade que vous rem-

plirez bien le vôtre. — Voici un laissez-passer: il vous servira, si vous rencontrez des patrouilles : je donne ordre à tous chefs de corps de vous prêter main forte et assistance, de se porter sur les points que vous leur indiquerez. — Vous voyez, mon jeune ami, ajouta Hoche, d'un ton qui fut vivement apprécié par Charles, que je ne fais pas de vous un obscur batteur d'estrade : c'est presque une mission supérieure dont vous vous trouvez revêtu... vous êtes bien jeune : ayez l'ambition de justifier ma confiance.

Il lui frappa amicalement sur l'épaule, et le conduisit à une porte du fond, par laquelle il le fit sortir. Vous avez de bonnes jambes : tâchez d'être de retour dans la soirée.

— Ma vie dépendrait de cette mission que je ne mettrais pas plus de zèle à la remplir, répondit Charles en descendant l'escalier.

Les dernières paroles de Hoche, d'autant plus flatteuses pour l'amour-propre du jeune homme, qu'elles lui étaient adressées par un homme si justement renommé, l'avaient tout-

à-fait rassuré sur la nature de sa mission ; et, loin de croire, comme auparavant, que le rôle qu'il remplissait pouvait porter atteinte à sa délicatesse, il était fier d'en être chargé et de pouvoir servir d'une manière utile la cause qu'il avait embrassée.

Sorti de la maison commune par une porte de derrière, il traversa promptement la place, et prit des rues détournées, pour quitter la ville, sans être reconnu. La vitesse de sa marche ne lui fit pas oublier le personnage qu'il représentait, et il dut à cette précaution de passer auprès de plusieurs personnes de connaissance, sans éveiller leur attention, tant son allure ressemblait en tous points à celle d'un paysan.

A l'extrémité du faubourg, qui est fort rapproché du centre de la ville de ce côté, à cause de l'absence de grande route, il fut arrêté par un poste, et demanda l'officier de garde à qui il exhiba son laissez-passer. Cette formalité remplie, il continua sa route sans obstacles, et tournant par Kerliano, il prit le chemin habituel de Carnac.

La campagne, pendant une lieue, lui offrit l'aspect d'une vaste solitude. Il n'aperçut pas un homme sur cette route habituellement fréquentée; il ne vit pas de bestiaux sur les landes qu'il traversa, et n'entendit point leurs meuglemens dans les étables. Les maisons silencieuses, avec leurs cheminées froides, lui parurent abandonnées. Il entra dans quelques-unes dont les portes étaient ouvertes, et n'y rencontra personne. Le désordre, qui régnait dans ces logis, ne l'étonna pas: car la malpropreté et la confusion habitent de compagnie avec le paysan breton. Mais les armoires étaient ouvertes, les bahuts renversés, du linge et des effets répandus çà et là : il jugea que dans une fuite précipitée, les propriétaires avaient choisi à la hâte quelques-uns de leurs effets, ou que des maraudeurs y étaient venus. Il n'eut bientôt plus de doute à ce sujet, en voyant dans une ferme importante, qu'il visita, la vaisselle totalement brisée, la plume des coutils répandue dans la chambre, et le cadavre d'un chien récemment

tué, sur le seuil qu'il avait voulu défendre.

Ce spectacle répandit un nuage de tristesse dans l'âme de Charles : il considéra d'un œil attendri le serviteur fidèle, victime de son dévoûment à l'intérêt de ses maîtres, et les dégâts des maraudeurs qui, ne trouvant pas que la guerre causât d'assez grands désastres, se plaisaient à détruire ce qu'ils ne pouvaient enlever.

Charles connaissait toutes les privations que les soldats avaient souffertes toutes les difficultés qu'ils éprouvaient journellement à se procurer le plus strict nécessaire. Mais plus il plaignait leur misère et admirait leur constance patriotique, plus aussi il détestait cette fureur de détruire qui, ne pouvant pas s'assouvir sur les ennemis, s'exerce sur leurs propriétés : colère aveugle qui, par la ruine de quelques-uns, augmente le malheur de tous.

Sentant que sa mission demandait une entière liberté d'esprit, il s'arracha à ce spectacle, qui lui suscitait de gênantes réflexions, et poursuivit sa route, en cherchant à se cuiras-

ser contre les scènes encore plus graves, dont il prévoyait devoir être le témoin. Néanmoins, il lui fallut de grands efforts d'imagination et de mémoire, pour se monter au dégré d'enthousiasme qu'il avait en partant; et, par une singularité qui sera facilement comprise, il ne put, malgré tous ses efforts, réussir à écarter le souvenir du malheureux chien cruellement assassiné dans le pillage de son logis.

Après un quart-d'heure de marche, il aperçut, dans une lande, une troupe nombreuse de bestiaux, sous la garde de quelques hommes. C'étaient les premières créatures qu'il rencontrait depuis son départ d'Auray. Le silence et la solitude qui régnaient, à cette heure du jour, dans un pays ordinairement animé, lui avaient paru si funèbre, qu'il éprouva à leur aspect une sensation de joie égale à celle qu'il eût ressentie, si, depuis long-temps, il avait été séquestré de tout commerce avec les hommes. Machinalement, il s'avança de leur côté. Ceux-ci, en le voyant venir, demeurèrent assis tranquillement et le regardèrent d'un air naturel,

sans montrer d'inquiétude ni d'étonnement; ce qui confirma Charles dans la confiance qu'il avait en son déguisement.

— Bonjour, mes gars, dit-il en s'asseyant à côté d'eux : comment va la santé?

— Doucement, doucement, répondit le plus âgé des paysans ; et de votre côté, mon gars?

— Les bleus ne sont pas loin, dit Charles, d'un ton significatif.

— Viennent-ils par ici?

— Ils se tiennent tranquilles à Auray : la bonne sainte Anne veuille faire tomber sur eux une pluie de feu qui les rotisse.

— Le ciel vous entende, garçon! J'ai brûlé plus d'une livre de cierges, pour obtenir le triomphe de la sainte église ; mais le bon Dieu veut nous faire expier nos fautes.

— La sainte volonté soit faite.

— De quel endroit venez-vous?

— J'étais à Landevant, et je me suis sauvé chez nous, au moment de la déroute, à cette heure je vais rejoindre les autres. — Ils sont à Carnac, j'imagine?

— Oui-dà ; le général Tinténiac est passé l'autre jour par Ploërmel : hélas, mon gars, c'était à fendre le cœur. Il y avait un autre chef avec lui, le fils du seigneur de Kerderf, un beau brin d'homme aussi, et brave, dit-on, au possible. Moi qui vous parle, j'ai connu ça tout enfant... Ils se donnaient bien du mal, et n'étaient pas chiches de leur vie, pour empêcher la bande de se sauver par les champs, car les bleus les suivaient de près et tiraient comme des enragés.

—A Landevant, quand ils nous ont attaqué, fallait voir quel bruit ils faisaient. Ils avaient amené je ne sais combien de canons. C'est une vilaine engeance, tout de même ! nous tombions comme des mouches, sans pouvoir leur tuer un homme : ma foi, tout le monde s'est sauvé.

—A votre place, j'en aurais fait tout autant, et, pas moins voilà un bras qui a donné le compte à plus d'un républicain ; mais ce n'est pas dans des batailles : nous ne sommes pas taillés pour ça Qu'on me laisse faire, comme je l'entends, viser mon homme et tirer quand

ça me dit, pour le sûr, il y en aura un à bas. Mais si l'on veut me mettre en file et nous aligner côte à côte, comme les soldats de pierre du bienheureux saint Cornéli, c'est fini, je n'en suis plus.

— Dites-donc, l'ami, reprit un autre paysan, il paraîtrait que les chefs ne font pas bon ménage ensemble; on vous avait promis des troupes qu'on ne vous a pas envoyées : c'est la raison pourquoi vous avez été mis en déroute.

— Je ne suis qu'un paysan, reprit le plus âgé; mais j'aime le bon Dieu et l'église, et je donnerai tout mon sang pour le triomphe de la sainte cause. J'ai idée que ça ne finira pas bien : les anglais partiront : malheur! — Mon défunt père, le cher homme! m'apprenait à les haïr, et ça m'est toujours resté là.

— Ne sait-on pas, reprit un autre, que c'est un peuple d'hérétiques, qui ne reconnait pas notre très saint père le pape? et puis, je me rappelle, quand j'étais tout enfant : —C'était, ma foi, en l'année 1746. — Avoir vu dans la baie

une flotte de leurs navires, tout comme au jour d'aujourd'hui. Ils ont tout pillé, ravagé à Quiberon, brûlé les navires, tué les bestiaux et les hommes. La presqu'île était alors un pays riche au possible, et à présent c'est aussi minable que nous. Bienheureux, si du coup, les Anglais n'emportent pas le reste !

— Allons, mes gars, dit un troisième, ce n'est pas maintenant la même chose : notre recteur nous a fait là-dessus un sermon, où il dit que monseigneur l'évêque de Dol sanctifie par sa présence les impies.

— Ça peut bien être ; mais j'aimerais autant qu'il n'y eut que de vrais chouans. — Et vous, l'ami ?

— Et moi aussi, répondit Charles ; je n'ai pas confiance dans l'anglais. — Savez-vous, mon gars, où je trouverai les bandes ?

— Devant Carnac et Plouharnel.

— Avez-vous idée que les bleus vont bientôt venir ?

— Trop tôt pour nous.

— Je vous conseille de faire bonne garde :

car il y a des troupes de bleus qui courent le pays en pillant.

— S'ils viennent par ici, je connais quelqu'un qui en abattra pour le sûr. Il y a là une pièce de lande qui sera bonne pour l'affut.

— Et vos bestiaux, ils les emmeneront à Auray.

—Je n'ai là-dedans qu'une paire de vaches : toutes ces bêtes sont aux voisins qui se sont sauvés après l'évacuation d'Auray.

— Adieu, mes gars, je vais faire un tour là-bas.

— Adieu, adieu, dirent les paysans; Jésus vous conduise en route!

XIV.

Charles traversa la lande, et marcha quelque temps dans un sentier étroit, conduisant à un hameau situé à moitié route de Carnac et d'Auray. Il avait dessein de s'arrêter dans ce lieu où il pensait trouver encore des habitans, afin d'y prendre des informations et de savoir vers

quel point se diriger pour obtenir plutôt les renseignemens que Hoche lui avait demandés. Il paraissait, d'après ce qu'il avait vu jusqu'à ce moment, que l'échec éprouvé par l'armée royale avait répandu une consternation générale, et qu'on avait négligé même de placer des avant-postes, de faire battre le pays, et de prendre enfin toutes les précautions commandées par le voisinage de l'ennemi. Charles pensa que, si une colonne républicaine marchait brusquement sur le camp royal, elle pourrait le surprendre et l'anéantir complètement. Occupé de ces réflexions, il arriva près du village.

Des cris de femmes, mêlés de gros rires et d'éclats de voix, se faisaient entendre dans la maison la plus éloignée du côté par où il entrait : il prêta l'oreille, et reconnut que ces cris étaient poussés par des personnes en détresse. En toute autre circonstance, un sentiment de générosité instinctive l'eut fait voler au lieu d'où partaient ces cris; mais tout plein de la mission qu'il avait à remplir, il ne voulut pas courir le risque de se voir ar-

rêté dans son accomplissement sans motifs graves; et il se fit violence pour demeurer à l'état d'observateur, afin de savoir ce qui se passait et de ne porter son intervention que dans le cas où elle pourrait être utile.

Il avança donc doucement et comprit bientôt la cause de ces cris en apercevant à travers la fenêtre ouverte des uniformes républicains. Il pensa que les maraudeurs qui avaient pillé les maisons abandonnées, renouvelaient une pareille scène dans ce village et se livraient à de coupables violences sur les malheureux habitans.

Charles indigné de la conduite de ces soldats et ne prenant conseil que d'un premier mouvement, voulut d'abord courir à cette maison et s'appuyer de son laissez-passer pour renvoyer les maraudeurs; mais réfléchissant aussitôt que ces soldats agissaient peut-être par ordre en enlevant de force les subsistances : puisque, les paysans refusant de vendre leurs denrées, on était réduit, pour se procurer les moindres objets, à employer

les baïonnettes ; que, d'un autre côté, si ces soldats étaient en faute, ils pourraient refuser de le reconnaître et lui faire un mauvais parti ; Charles hésitant sur la conduite qu'il devait tenir en cette occasion, pour accorder la justice et la commisération avec les doubles devoirs que lui imposaient sa mission et sa qualité d'officier républicain, se rapprochait à pas lents du théâtre de ces violences, lorsqu'en tournant l'angle d'une maison auprès de laquelle il s'était tenu jusqu'à ce moment, il vit devant la porte deux beaux chevaux attachés à un pieu. L'un avait une selle anglaise de femme, et l'autre une housse de drap rouge avec des fleurs de lys d'or brodées à chaque coin.

En regardant cette maison qu'il savait être un cabaret, pour voir s'il n'apercevait pas les maîtres de ces chevaux, il distingua derrière le rideau qui garnissait la fenêtre du premier étage, l'ombre de deux personnes qui paraissaient regarder dehors, en cherchant à n'être point vues. Un sentiment de curiosité roma-

nesque lui fit vivement désirer de connaître ces personnes, qui devaient être, à juger par leurs montures, des notabilités du parti royaliste. Il pensa qu'elles avaient été surprises dans ce cabaret par l'arrivée des maraudeurs, et qu'elles attendaient leur départ pour se remettre en route. L'idée qu'il pourrait leur être utile et empêcher qu'on ne se portât contre elles à de coupables excès, pénétra dans son esprit, et il considéra comme un devoir de les protéger, lorsqu'il pensa que l'une de ces personnes appartenait à ce sexe délicat que tout galant homme doit défendre et assister, même au risque de sa vie.

Son regard attaché sur la fenêtre, cherchait à percer les rideaux, mais l'étoffe épaisse et le jour qui venait de l'intérieur, ne lui permettaient de voir rien de plus que deux ombres vaguement dessinées. Tout à coup il vit une main blanche soulever un coin du rideau, et de belles boucles brunes sous les bords larges d'un joli chapeau de castor. Le rideau tomba aussitôt, et bien que ce mouvement

eût été fait avec la rapidité de l'éclair, qu'il n'eut aperçu ni la figure, ni la taille de cette femme, son cœur battit violemment, car, par cet instinct d'amour, cette éminente faculté qui nous fait deviner la présence de l'objet aimé, il avait cru reconnaître Marie, il avait acquis la certitude que c'était elle, par l'émotion qui avait pénétré son cœur avant que ses yeux ne l'eussent vue.

Charles, depuis qu'un sentiment autrement fort qu'une pure courtoisie chevaleresque l'intéressait au sort des personnes renfermées dans ce cabaret, ne pensa plus que son devoir l'appelait sur un autre point, et perdant complètement de vue le souvenir de sa mission, il se sentit invinciblement attaché à ce lieu où était Marie. Reprenant donc l'esprit de son rôle qu'il avait oublié depuis quelques instans, il entra dans la maison.

Plusieurs paysans buvaient du cidre autour d'une table, le cabaretier se promenait d'un air inquiet, allant de la porte au bas de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, et

s'arrêtait un instant dans ces deux endroits, comme si de là fut venue la cause de son inquiétude.

Charles n'avait pas déjeûné avant son départ d'Auray ; il avait marché long-temps avec l'air frais du matin ; et, bien que son imagination fut dans une grande excitation, la nature qui ne perd jamais ses droits, lui fit sentir à l'estomac les tiraillemens de la faim. Profitant pour satisfaire son appétit, du temps qu'il allait passer dans l'attente, il demanda à déjeûner, et l'hôte lui servit quelques galettes de blé noir avec une mesure de cidre.

Les paysans en le voyant entrer s'étaient parlé à l'oreille ; l'un d'eux, auprès duquel il avait pris place, lui adressa la parole :

— Venez-vous de bien loin, comme ça?

— De chez nous, répondit Charles avec la brièveté d'un homme qui mange d'un bon appétit et n'aime pas être dérangé dans une si douce occupation.

— Et, sans curiosité, de quel côté allez-vous?

— Devers Carnac.

— Ah ! ah ! vous allez joindre les bandes ?

— C'est le devoir de tout bon gars. — Est-ce que vous n'en êtes pas, vous ?

— Si fait, nous en sommes, c'est la volonté du bon Dieu. Mais au tour que ça prend, j'imagine que nous aurions aussi bien fait de rester chacun chez nous.

— C'est aussi mon idée, dit Charles; le grand saint Michel me pardonne si je dis une mauvaise parole.

— Est-ce que vous êtes tout nouvellement dans la chouannerie ?

— J'étais à Landevant.

— Tiens ! nous y étions aussi, je ne me rappelle pas de vous.

— Si fait, moi, répartit Charles avec aplomb.

— C'est tout de même possible, on ne voit pas dans un pardon toutes les jolies filles qui s'y trouvent.

— Ni dans une foire toutes les cornes.

— Où ça que vous êtes allé, quand c'est qu'on a joué des jambes ?

— Chez nous, avec les gars de la paroisse.

— Sans curiosité, de quel endroit êtes-vous?

Charles eut un moment d'hésitation, il craignait que l'un de ces hommes n'appartînt à la paroisse qu'il nommerait, et que son déguisement ne fut ainsi découvert, car les habitans d'une même paroisse se connaissent parfaitement entre eux; mais, comme en Bretagne, il existe dans chaque paroisse quelque diversité de costume, Charles examina rapidement les individus avec lesquels il se trouvait, et répondit du ton le plus assuré :

— Je suis de Kervignac.

Le paysan le regarda avec surprise.

— J'aurais parié un pot de cidre que vous étiez de la paroisse de Pluvigner, de l'autre côté de Landevant.

— Pourquoi donc ça?

— Dame, est-ce que les oiseaux ne se distinguent pas aux plumes. Vous êtes vêtu comme les gars de Pluvigner.

Cette observation avait échappé à Charles,

et il craignait d'éprouver de grandes difficultés pour soutenir son personnage, surtout si le paysan questionneur l'interrogeait sur sa famille, mais un incident détourna l'attention de ce sujet. Les cris avaient cessé dans la maison occupée par les soldats, on n'entendait plus que leurs rires et le bruit qu'ils faisaient en fouillant, mais une scène semblable avait commencé dans la maison voisine, une femme fit entendre des cris lamentables. Tout à coup elle sortit échevelée et les vêtemens en lambeaux, poursuivie par plusieurs soldats qui voulaient sans doute assouvir sur cette malheureuse leur brutalité.

—Encore une qui y passera murmura l'hôte entre ses dents.

— Est-ce que personne ne la sauvera? s'écria Charles.

— C'est une grande abomination, répondit un des paysans; mais chacun tient à sa peau, quoiqu'elle ne vaille pas grand chose; nous ne sommes pas assez forts pour nous attirer de méchantes affaires sur les bras.

En ce moment on entendit marcher à l'étage supérieur, Charles tressaillit, et pensa qu'il allait voir Marie; son attente fut trompée, un homme parut au haut de l'escalier, et appela l'hôte qui monta précipitamment; Charles à sa vue éprouva une extrême surprise, car il croyait que Marie était accompagnée de son père ou de son frère; or, il n'en était rien, cet homme était un inconnu, il fouilla sa mémoire pour se rappeler toutes les personnes qu'il savait alliées aux Kerderf, et il se convainquit qu'il voyait celui-ci pour la première fois. Comment alors, Marie se trouvait-elle seule avec lui, enfermée dans un cabaret; car, bien qu'il ne fut plus de la première jeunesse, son âge et sa tournure ne permettaient pas néanmoins à une jeune personne de se regarder avec lui comme à l'abri du danger, ou au moins de la médisance.

Charles se perdait en conjectures pour deviner quel pouvait être cet homme, et comment il se trouvait dans la société de Marie. Un sentiment de jalousie que tous les amans compren-

dront, lui faisait envier un bonheur dont l'autre ne sentait pas sans doute tout le prix. De vagues soupçons qu'il s'efforçait de repousser, revenaient sans cesse l'assaillir toujours plus forts à mesure qu'il les combattait.

Il était plus que jamais décidé à attendre le moment où sortirait Marie, afin de se montrer à elle et d'observer sa contenance à l'instant où elle le verrait; et dans le cas où il remarquerait sur ses traits un trouble accusateur, il comptait lui faire sentir qu'elle avait été devinée. Puis s'apercevant des affreuses suppositions que lui suggérait une inquiétude jalouse, il en rougit et les bannit de son âme avec honte et indignation.

L'apparition de ce personnage avait produit une certaine sensation parmi les paysans, et réveillé en eux des idées politiques. Au moment où Charles sortit de ses reflexions, ils causaient du débarquement.

— Et toi, Jean, est-ce ton avis? demandait celui qui avait questionné Charles, à l'un de ses camarades.

— J'ai toujours pensé que ça irait mal avec ces coquins d'Anglais.

— Quand j'ai su, moi, que l'armée nous arrivait de cette île, je me suis dit : la pâte aura trop de levain, ça fera une fournée aigre.

— Allons, reprit un autre qui n'avait pas encore parlé, vous êtes comme les devineurs qui prédisent le mal arrivé ; il y a trois jours, pas plus tard, vous disiez tout le contraire.

— Tu nous as entendus, toi?

— Quand les bleus ont quitté Auray, vous chantiez, vous étiez joyeux, tout comme des ânes débâtés ; à présent que les bleus sont les plus forts, vous cherchez de mauvaises raisons.

— On ne savait pas ce que l'on sait à cette heure ; est-ce qu'on n'a pas dit qu'il y avait eu trahison.

— Il a été mention à Landevant, que les chefs ne se souciaient pas de l'église ni du roi, et qu'ils voulaient faire un duc anglais roi de France.

— C'est un bruit que les bleus ont fait courir pour nous mettre en désunion.

— Point, c'est un prêtre qui me l'a dit.

— Ah ça, mon gars, dit un des paysans en s'adressant à Charles, quelle est votre opinion là-dessus ?

— Mon opinion est que chacun eût mieux fait de rester tranquille chez soi.

—Ça n'eut pas été si mal; mais enfin croyez-vous qu'on nous trahisse ?

— Si c'était mon opinion, je retournerais chez nous.

— Moi j'ai confiance dans M. le comte. Si tous ceux qui l'accompagnent étaient aussi francs que lui, on n'aurait pas d'inquiétude.

— Tenez, mes gars, reprit le paysan questionneur, il y a eu du mic-mac ; suffit, je me comprends bien.

— Allons, explique-toi, au moins.

— Il y a à Carnac une armée de soldats qui n'ont pas encore bougé ; que font-ils là, à se chauffer parmi les pierres pendant qu'on envoie les paysans aux avant-postes. Je ne refuse pas de me battre, c'est pour ça que je suis venu; mais ça me chagrine de voir les soldats tran-

quilles comme des saint Jean-Baptiste, pendant que les bleus nous attaquent.

Cette opinion qui était dans l'âme des paysans fut unanimement partagée; car l'inaction des troupes était en effet le plus fort grief qu'ils pussent faire valoir pour justifier le découragement que la défaite récente leur avait causé.

— Ah ça, mes gars, dit un des paysans, si M. le comte nous avait entendus pas moins.

— Est-ce qu'il entend le breton ?

— Dame, qui sait; toujours sera-t-il prudent de parler plus bas.

— C'est lui qui est là-haut? demanda Charles, comprenant que par ce nom de comte les paysans désignaient M. de Puisaye, général de l'expéditon.

— Oui-dà c'est lui, avec une jeune demoiselle des environs de Carnac.

— La fille du seigneur de Kerderf, ajouta un autre.

— Savez-vous ce qu'ils font là-haut? demanda Charles.

A peine eut-il dit ces paroles, qu'il en comprit l'inconvenance et la sottise, mais la faute était commise, il fallait en porter la peine.

— Vous demandez ce qu'ils font, s'écria l'un des chouans en donnant à sa figure une expression de grosse malice; dam, mon gars, allez-y voir, moi je ne me mêle pas de ça; si c'est leur idée de demeurer dans cette chambre, ils y resteront long-temps avant que j'aille les déranger; je me rappelle trop bien, comment Pierre Kerzo m'a traité, quand je l'ai trouvé un soir chez la femme de Kergouriou.

Charles jeta sur le paysan un regard de colère et d'indignation, pour la première fois il sentit le désir du meurtre. C'est en effet pour l'homme épris d'un chaste amour, qui entoure de respect et de vénération, la femme qui domine son cœur et l'adore religieusement à l'égal d'une vierge céleste; c'est une chose cruelle de voir un souffle impur ternir la glace translucide que l'imagination a mise autour de cette femme, d'en-

tendre une parole grossière, déchirer le voile poétique derrière lequel on l'a cachée.

Les propos du paysan avaient causé un rire général, Charles incapable de se contenir plus long-temps, allait donner un libre cours à sa colère, mais le bruit qui se fit au haut de l'escalier réprima le rire des paysans et empêcha l'éclat imprudent que Charles allait commettre. Il se détourna vivement de ce côté, et aperçut l'hôte qui descendait suivi du comte et de Marie.

La jeune fille portait une longue robe verte d'amazone, qui dessinait parfaitement sa taille et faisait valoir toutes ses grâces, les boucles luisantes de ses beaux cheveux bruns s'échappaient avec profusion de son chapeau de castor, et couvraient entièrement son cou. Ce costume sombre et sévère, s'accordait bien avec l'expression de ses traits, qui respiraient alors un caractère imposant de courage et de résignation.

Le comte traversa rapidement l'auberge, sans remarquer les saluts humbles des paysans

qui s'étaient levés à leur entrée, et il regarda dehors d'un air inquiet, puis revenant vers Marie, debout près de la cheminée.

— Ces Messieurs ne viennent pas, dit-il; qui peut les avoir retenus?

La jeune fille s'appuya sur son bras et lui parla quelques instans à voix basse.

Charles, lorsqu'ils descendirent, s'était retiré à l'écart, à la faveur de son déguisement, il était certain de ne pas être reconnu, et pouvait à son aise contempler la jeune fille, jusqu'au moment où les circonstances lui indiqueraient la marche qu'il devait suivre. En voyant la familiarité qui paraissait exister en-tr'elle et Puisaye, il ressentit une impression désagréable, qui n'était pas sans doute exempte de jalousie, et pourtant il dut s'avouer qu'il n'y avait dans les manières de ces deux personnes, rien qu'on ne put avouer et montrer à tous.

Le comte paraissait exclusivement préoccupé d'une idée qui n'avait rien de commun avec l'amour; et auprès de Marie, il ne res-

semblait pas même à un homme galant qui se trouve fortuitement avec une femme, et sans projets sur elle, mais par habitude prend des dehors de galanterie, et montre le désir de plaire. Il y avait dans sa conduite, ce laisser aller qui existe entre deux personnes dont les relations sont amicales, intimes; mais tellement chastes et pures, qu'on ne songe même pas à la possibilité de se défendre des soupçons; il agissait avec elle comme un père, et c'était à ce titre qu'elle semblait le regarder; néanmoins Charles était mécontent de voir un étranger si bien avec Marie, et chaque parole qu'elle adressait au comte, chaque marque d'intimité qu'elle lui donnait, lui causaient un mouvement de jalousie qu'il sentait sans vouloir l'avouer.

— Je regrette bien que vous m'ayez accompagné, reprit le comte, je tremble que ces soldats n'entrent ici avant l'arrivée de mes amis.

— Ne pensez pas à moi, répondit Marie, j'ai couru de plus grands dangers, et la pro-

tection du ciel ne m'a jamais abandonnée. D'ailleurs comme un vrai chouan, je suis toujours préparée à une rencontre avec les bleus.

En disant ces mots, elle montra à sa ceinture deux pistolets anglais, élégamment ciselés.

— Je ne doute pas de votre bravoure, ma chère ; mais je voudrais qu'elle se manifestât plus utilement.

— De grâce, ne dites pas cela ; j'étais si fière de vous servir de guide, si glorieuse d'être utile à mon général, et maintenant il paraît contester mes services.

Le bruit augmentait dans les maisons voisines, le comte de plus en plus inquiet, se dirigea vers la porte, et chercha à voir ce qui se passait dehors, tout en prenant soin de n'être pas aperçu.

Marie partageait son inquiétude, mais par égard pour lui elle ne le montrait pas ; adossée contre la cheminée, elle promenait un regard distrait autour d'elle, lorsqu'elle aper-

çut Charles qui, du lieu où il s'était placé, la fixait dans une contemplation d'amour ; elle tressaillit en le reconnaissant, car un sens intime révéla Charles à la jeune fille sous ce déguisement, comme elle lui avait été révélée à lui-même derrière le rideau; son premier mouvement fut d'aller à lui.

— C'est vous M. Charles, dit-elle, d'un ton de surprise, mêlé d'un secret plaisir.

— Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici, répondit-il avec un regard expressif; j'ai été moi-même bien étonné en vous apercevant : la providence nous rapproche dans des circonstances singulières, et malgré que tout paraisse nous éloigner.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle d'une voix émue.

Charles, embarrassé, chercha une réponse.

— Avez-vous enfin reconnu vos erreurs ? vous rangez-vous sous la bannière de la religion et du roi ? vous êtes le bien-venu ? je suis

heureuse d'être la première à vous en féliciter...

Elle lui tendit la main avec abandon.

Charles regarda cette gracieuse petite main qui lui était offerte, et sentit un violent désir de la porter à ses lèvres, mais la délicatesse l'en empêcha, il n'ôsa pas profiter de cette faveur qu'il n'avait pas méritée. Il demeura silencieux et pâle.

Marie retira lentement sa main, et fixant sur lui un regard scrutateur.

—Eh bien, dit-elle, que signifie cela? Pourquoi ne répondez-vous pas?—Monsieur Charles, que faites-vous ici, sous ce déguisement?

Charles sentit qu'un plus long silence confirmerait les soupçons que la jeune fille déjà semblait concevoir.

— Ma présence en ces lieux doit demeurer secrète, répondit-il; oubliez, je vous prie, que vous m'avez reconnu.

—C'est selon, dit-elle, d'une voix froide et grave; si ce que je prévois est vrai...

— Je suis entré ici dans l'intention de vous être utile, mademoiselle Marie, ce serait vous montrer peu reconnaissante, que d'abuser de mon dévoûment pour me perdre.

—Eh bien! parlez ; pourquoi portez-vous la cocarde blanche ?

— Le général en chef m'a chargé d'une mission qui exige...

— Assez, Monsieur, dit-elle en l'interrompant.

Elle passa la main sur son front, et le regardant d'un air de profond mépris, tempéré cependant par une expression douloureuse...

— Ainsi donc, dit-elle, vous êtes devenu espion?

—Ah, répliqua Charles, d'une voix singulièrement nuancée de sensations différentes, je ne m'attendais pas à vous entendre m'appliquer ce mot. — Moi espion! Non, mademoiselle ; quoique républicain, je ne suis pas encore tombé à ce dégré d'avilissement, ajouta-t-il avec un rire amer.

— Eh bien, comment expliquez-vous ce déguisement ? Votre présence sur le territoire occupé par l'armée royale.

— Si vous m'estimez assez peu pour me soupçonner d'une bassesse, ma dignité ne me permet pas de vous donner d'explications. — Ah, mademoiselle Marie, continua-t-il d'une voix navrée, la conduite de toute ma vie aurait dû m'éviter un pareil soupçon. — Vous êtes femme, on dit que votre sexe est fragile et faible ; eh bien, le ciel et les hommes se fussent conjurés pour vous accuser que j'eusse cru encore à votre innocence, à votre vertu... Vous avez douté de la mienne.

Marie demeurait immobile devant lui, touchée de l'amertume qui régnait dans ces plaintes. Elle regrettait sa précipitation et s'accusait comme d'un crime d'avoir traité d'infâme, un homme qu'elle sentait aimer.

— Votre injustice ne saurait altérer les sentimens profonds que je vous ai voués, reprit Charles, enhardi par le silence de la jeune fille et l'exaltation du moment ; ma vie vous ap-

partient, et pour vous je perdrais le salut de mon âme. En vous voyant ici, j'ai oublié ma mission dans le désir de vous servir; quoi qu'il puisse m'arriver, je resterai jusqu'au moment où vous n'aurez plus rien à craindre.

— Voilà les bleus, dit le comte en accourant vers Marie ; et nos amis n'arrivent pas ! Quel funeste retard ! Quelle imprudence j'ai commise en vous prenant avec moi. Ma chère enfant, comment pourrais-je vous sauver.

— Tranquillisez - vous, monsieur le comte, et ne craignez rien pour moi. Le ciel aura pitié de nous.

Elle était calme plus que ne l'est un homme courageux à l'approche du danger. Les paroles de Charles la rassuraient contre tout, elle avait confiance dans la protection qu'il lui avait promise. Les paysans ne montraient pas une grande inquiétude, car étant sans armes ils n'avaient rien à craindre de la part des soldats. L'hôte seul tremblait pour l'inévitable pillage qui menaçait sa demeure.

Charles, demeuré près de Marie, lui dit

quelques paroles rassurantes, auxquelles la jeune fille répondit d'un ton qui exprimait le regret de sa conduite passée. Puisaye remarqua avec surprise l'espèce d'intimité qui existait entre ces deux jeunes gens ; mais l'arrivée des maraudeurs ne lui permit pas d'en parler à Marie.

Une troupe de soldats, ayant un sergent en tête, entra dans le cabaret. Le sous-officier frappa violemment à terre la crosse de son fusil comme pour commander le silence, et dit d'une voix pesante d'ivresse.

— Au nom de la république une et indivisible, je somme le citoyen habitant cette bicoque de me livrer les grains, seigles, avoines et fourrages qu'il tient en sa possession, sans quoi je vais me livrer à une visite domiciliaire et lui donner sur les doigts.

— Et moi, ajouta un soldat, dont la figure enluminée ressemblait à celle d'un faune; je somme le chouan ici présent, de me livrer au plutôt sa femme, fille, servante, aïeule, ou toute individue quelleconque du sexe femi-

nin qu'il tient en sa possession, afin que je lui inculque des sentimens républicains et l'amour des institutions nouvelles. — J'ai la satisfaction d'avoir fait dans ce village plusieurs conversions qui porteront leur fruit.

Les soldats se mirent à rire.

— Allons, chouan, reprit le sergent, tes grains, tes blés... faut-il en venir aux fouilles... Le diable m'emporte si je ne casse pas les bahuts que je trouverai fermés.

—Tes femmes, où sont-elles nichées? Allons, qu'elles sortent de leur trou, ou je vais aller les chercher... J'ai le nez d'un chien d'arrêt, je flaire la perdrix de loin.. — Tiens, tiens, je savais bien que j'avais sentis une piste, s'écria-t-il en apercevant Marie, vers qui il voulut s'avancer.

Le comte armé d'un pistolet se plaça devant la jeune fille, Charles alors se leva, et allant droit au sergent, il lui dit d'une voix basse, mais sur le ton du commandement.

—Sergent, vous outrepassez vos ordres. Re-

tournez immédiatement à Auray ; aussitôt votre arrivée, vous mettrez en prison cet homme dont la conduite sera connue du général en chef. — Voici une pièce qui vous commande de m'obéir...

Le sergent confondu, prit le papier que Charles lui présentait, et le lut attentivement.

— C'est en règle, bien et dûment revêtu de la signature du général en chef ; c'est égal, je ne m'attendais pas à trouver sous cet uniforme un officier républicain... C'est une malice de Hoche, une fière malice, ma foi... Le bigre n'en fait jamais d'autres. — Au revoir, mon officier ; vous ressemblez comme deux gouttes d'eau à un chouan ; vous pouvez, je vous jure, leur tirer de belles couleurs. — Allons, vous autres, sortons d'ici, il y a ordre supérieur, je vous conterai ça en route.

Cette scène produisit un grand étonnement à ceux qui en furent témoins. Marie exceptée, personne ne comprit comment un mot de ce jeune paysan avait arrêté la fureur des soldats

et les forçait de se retirer, sans mettre à exécution les intentions hostiles qu'ils avaient manifestées.

Le comte de Puisaye se rappelant la conversation qu'il avait remarquée, entre Charles et Marie, comprit que celui-ci n'était pas réellement ce que son costume annonçait.

— Vous connaissez cet homme? demanda-t-il à Marie.

— Je l'ai vu quelquefois, répondit la jeune fille avec embarras.

— Savez-vous quel talisman il possède pour appaiser la fureur des bleus?

— Pas plus que vous, Monsieur.

— Ce n'est pas un paysan, n'est-ce pas?

— Je ne crois pas.

— Est-il des nôtres?

— Sa conduite le ferait penser, répondit Marie, qui répugnait à mentir et ne voulait pas néanmoins trahir le mystère de Charles.

— Alors, je ne m'explique pas comment il a renvoyé ces soldats.

— Il me semble, dit Marie, que nous devons nous montrer reconnaissans du service qu'il nous a rendu, en ne cherchant pas à deviner les moyens dont il s'est servi.

— Son intervention est venue à propos, il est vrai, mais qui nous assure qu'elle ait été faite pour nous. Je n'aime pas à recevoir les services de gens que je ne connais pas; ils peuvent être plus funestes que le mal dont ils nous préservent.

— Cependant, objecta Marie...

— Cependant, ma chère amie, vous oubliez que nous sommes entourés d'ennemis, circonvenus d'agens de toute espèce; nous devons nous tenir constamment sur nos gardes, avoir l'œil ouvert partout. — Je veux savoir quel est cet homme.

— Monsieur le comte, s'écria l'hôte, voilà les messieurs que vous attendiez qui arrivent.

On vit, en effet, une troupe assez nombreuse de cavaliers royalistes paraître au bout du chemin.

— Monsieur le comte, nous sommes en retard ; voulez-vous venir au-devant d'eux, dit Marie.

— Je suis fâché de vous causer cette contrariété, repartit le comte en souriant ; mais ma position m'oblige à interroger cet homme.

La jeune fille rougit et garda le silence. Le comte s'avança vers Charles, qui avait repris la place qu'il occupait à l'entrée des soldats. En voyant Puisaye approcher, il sentit combien il serait difficile de lui donner le change, et il fallut toute la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir sauvé Marie d'un danger imminent, pour étouffer les reproches de sa conscience, qui l'accusait d'avoir trompé la confiance de Hoche, en ne remplissant pas l'importante mission dont il l'avait chargé. Car, en s'arrêtant dans ce cabaret pour obéir aux vœux de son cœur, en tenant une conduite qui trahissait son déguisement, il manquait à tous ses devoirs qui lui commandaient de prendre les renseignemens qu'on lui avait demandés, afin de les porter au général, qui les attendait sans

doute pour dresser son plan de campagne.

Ces réflexions étaient accablantes pour un homme du caractère de Charles, qui joignait à une grande faiblesse une probité à toute épreuve. Malheureuse organisation qui manquait de l'énergie nécessaire pour éviter une faute dont il mesurait l'étendue.

— Monsieur, dit le comte, vous n'êtes pas sans doute ce que votre costume annonce; je désire connaître les moyens que vous avez employés pour congédier ces soldats.

— Je ne sais à quel titre vous m'interrogez, répondit Charles d'un ton mal assuré, je n'ai aucun compte à vous rendre.

— Vous ignorez alors que je suis le genéral en chef de l'armée royale; en cette qualité j'ai droit d'interroger tout homme qui porte la cocarde blanche. —Vous avez tenu une conduite imprudente pour un agent républicain: j'ignore quelles raisons vous ont fait agir; mais à coup sûr, vous avez manqué dans l'accomplissement de votre mission d'intelligence ou de fidélité.

En disant ces mots, le comte salua Charles

et rejoignit les cavaliers royalistes qui étaient arrêtés à la porte du cabaret. Après quelques paroles échangées avec eux, Puisaye monta à cheval auprès de Marie, qui était déjà en selle et faisant signe à un cavalier d'approcher.

— Vous voyez, dit-il, cet homme debout sur la porte de l'auberge, c'est un agent républicain dont la capture est importante; prenez avec vous deux de vos camarades, et conduisez-le au camp. — Vous m'avez entendu, ayez garde qu'il ne s'échappe.

— Suffit, mon général, je réponds de lui.

Marie entendit cet ordre, mais connaissant la pénétration du comte, elle n'osa pas intercéder en faveur de Charles, dans la crainte qu'il ne devinât la nature des relations qui existaient entr'eux. Elle se contenta de lancer au jeune homme, victime de son amour pour elle, un regard qui exprimait la peine que lui causait son arrestation, et la reconnaissance qu'elle ressentait du service généreux qu'il lui avait rendu.

Charles ignorant le sort qui le menaçait ne

compris pas tous les sentimens que Marie lui exprimait; il ressentit seulement une vive émotion et trouva dans ce regard un ample dédommagement de tout ce qu'il avait fait. Heureux de ce côté comme l'est un amant pour la plus légère faveur, il voulut réparer, s'il était possible le temps qu'il avait perdu; mais il oubliait que Puisaye avait deviné sa qualité d'agent républicain, chose que le comte n'était pas homme à oublier si facilement.

Plein de l'idée de rapporter à Hoche, dans la soirée, les renseignemens que celui-ci lui avait demandés, il sortit de l'auberge et s'avança dans le chemin de Carnac. A peine eut-il fait quelques pas, que les cavaliers l'entourèrent et lui signifièrent l'ordre qu'ils avaient reçu. Toute résistance eut été inutile, Charles se laissa lier les mains et suivit les cavaliers, tourmenté des reproches que lui faisait sa conscience pour avoir si mal justifié la confiance que Hoche lui avait montrée.

Ses gardes, par égard pour leur prisonnier, et peut-être aussi pour ménager leurs che-

vaux, dans un chemin difficile, marchaient au petit pas en s'occupant d'une conversation à laquelle Charles, plongé dans ses pensées, ne fit pas d'abord attention ; mais la tournure qu'elle prit éveilla bientôt son intérêt, et autant par curiosité que par un instinct vague de l'utilité qu'il pourrait en tirer, il écouta leur entretien.

Il paraissait que ces soldats n'avaient pas la même opinion sur les chefs et le succès de l'invasion. Celui que le comte avait chargé de l'arrestation de Charles était son partisan dévoué ; un autre semblait tenir pour d'Hervilly, et le troisième paraissait tout-à-fait indifférent au succès des armes royales, si même il ne penchait pas sécrètement en faveur des républicains.

— Toutes vos raisons n'ont pas le sens commun, dit-il, les chefs eux-mêmes ont perdu la boule ; où diable avaient-ils l'esprit, de nous dire que la république ne tiendrait pas devant nous. La république est solidement ancrée, il faudrait un fier coup

de vent pour lui faire rompre ses câbles.

— Ah ça ! Moreau, dit le partisan de Puisaye, depuis notre arrivée ici, tu ne cesses pas de nous présager des malheurs.

— Vous ai-je rien dit qui ne se soit réalisé ?

— La fresaie qui crie sur la maison d'un malade, est un oiseau de mauvais augure ; bien qu'elle dise vrai en annonçant une mort prochaine, on ne la déteste pas moins.

— Libre à vous de croire que la république va amener pavillon; moi je n'ai pas les mêmes motifs de l'espérer.

— Comment ? n'es-tu pas des nôtres ?

— Moi, je suis tout ce qu'on veut, répliqua-t-il d'un ton de mauvaise humeur ; blanc aujourd'hui et rouge demain. L'année passée, je servais comme quartier-maître sur un vaisseau de la nation ; à cette heure me voilà chouan.

—Eh bien! n'es-tu pas attaché à la cause que nous servons ?

— On paie exactement la solde, je me battrai en conséquence. — Mais après ça, je suis

quitte avec le roi, je peux souhaiter, si bon me semble, qu'il meure d'une indigestion. Vous autres, vous êtes royalistes, c'est votre idée : chacun la sienne. Vous êtes ici volontaires.

— Et toi, n'as-tu pas signé librement ton engagement?

— Oui, librement! Après qu'on m'eut laissé deux jours sans eau et sans biscuit, dans la fosse-aux-lions d'un ponton, où j'avais de l'eau jusqu'à mi-jambe, la bouche pourrie de scorbut et la peste pour voisine, on me demanda si je préférais servir le roi à passer ma vie dans ce trou. — J'aimais la république, quoiqu'elle ne m'eut pas fait grand bien; mais je me fis une raison; je dis : parbleu, va pour le roi! mon bras au roi, mon cœur à la république, tout peut s'arranger comme ça.

— Es-tu fou d'aimer la république?

— Tu aimes bien le roi que tu n'as peut-être jamais vu, et qui se soucie de toi comme d'un vieux morceau de fourrure. Tu as ton

idée, moi la mienne; restons chacun comme nous sommes, puisque nous nous trouvons bien. — J'avais un ami qui était amoureux d'une femme méchante comme tous les démons et laide comme les sept péchés; il savait qu'elle était laide et méchante, et il continuait de l'aimer sans pouvoir s'expliquer comment. C'est toujours ainsi que ça se passe en politique comme en amour.

— La fin de tout cela, reprit le partisan de d'Hervilly, c'est que tu crois, Moreau, que l'expédition ne réussira pas. C'est aussi mon opinion.

— Et pourquoi donc ça? reprit le champion de Puisaye.

— Que voulez-vous qu'on fasse avec des bandes de chouans indisciplinées qui n'entendent ni hue ni dia, qui ne peuvent pas exécuter la moindre manœuvre, et marcher avec ensemble? Monsieur le comte ne veut pas, dit-il, compromettre son régiment avec une pareille canaille.

— Il a dit cela! le comte d'Hervilly ne veut pas marcher?

—La preuve est, qu'il a donné l'ordre de préparer des logemens à Quiberon.

— C'est impossible : le comte de Puisaye a décidé que nous attaquerions demain les républicains avec toutes nos forces.

— C'est bien pensé, dit Moreau ; à sa place, tandis que les républicains ne sont pas en force, je marcherais sur eux, et je risquerais le sort d'une bataille. S'il les bat, ma foi, il aura beau jeu, sinon la presqu'île lui offre une retraite, et les affaires ne seront pas plus malades qu'aujourd'hui.

— C'est son projet ; je l'ai entendu hier soir en parler avec les chefs. M. d'Hervilly y était et a donné son consentement. Les régimens d'Hervilly et de Loyal-émigrant doivent marcher en avant, suivis de dix-mille chouans ; le comte formera l'arrière-garde à la tête de quatre mille autres, soutenus par Dudresnay et Royal-marine. Ce plan a été approuvé, et c'est pour cela que le général a fait aujourd'hui une tournée afin de relever le moral des chouans et d'observer la position de l'ennemi. Tu vois

bien que M. d'Hervilly ne peut pas avoir commandé de préparer des logemens à Quiberon.

— C'est ce qui te trompe, car j'ai moi-même porté l'ordre.

— Allons, mes camarades, reprit Moreau, je vois bien qu'on n'est pas d'accord sur la manœuvre de la barque. Puisaye et d'Hervilly me font l'effet de deux voiles orientées en sens inverse; chacun tire de son côté et le navire reste en panne, — Vous souvenez-vous de tous les ordres et les contre-ordres qui ont été donnés au sujet des quatre cents hommes que le comte de Vauban avait demandés? Dès ce moment, j'ai vu que nos chefs ne mangeaient pas la soupe à la même gamelle, et je me suis dit que nous échouerions sur un banc. — Voyez comme tout marche mal : les positions abandonnées pourraient être reprises, mais point...

— Monsieur le comte en a donné l'ordre.

— Que sert, si on ne l'exécute pas. Loin de là, le comte de Vauban s'est replié sur Carnac, qui est actuellement le centre de la ligne d'a-

vant-postes, d'Allègre est à Saint-Michel, et Cadoudal à Sainte-Barbe. Je vous demande ce qu'ils font là ? — Il faut rendre justice à qui le mérite ; j'ai vu dans ma vie bon nombre d'amiraux, de commandans, et des lurons bien radoublés ; je sais ce que valent les hommes : Puisaye entend son affaire, c'est un rusé matois, qui a une langue bien affutée ; ces chefs de chouans sont aussi des gaillards qui font honneur au sang français ; mais l'ensemble n'y est pas. Les chefs ne s'entendent pas mieux qu'un tas de femmes qui jappent entr'elles. Quand un grain passe sur un navire, si les commandemens se croisent, la barque court risque de sombrer, c'est le cas où nous nous trouvons.

— Moreau a raison ; si nous ne sommes pas maîtres de toute la Bretagne, c'est la faute de ceux qui ont contrarié les plans du général ; mais une partie remise n'est pas perdue.

— C'est selon, quand on tient la veine il faut savoir en profiter, elle ne vient pas aussi souvent qu'on le voudrait.

Les soldats échangèrent quelques paroles insignifiantes et cessèrent leur entretien : chacun paraissant refléchir aux choses qui venaient d'être dites.

Charles avait puisé dans cette conversation, plus de renseignemens sur la position actuelle de l'armée royale, qu'il n'eût été à même d'en recueillir, s'il eût rempli fidèlement sa mission. La position où il se trouvait ne lui permettant pas d'en faire usage, sa faute lui paraissait plus grave proportionellement à l'importance de ces informations ; car s'il eût agi comme les circonstances le lui commandaient, il ne se fût pas arrêté dans ce cabaret, il n'eût pas sans doute été découvert, et il aurait pu rapporter à Hoche une partie des documens qu'il possédait inutilement, et dont celui-ci eût tiré un si grand parti. Néanmoins, tout en se trouvant coupable, il ne pouvait regretter le service rendu à Marie, et n'eût pas balancé à tenir la même conduite, alors même qu'il en voyait les conséquences ; mais il voulut du moins ne rien négliger pour racheter sa faute, et toutes

ses facultés se réunirent pour chercher un moyen de tirer de sa situation un parti avantageux, en faisant parvenir, prisonnier, à Hoche, des informations qu'il eût difficilement acquises en liberté.

XV.

Charles, pendant assez long-temps, cher-
cha vainement les moyens de réaliser son des-
sein. Sa position présentait constamment des
obstacles insurmontables à l'exécution de ses
plans; enfin, voyant qu'il approchait de Car-

nac sans avoir rien arrêté, il voulut du moins entamer l'un de ses projets, se remettant au hasard du soin de lui fournir les moyens que sa situation ne lui promettait pas de se procurer.

Les termes dans lesquels Moreau s'était exprimé, ne laissaient pas de doute qu'il désirait la défaite de l'expédition, et l'on pouvait croire qu'il ne faudrait pas de grands frais d'éloquence pour le déterminer à servir la république; mais encore fallait-il lui parler sans éveiller les défiances de ses camarades, qui ne partageaient pas ses opinions et devaient secrètement se tenir en garde contre lui. Charles pour y parvenir feignit d'éprouver une grande lassitude, et cessant bientôt de marcher, comme un homme que la douleur accable, il conjura Moreau de le laisser monter en croupe sur son cheval.

Soit que celui-ci eût compris le regard dont Charles accompagna sa prière ou qu'il fut ému de pitié, il y consentit avec obligeance, et desserrant la corde qui attachait les mains

de Charles, de manière à lui en laisser un plus libre usage, il l'aida à se placer convenablement sur la croupe, et profita du mauvais état de la route pour se tenir à distance de ses camarades qui ne pouvaient marcher de front.

— Qu'êtes-vous donc? demanda-t-il, vous portez la voilure d'un chouan, et l'on dit que vous avez la coque d'un républicain.

— Je suis officier de la république, répondit Charles à voix basse, chargé par le général Hoche d'une mission qui intéresse le salut de l'armée.

— Diable, vous avez eu tort de vous laisser prendre.

— C'est un malheur dont les résultats sont incalculables, répondit Charles d'un ton ému.

Il observa l'impression que ces paroles produisaient sur son compagnon, et ajouta à dessein de réveiller ses sentimens patriotiques :

— Quelques milliers de braves gens, qui se sont dévoués glorieusement à la défense de la patrie, vont être victimes de mon arrestation. J'ignore le sort qu'on me réserve, mais cela

m'inquiéte moins que l'impossibilité où je me trouve de transmettre au général des informations dont il a besoin.

— C'est une mauvaise chance, je plains les pauvres diables qui attendent après vous.

—Leur sort est d'autant plus digne de pitié, qu'ils mourront sous des baïonnettes françaises, par les mains de ceux que le devoir et l'honneur appellent dans leurs rangs.

— Le devoir et l'honneur ne sont pas souvent écoutés, quand la nécessité parle, répondit le soldat qui s'appliqua ces derniers mots ; on ne s'embarque pas toujours à bord du navire de son choix, et le diable, quelquefois, force un honnête homme à défendre un pavillon qu'il voudrait voir amener.

— Dans ce cas on n'attend pas qu'un boulet ennemi coupe la drisse, repartit Charles, en employant son langage métaphorique.

— Et l'on est traître pour le reste de sa vie. Mieux vaut encore faire un saut par-dessus le bord, quand un requin se promène dans le sillage ; c'est fini, on n'entend plus parler de rien.

— Ce raisonnement est celui d'un égoïste. L'homme généreux pense à ceux qui lui survivent et ne croit pas être quitte avec ses frères, quand il s'est bouché les oreilles pour ne pas entendre leurs cris. — Citoyen Moreau, vous avez exprimé tout à l'heure les sentimens d'un français.

—Si je l'ai fait, j'ai eu tort ; car je porte l'uniforme anglais et la cocarde monarchique.— Mais il y a des instans où l'on n'est pas maître de ça. Le nègre qui se barbouille de craie conserve toujours la même peau.

— Vous avez parfaitement raison. Il est aussi impossible de changer la forme de son corps que les penchans de son cœur ; celui qui est noir restera noir quoi qu'il fasse ; celui que ses sympathies appellent vers la république essayera vainement de servir une autre cause. Son cœur et sa conscience...

—Tenez, mon officier, interrompit Moreau, vous prêchez un converti. Je me suis dit cent fois toutes ces raisons et beaucoup d'autres ; mais c'est égal, ne parlons plus de cela, il est

inutile de me mettre martel en tête ; je suis décidé à boire ma sottise jusqu'au bout.

— Pensez-vous, reprit Charles, que j'ai dessein de vous pousser à déserter ?

— Mais ça y ressemble un peu.

—Quand cela serait, croiriez-vous que j'aurais tort ?

—A votre place j'agirais peut-être de même. En voyant un bon matelot dans une pareille navigation, je désirerais l'en tirer ; mais si le quartier-maître d'un vaisseau de la nation s'est laisssé mettre à bord d'un pêcheur de sardines, c'est sa faute, il doit y rester. — Je connais quelques camarades qui m'ont parlé de déserter, je les laisse faire, c'est leur idée ; moi je reste, c'est la mienne.

Charles voyant que le matelot avait sur ce point une opinion faite, reconnut qu'il perdrait son temps en cherchant à l'en faire changer ; il voulut du moins tirer de sa bonne volonté le meilleur parti possible.

—Citoyen Moreau, reprit-il, quelle conduite doit tenir un Français qui possède les moyens

de servir la république et de sauver un grand nombre de ses frères ?

— A moins qu'il ne soit un pacha ou un pirate, il doit... Mais entendons-nous, s'il a les mains liées par un serment prêté ailleurs.

— Qu'importe un serment, quand il s'agit d'une nation à sauver. — Citoyen Moreau, le premier cri du cœur ne trompe jamais, il nous indique la marche que nous devons suivre. Au reste, je respecte vos scrupules, je ne vous demande rien que votre serment prescrive formellement ; mais il faut que le général soit informé de ce qui se passe ici, et je compte sur vous pour me fournir les moyens de lui transmettre mes renseignemens.

— Ce n'est pas de la petite bierre ce que vous demandez là, dit Moreau d'un ton qui indiquait un grand trouble d'esprit ; cela ressemble tout-a-fait à une belle et bonne trahison ; mais enfin, qui en souffrira, des nobles et des émigrés, ce sont des citoyens que je ne peux pas sentir. La raison pourquoi, je l'ignore, car ils ne m'ont jamais fait tort ; mais que vou-

lez-vous, c'était la mode au pays de crier contre les nobles. — Quant à votre affaire, je ne vois pas trop comment je pourrais l'arranger. Si nous étions à Quiberon, l'un des camarades qui ont envie de déserter profiterait de la circonstance pour être bien venu du général Hoche ; mais je ne vois ici personne qui puisse s'en charger, car vous savez que moi je suis décidé à rester.

— Cependant il est urgent que le général reçoive ce soir même mon avis. Demain il serait trop tard, puisque l'attaque projetée par Puisaye doit avoir lieu.

—Quant à cela, vous pouvez dormir en repos, on n'attaquera pas demain. Je verrais l'armée en bataille et prête à se mettre en marche que je n'y croirais pas encore. Le comte d'Hervilly saurait bien trouver un moyen de l'empêcher... Néanmoins, comme il vaut mieux compter sur sa prudence que sur la folie de l'ennemi, et qu'un hasard peut faire que les chefs se trouvent d'accord, je comprends la nécessité d'instruire le général ce soir... —

Diable, comme je parle de celà. Tenez, mon officier, arrangez-vous comme vous voudrez, j'ai mal au cœur de trahir des gens qui me paient.

— Citoyen Moreau, oubliez-vous?...

— J'ai oublié tout, je n'entends rien; ma conscience...

— Ne parlez pas de votre conscience, interrompit Charles d'un ton qu'il jugea propre à faire impression sur le soldat; elle vous commande de servir la patrie, de vous donner à elle comme un bon fils à sa mère, et vous n'écoutez que la voix de votre intérêt. Vous craignez les reproches de votre conscience, mais qu'importe votre repos, votre vie même, si la patrie est sauvée...

— Nous n'en sommes pas arrivés là, répondit Moreau d'un air agité. Au reste je vous l'ai dit, je ne peux rien que fermer les yeux et vous prêter un coup d'épaule.

—Eh bien, dit Charles, je ne vous demande rien de plus; nous voici rendus à Carnac, il est temps de prendre une décision. —Savez-vous

si l'auberge du bourg est toujours occupée par René Madiou ?

Le soldat répondit affirmativement.

— Je voudrais y entrer avant d'aller en prison. La journée est chaude, vos camarades ne seront peut-être pas fâchés de boire quelques verres de vin.

— Pour cela, je vous en réponds, ce sont de bons pélerins qui s'arrêtent à toutes les chapelles pour y dire une oraison ; moi-même je ferais volontiers mes dévotions chez Madiou. S'il ne vous faut rien de plus, c'est une affaire arrangée.

— C'est bien, dit Charles, je compte sur vous.

Ils étaient arrivés à l'entrée du bourg, Moreau retint son cheval pour attendre ses compagnons qui marchaient derrière, surveillant le prisonnier.

— Comment trouvez-vous cette journée? dit-il ; le diable me torde le cou si le soleil ne vous chauffe pas autant la peau au milieu de ces maudites landes que sur les savanes des

tropiques. La bouche me pèle comme si j'avais passé deux heures à arrimer des sacs de poivre à bord d'une barque de Sumatra.

— Ma foi, répondit un des soldats en promenant la langue sur ses lèvres arides, j'ai été souvent altéré, mais jamais comme aujourd'hui ; mon gosier est sec comme la cheminée d'un four. Si nous n'étions pas aussi voisin de Carnac, je serais homme à imiter Beaumanoir.

— Qu'a donc fait ce chrétien-là ; est-il de l'expédition ?

—On voit bien que tu n'es pas depuis longtemps en Bretagne, pour ignorer cette histoire. —A l'époque de Charles de Blois, il y eut dans la lande de Mi-Noie, auprès de Josselin, un grand combat de trente Bretons, contre trente Anglais. Beaumanoir, le chef des Bretons, était blessé et endurait une soif vraisemblablement à la nôtre. Comme il demandait par charité un verre d'eau, un de ses camarades lui répondit : Beaumanoir, bois ton sang.

— Je remercie le bon Dieu de n'en être pas réduit là. Le cabaret de Madiou nous évitera

pour cette fois cette fâcheuse extrémité.

En disant ces mots il dirigea son cheval du côté de la place, sur laquelle ils venaient d'entrer. Elle était occupée par une foule de chouans, qui se promenaient d'un air ennuyé, tournant autour de plusieurs groupes qui tuaient le temps en jouant aux cartes, aux dés et à divers autres jeux.

Leur arrivée attira les regards, sans éveiller pourtant la moindre curiosité; car Charles n'ayant rien changé à son déguisement, et pouvant user assez librement de ses mains pour ne pas paraître attaché, avait l'air d'un paysan qui voyageait avec les soldats.

— Moreau, reprit l'un d'eux, ne serait-il pas mieux de conduire d'abord notre homme en prison? Que dirait-on, si l'on savait que nous sommes entrés au cabaret avec lui?

— Où donc est le mal? Nous sommes trois pour le garder; crois-tu qu'il va nous filer comme une anguille entre les doigts.

— J'ai bien vu la maréchaussée s'arrêter à

une auberge avec une chaîne de forçats, ajouta l'autre.

— D'ailleurs, reprit Moreau, il faut être charitable, ce pauvre diable doit être altéré comme nous.

— Si vous voulez me permettre d'entrer dans cette auberge, vous me ferez plaisir de vous rafraîchir avec moi.

Cet offre ne permit plus aucune observation. Les cavaliers mettant pied à terre devant la porte de Madiou, attachèrent leurs chevaux aux pieux fichés à cet effet dans la muraille, et entrèrent avec Charles dans le cabaret.

Grâce à la conduite habile qu'il avait su déployer dans ces temps critiques, l'hôte, loin d'être inquiété par les chouans pour sa qualité de magistrat républicain, s'en était servi au contraire comme d'un titre à leur protection, en rappelant tous les services qu'il leur avait rendus dans l'exercice de ses fonctions. Aussi chacun avait reconnu la pureté de son royalisme, tous s'étaient plu à constater la bonne qualité des objets qu'il débitait, et l'hôte,

à l'abri de toute crainte, n'avait qu'à se louer du débarquement qui avait augmenté prodigieusement l'écoulement de ses liquides. Cependant la tournure que prenaient les choses, lui avait donné à penser que les émigrés pourraient être battus, et il s'applaudissait d'avoir conservé, dans la ferveur de son royalisme, l'écharpe municipale, pour être tout prêt, le cas échéant, à s'en parer, comme il le faisait aujourd'hui, de la cocarde monarchique.

Charles ayant demandé plusieurs bouteilles de son meilleur vin, René Madiou les servit avec l'empressement que méritaient des pratiques qui s'annonçaient de cette manière, fit sauter lui-même les bouchons et remplit les verres des cavaliers.

Charles était assis à quelque distance de la table, mais non assez loin pour éveiller leurs soupçons; du lieu où il s'était mis, il pouvait voir ce qui se passait sur la place et parler sans être entendu. Dès que Madiou eut fini, Charles lui fit signe d'approcher et tira sa bourse pour acquitter le prix du vin.

— Vous ne me reconnaissez pas? citoyen Madiou, dit-il.

L'hôte à ces mots le regarda attentivement, paraissant peu flatté de l'épithète de citoyen qu'il venait de lui donner.

— Si je ne me trompe, vous êtes monsieur Charles. On a fait courir de mauvais bruits sur votre compte, mais je vous ai défendu; je savais bien que c'était une calomnie.

— Et qu'a-t-on dit sur moi?

— Des horreurs! On prétendait que vous aviez pris du service dans les troupes républicaines.

— C'est la vérité.

— Comment ça? s'écria l'hôte étonné; et vous osez en faire l'aveu sans crainte de... — Ah! je vois ce qu'il en est: vous aurez reconnu à temps que vous aviez fait une folie.

— Point du tout, je m'applaudis plus que jamais de servir la république, et le malheur qui m'arrive ne diminue rien...

— Tiens, tiens, mais je m'en aperçois, vous avez les mains attachées... Monsieur Charles,

je vous salue, je ne me soucie point de me compromettre en causant ainsi avec vous.

— Citoyen Madiou, je vous croyais plus éclairé — l'hôte fit un pas en arrière — sur vos véritables intérêts.

Ce mot le fit demeurer.

— Les plus fous ne sont pas ceux qui servent la république, mais bien ceux qui désertent sa cause pour celle de la royauté.

L'hôte se gratta l'oreille d'un air embarrassé.

— Vous avez commis une grande imprudence, poursuivit Charles, qui voulait effrayer Madiou en lui faisant croire que la république était sûre de triompher, afin de lui inspirer le désir de la servir.

— Une grande imprudence, monsieur Charles! et laquelle donc, s'il vous plaît; ne suis-je pas tranquille ici?

— Mais demain, quand le général Hoche arrivera à la tête de son armée, comment pensez-vous qu'il traitera le magistrat traître à la nation?

— Le général Hoche est de mes amis, reprit Madiou, plus inquiet qu'il ne voulait le paraître ; il apprécie les sentimens patriotiques qui m'ont toujours fait agir. — Plaisanterie à part, monsieur Charles, est-ce qu'il est aussi près de nous?

— Il occupe Auray avec des forces doubles de celles des émigrés.

— Eh bien tant mieux! dit l'hôte après avoir regardé si personne ne les écoutait; tant mieux, car je commence à être furieusement incommodé de ces chouans. Saint Cornéli m'est témoin que je les souhaite au fond de la baie de bon cœur, pour engraisser les poissons. — Je vous remercie, monsieur Charles, je prendrai mes précautions.

— Je vous le conseille, citoyen Madiou, vous aurez un terrible compte à rendre.

— Moi! pas du tout, je n'ai jamais cessé de professer des sentimens patriotiques; seulement j'ai été assez prudent pour les renfermer en moi-même.

— S'il est vrai que vous soyez attaché à la

république, vous saisirez sûrement l'occasion de la servir.

— Mais sans doute ; dès que les émigrés seront partis, je reprendrai volontiers mes fonctions de maire.

— Et ne voudriez-vous pas contribuer à leur départ?

L'hôte le regarda d'un air inquiet et soupçonneux.

— Je vous offre le moyen de rendre au général un important service ; vous lui prouverez ainsi...

— Monsieur Charles, interrompit l'hôte, mon défunt père a vécu quatre-vingt-quatre ans, j'espère bien aller aussi loin; mais pour cela il faut rester tranquille chez soi, sans se mêler de politique. Je suis un pauvre aubergiste qui désire écouler son vin; ma maison est ouverte aux gens de toutes les couleurs, aujourd'hui aux émigrés, demain aux républicains. Pour peu qu'on boive et qu'on paie, je ne m'informe pas de quel côté vient l'argent, c'est ma règle, je n'en sors pas.

En achevant, il fit un salut à Charles et courut au-devant de plusieurs personnes qui entraient dans le cabaret.

Le pauvre jeune homme se trouvait dans un cruel embarras. L'espérance qu'il avait fondée d'abord sur le soldat royaliste avait été à peu près déçue, et il venait d'acquérir la preuve qu'il ne pouvait nullement compter sur Madiou pour l'aider dans son projet. Cependant l'altération des soldats diminuant avec les bouteilles qui se vidaient rapidement, Charles voyait arriver le moment où on l'emmènerait en prison. Il fallait donc, dans le court intervalle qui lui restait, trouver un moyen de faire parvenir à Hoche ses renseignemens ou se résoudre à n'y plus penser. Or, Charles pressé par le temps et arrêté par les embarras de sa position, n'apercevait pas une seule chance favorable, et pourtant il sentait de plus en plus le désir et la nécessité d'instruire le général de ce qui se passait. Il s'attachait à cette idée, parce qu'il croyait ainsi réparer la faute qu'il avait commise, et y per-

sistait malgré tout, à cause des peines qu'elle lui avait déjà coûté.

Plongé dans ses réflexions, il n'avait pas remarqué d'abord les personnes qui étaient entrées lorsque l'hôte l'avait quitté. Quel fut son étonnement en apercevant l'abbé de Boutonillic en habits bourgeois, causant d'un air mystérieux avec deux officiers royalistes. A quelques pas d'eux, le mendiant Gourguff, appuyé sur ses béquilles, tenait son chapeau à la main, remuant les lèvres avec sa vîtesse ordinaire ; mais Charles ne put pas distinguer s'il implorait seulement leur charité ou attendait qu'ils eussent fini pour leur parler.

Charles ignorait les relations que le mendiant avait eues avec Hoche ; il avait cru remarquer néanmoins que Gourguff, tout en servant d'agent aux royalistes, avait fourni plusieurs fois à son père des informations utiles ; au total, il croyait que cet homme était un misérable prêt à servir tous les partis. Sans avoir de plan arrêté, mais concevant un vague espoir de se servir du mendiant, Charles

désira lui parler; il tira sa bourse en faisant sonner de l'argent, sûr de le voir accourir. En effet, l'oreille fine de Gourguff n'eut pas plustôt entendu le son métallique qu'il tourna la tête du côté d'où il venait et s'avança lentement vers Charles, en murmurant sa litanie accoutumée :

— La bonne sainte Vierge et le grand saint Cornéli vous assistent.

Il s'arrêta et fit paraître un mouvement de surprise, en reconnaissant sous ce déguisement le fils du citoyen Kerdelo. Une mauvaise pensée se peignit sur ses traits, ne remarquant pas que Charles était prisonnier; il voulut lui montrer qu'il l'avait reconnu, pour lui faire payer son silence.

— Monsieur Charles, dit-il, le bon Dieu vous accorde sa sainte protection et vous préserve de tout malheur. Un marin, pendant la tempête, n'est pas plus exposé que vous.

Charles jeta deux sous dans la main du mendiant; celui-ci balotta la pièce, et la mettant dédaigneusement dans sa poche :

— A ce prix, dit-il, vous n'obtiendrez pas beaucoup de prières ; pourtant vous avez grand besoin que le secours des bienheureux vous assiste pour n'être pas reconnu.

Ces mots étaient dits d'un ton significatif qui apprit à Charles l'intention de Gourguff. Cette preuve nouvelle de l'avidité du mendiant lui donna l'espoir de réussir dans son projet.

— Père Gourguff, reprit-il, ta sagacité est en défaut; comment n'as-tu pas vu que je suis prisonnier des chouans.

Cette réponse qui montrait au mendiant que ses intentions avaient été devinées, ne lui causa pas la plus légère confusion ; il parut seulement contrarié de perdre le profit qu'il avait fondé sur l'incognito de Charles.

— La bonne sainte Anne ne m'avait pas trompé, quand je vous disais que vous étiez en péril, murmura-t-il par forme d'explication.

—Si tu veux, néanmoins, tu n'y perdras rien, reprit Charles; j'achèterai ta bonne volonté

dix fois plus cher que je n'eusse payé ton silence.

— Si le Seigneur me fournit l'occasion de gagner honnêtement ma vie, en ne la saisissant pas, je me montrerais indigne de ses grâces, répondit Gourguff d'un ton hypocrite.

— Veux-tu aller ce soir à Auray ?

— La route est longue et je marche lentement.

— Le plus mauvais cheval retrouve son ardeur quand il a mangé l'avoine.

— Vous désirez peut-être que j'aille réciter un chapelet en votre intention, devant l'église de Saint-Gildas.

— Je ne charge personne de prier pour moi. Il s'agit de porter une lettre.

— C'est différent, dit le mendiant, en faisant un pas en arrière ; monsieur Charles, je ne veux pas m'en mêler, c'est une commission qui peut coûter cher à celui qui s'en chargera.

— Mais si je paie en conséquence ?

— Combien estimez-vous la vie ?

— Es-tu fou, père Gourguff? n'est-il pas egal d'aller à Auray porter une lettre ou réciter un chapelet? Au surplus, rien n'empêche qu'après avoir remis ma lettre tu ne fasses tes dévotions.

— Ce n'est plus la même chose; il y a des yeux qui vous voient lorsqu'on pense être bien caché. — C'est à votre père que vous écrivez?

— Que t'importe de le savoir, si tu refuses ma commission.

— C'est vrai. — Cependant, si je savais à qui s'adresse votre lettre, le désir de vous obliger pourrait peut-être me décider. Vous avez toujours été bon et charitable pour moi.

— J'écris au général en chef.

Le mendiant remua ses lèvres avec une double vîtesse; une expression de joie sordide se peignit sur sa figure. Mais cela disparut promptement, et il reprit presque aussitôt l'air humble et câlin qui lui était habituel.

— Monsieur Charles, dit-il, c'est une dangereuse commission; celui qui s'en chargera

pourra réciter en chemin la prière des agonisans.

— Ce sera une précaution toute chrétienne, mais dont à la rigueur on pourrait se dispenser, à moins qu'on ne priât à tous les instans de sa vie ; car je ne vois pas quels si grands dangers...

— Si vous parliez autrement, ce serait un mauvais moyen de trouver un messager. — Monsieur Charles...

Il fut interrompu par un grand tumulte qui éclata sur la place. Les chouans couraient tous vers l'entrée du bourg en poussant des acclamations. L'un des cavaliers étant sorti pour en connaître la cause, rentra d'un air alarmé.

— Voilà monsieur le comte, dit-il à ses camarades, s'il nous trouve ici, comment va-t-il nous traiter. Dépêchons-nous d'emmener notre homme en prison.

Ce contre-temps qui venait si inopinément renverser toutes ses espérances, au moment où il touchait à leur réalisation, produisit sur Charles une impression que nous essaierions

difficilement de décrire. Il jeta sur Moreau un regard de détresse dont celui-ci parut touché.

— Le comte ne s'arrêtera pas ici, dit-il, attendons qu'il soit passé, c'est le plus sûr moyen de n'être pas vus.

Les soldats parurent acquiescer à l'opinion de Moreau. Charles sentant la nécessité de profiter du répit qui lui était accordé, tira de sa poche des tablettes dont il s'était muni pour prendre ses notes, et crayonna quelques lignes qu'il jugea suffisantes pour expliquer au général la position des émigrés; mais pendant qu'il écrivait, le mendiant avait été se placer devant la table occupée par l'abbé de Boutonillic et les officiers royalistes, qui paraissaient causer avec plus de chaleur depuis l'arrivée du comte.

Charles, encore une fois près de s'abandonner au découragement, cherchait le moyen de rappeler le mendiant; mais il perdit tout espoir, en voyant l'abbé lui parler confidentiellement et tirer de sa poche une pièce d'argent et une lettre qu'il lui glissa dans la main.

Le mendiant serra le tout, dit quelques mots à voix basse et s'avança vers la porte. La place était en ce moment encombrée par les chouans qui entouraient le comte; Gourguff ne sortit pas et jeta un coup-d'œil en dessous du côté de Charles. Voyant l'angoisse empreinte sur sa figure et en devinant la cause, il jugea l'occasion bonne pour en obtenir ce qu'il voudrait. Il recula doucement et vint se placer devant Charles.

— Si l'on vous demandait quinze écus pour aller à Auray, dit-il.

— Je les donnerais, répondit le jeune homme avec un empressement qui n'échappa pas au mendiant.

— Je le crois bien, car celui qui se chargerait de votre lettre à ce prix, ne saurait pas profiter des bénédictions du ciel. — Si vous mettiez vingt écus, nous pourrions nous arranger.

— Je ne les ai pas sur moi; tu les recevras ta commission faite.

— Ecrivez sur la lettre le prix dont nous

sommes convenus ; le général a la main large et vous avez le cœur honnête, je me fie en vous et en lui.

Charles ayant rempli cette condition, mit son papier dans la main de Gourguff, qui s'en saisit adroitement.

— Puis-je au moins compter sur ton exactitude? Si tu abusais de ma confiance, songe que le châtiment ne se ferait pas attendre. — Tu as reçu une lettre tout à l'heure ?

— Avec une pièce de douze sous, dit le mendiant en tournant ses lèvres d'un air de dérision; un enfant la portera, je n'use pas mes béquilles à si bon marché.

Le comte et sa suite s'étant arrêtés sur la place, au milieu des chouans qu'il haranguait. Un cavalier arrivant à toute bride, traversa la foule et dit au comte quelques mots qui circulèrent rapidement dans le groupe des cavaliers, et parurent y répandre la tristesse et la consternation. Le comte, sans prendre le temps d'achever son discours, fit signe aux chouans de lui livrer passage et partit au galop en criant à sa suite :

— A Sainte-Barbe, messieurs.

— Ne vous l'avais-je pas dit, s'écria Boutonillic en s'adressant aux officiers ; quel motif attribuer à ce départ précipité, si ce n'est la retraite du régiment d'Hervilly. M. de Puisaye peut courir ; le comte se rendra à Quiberon avant lui.

— Allons le rejoindre, dit un des officiers. Monsieur l'abbé, ayez soin de nous tenir au courant de tout ce qui se passera.

— Je n'y manquerai pas, messieurs ; de votre côté, ne laissez pas le chevalier de la Vieuville sans nouvelles. Je vais de ce pas le trouver.

Ils sortirent du cabaret et se séparèrent à la porte. Les officiers prirent la route du Po, pour traverser le bras de mer qui sépare la falaise du continent, et l'abbé Boutonillic montant un cheval qui l'attendait à la porte, choisit un chemin opposé.

Les gardes alors se levèrent et firent signe à Charles de les suivre. Celui-ci, avant de quitter l'auberge, eut la satisfaction de voir le

mendiant traverser la place en courant sur ses béquilles du côté de la route d'Auray.

— Eh bien, dit Moreau, avez-vous réussi?

Charles, pour toute réponse, lui serra affectueusement la main.

— Allons, je vous comprends, murmura le soldat d'une voix altérée ; cette trahison m'empêchera de fermer l'œil plus d'une fois ; mais c'est égal, je ne m'en repens pas. Pourquoi me suis-je mis dans le cas de ne pouvoir servir la république loyalement. Je porte la peine de ma faute.

Quelques instans après, Charles était renfermé dans le cellier d'une maison voisine de Carnac, dont on avait fait une prison.

XVI.

L'abbé de Boutonillic ne s'était pas trompé, en annonçant que le départ du comte avait pour cause la nouvelle qu'il venait d'apprendre, de la retraite du régiment d'Hervilly. En effet, Puisaye et sa suite, en arrivant à l'en-

trée de la falaise, trouvèrent les troupes réglées rentrant à Quiberon.

Puisaye déjà péniblement affecté du refroidissement qu'il avait remarqué chez les paysans dans sa tournée, quand naguère sa présence excitait un enthousiasme si flatteur; Puisaye fut saisi d'une angoisse cruelle, en voyant, au mépris de ses promesses faites la veille et de leurs conventions, d'Hervilly détruire toutes les espérances qu'il avait fondées sur l'attaque projetée pour le lendemain, par cette brusque retraite que rien n'expliquait ni ne justifiait.

Une discussion violente s'éleva entre les deux chefs. D'Hervilly ne donna d'autre motif à sa retraite dans la presqu'île, que la détermination qu'il avait prise de ne pas compromettre les troupes qui lui étaient confiées avec des bandes indisciplinées, qui ne pouvaient exécuter aucune manœuvre et avaient, selon lui, fait preuve de lâcheté, en abandonnant leur poste devant les républicains. Après s'être répandu en invectives de toute

espèce contre les chouans, il manifesta à Puisaye l'intention formelle de s'enfermer dans la presqu'île et d'y attendre, les ordres du gouvernement anglais ou l'arrivée du comte d'Artois.

Cette détermination n'était pas, au reste, l'effet d'un mouvement d'humeur ou de découragement, mais le résultat d'un plan ourdi de longue main avec l'agence, et dont nous avons tenu nos lecteurs au courant; car, comme l'un des cavaliers qui conduisaient Charles nous l'avaient déjà appris, des ordres avaient été donnés antérieurement pour le logement des troupes à Quiberon.

Cette conduite de d'Hervilly, si funeste à l'expédition, n'avait cependant aucun motif bas ni criminel. Le comte était un homme d'une probité à toute épreuve, d'un courage remarquable, mais sans portée de vue : elle provenait uniquement d'un sentiment de respect porté à l'excès pour la volonté du roi, de défiance contre Puisaye, du dégoût que lui inspiraient des bandes indisciplinées, à lui qui mettait

au-dessus de tout la précision militaire; et enfin des intrigues de l'agence, dont il avait été adroitement circonvenu. Par malheur l'opinion de d'Hervilly était partagée par une foule d'émigrés qui se repentaient de s'être engagés si légèrement dans une expédition qui présentait tant de chances malheureuses, et qui, habitués comme lui à servir dans des régimens, ne pouvaient pas se faire à l'idée de combattre avec des paysans sans ordre et sans discipline, qui n'entendaient pas même leurs commandemens; aussi une division fatale s'était manifestée déjà entre la plupart des émigrés et les chefs de chouans, et elle n'attendait, pour éclater avec plus de force, que le moment où des circonstances malheureuses envenimeraient les disputes, et donneraient aux deux partis le droit de s'attribuer réciproquement leurs désastres.

La retraite des troupes fut promptement connue des paysans et se répandit avec rapidité sur toute l'étendue de la côte en causant partout une épouvante générale. Dans la nuit,

les espions royalistes apprirent au chef des chouans que le général Hoche, informé de ce qui se passait, devait attaquer les avant-postes au point du jour. A cette nouvelle, les paroisses voisines de Carnac, qui avaient applaudi au débarquement et s'étaient portées au-devant des émigrés, saisis d'une terreur égale à l'enthousiasme qu'elles avaient montré quelques jours plus tôt, voulurent se soustraire aux vengeances des républicains en se réfugiant auprès des émigrés dont elles avaient partagé la fortune, et tout aussitôt abandonnant leur demeure, se dirigèrent vers Quiberon.

La partie de la côte voisine du village de Sainte-Barbe offrait alors un triste et singulier spectacle. On voyait au loin tous les sentiers couverts d'hommes, de femmes et d'enfans, chassant devant eux leurs bestiaux, portant leurs meubles et leurs instrumens aratoires, tous les objets qu'ils pouvaient soustraire au pillage des républicains. Cette foule s'avançait silencieuse à travers les chemins,

inquiète du sort qui lui était réservé, pleurant les lieux et les biens qu'elle abandonnait, arrivant de tous côtés par longues files qui se prolongeaient sans fin entre les champs, pour s'entasser au village de Sainte-Barbe, se presser et se répandre en désordre sur la route de la falaise.

Cependant Georges Cadoudal, qui occupait le poste de Sainte-Barbe, instruit de la marche des républicains, fit prévenir aussitôt d'Allègre et Vauban, qui occupaient les postes de Carnac et de Saint-Michel, de se réunir à lui, de peur que leur retraite sur Quiberon ne fût coupée.

Vauban, avant de faire ce mouvement, envoya un exprès à d'Hervilly, pour lui demander les quatre cents hommes et les deux pièces de canon qu'il lui avait antérieurement promises, assurant qu'avec ce secours il arrêterait la marche des républicains et donnerait à l'avant-garde le temps d'arriver. Puisaye ayant eu connaissance de cette dépêche, exigea que le secours demandé par Vauban fut envoyé

aussitôt, et d'Hervilly donna des ordres en conséquence au régiment Dudresnay; mais ils ne furent pas mieux exécutés que les jours précédens, et Vauban ne recevant aucune réponse fut contraint d'abandonner sa position, que menaçaient déjà les républicains. Il effectua sa retraite sur Sainte-Barbe avec ordre et précision, sans que les troupes osassent l'attaquer; mais le découragement des siens ne lui permit pas de profiter des avantages qu'il eût été à même de remporter sur les républicains, s'il leur eut livré bataille dans la position où il les trouva plusieurs fois.

Charles, de grand matin, fut tiré de sa prison et placé avec quelque autres captifs sous la garde d'une troupe de chouans, chargés de les conduire à Quiberon. Ils arrivèrent à Sainte-Barbe, au moment où les colonnes commandées par d'Allègre et Vauban, faisaient leur jonction avec celle de Cadoudal.

Une exaspération difficile à rendre régnait parmi tous ces hommes. On n'entendait que des malédictions contre les émigrés qui le

avaient appelés aux armes, et les abandonnaient au moment de l'action. Ils les accusaient de trahison, de lâcheté, maudissaient le jour où ils avaient abordé en Bretagne, et sans penser qu'ils défendaient la même cause, les traitaient comme des ennemis. Toutes ces injures et ces malédictions, que les émigrés avaient eux-mêmes proférées contre les chouans, étaient le résultat inévitable du mauvais succès de leur entreprise. Mais dans le fait, ils n'avaient encore éprouvé aucun revers sérieux; leurs dissensions, jusqu'à ce jour, avaient été plus funestes que les armes républicaines, et il n'était pas trop tard pour prendre l'offensive et sortir d'une position qui n'était certes nullement désespérée.

Georges Cadoudal, Vauban, d'Allègre, Tinténiac, Mercier la Vendée, et les principaux chefs possédant la confiance et l'amour des chouans, parvinrent à calmer leurs transports, à leur rendre le courage; et les piquant d'honneur en leur insinuant qu'il fallait montrer aux troupes réglées ce qu'ils pouvaient faire

sans elles, ils les décidèrent à tenir tête aux républicains pour protéger la retraite des leurs qui se réfugiaient à Quiberon. Les chouans, en effet, déployèrent un courage et une fermeté peu commune, et défendirent vaillamment l'entrée de la falaise aux troupes républicaines.

Le village de Sainte-Barbe est situé sur une côte élevée, à l'ouest de Carnac et de Plouharnel. Au bas de cette côte, s'étend une plage de sable qui conduit à la falaise, longue à peu près d'une lieue et demie, sur une largeur trois fois moindre, qui diminue insensiblement jusqu'au fort Penthièvre, construit à l'entrée de la presqu'île. Cette pointe de sable n'offre aucune route tracée, pas la moindre végétation; elle forme des ondulations, des tertres coupés à angles droits et des anfractuosités qui lui donnent quelque ressemblance avec une mer gelée pendant un ouragan. L'Océan l'étreint sur ses deux flancs, la ronge incessamment et semble prêt à l'envahir.

A l'ouest, du côté de la grande mer, que les

habitans ont surnommé la mer sauvage, des vagues pressées déferlent continuellement sur cette place sablonneuse, et se roulent impétueuses avec un bruit solennel, le seul qu'on entende sur ce désert aride avec le cri aigu des oiseaux marins. Au large, on voit des rescifs, dont les têtes noires battues par des flots tumultueux sont couvertes d'une blanche écume qui les couronne, comme une chevelure de vieillard. A gauche, les eaux de la baie presque toujours calmes dans cette partie, laissent à chaque marée une longue étendue de sable qu'elles couvrent deux fois le jour. L'extrémité de la falaise, qui n'a pas plus de vingt-cinq toises de largeur, en grande partie couvertes à marée haute, est bornée par le fort Penthièvre. Ses principaux ouvrages commandent la grande mer et l'entrée de la falaise, des palissades le défendent à l'intérieur de la presqu'île et sur l'étroit passage qui y donne accès.

Les malheureux paysans couvraient alors la falaise, marchant péniblement au milieu des

sables avec les effets dont ils étaient chargés, au nombre de dix à douze mille individus de tout âge et de tout sexe ; ils s'étaient précipités sur les colonnes de chouans, les avaient rompues, et faillirent causer une déroute générale. Par bonheur, Georges et Mercier qui commandaient l'arrière-garde, arrêtèrent les républicains sur les hauteurs de Sainte-Barbe, jusqu'au moment où cette foule éperdue eut gagné la falaise, et les valeureux chefs protégèrent leur retraite sur Quiberon.

La marée montante poussait d'énormes vagues qui s'avançaient avec un front menaçant, et semblaient prêtes à engloutir ces misérables, qu'elles resserraient dans les bornes de la falaise, les mouillant de leur écume, et mêlant leur voix imposante au bruit de la mousqueterie.

En arrivant au pied du fort, ils trouvèrent les portes fermées; les chouans de l'intérieur indignés qu'on refusât une retraite à leurs familles, arrachèrent les palissades et leur livrèrent l'entrée de la presqu'île, où les paysans

se répandirent en désordre, remerciant le ciel d'avoir enfin trouvé un asile contre les républicains. En ce moment, le régiment Dudresnay arriva au fort et garnit les palissades, d'Hervilly s'avançait avec le reste des troupes soldées.

Les soldats de la république, qui étaient parvenus à demi-portée de canon, trouvant la presqu'île en état de défense, se retirèrent sur les hauteurs de Sainte-Barbe. Hoche arriva bientôt après, et jugeant d'un coup-d'œil l'importance de cette position, donna aussitôt des ordres pour l'établissement d'un camp retranché à Sainte-Barbe : renfermant ainsi les émigrés sur cette langue de terre aride, et formant devant eux comme un cordon sanitaire qui les séparait du monde et les empêchait de répandre sur le continent la contagion de leurs principes.

Dès que Puisaye eut appris que le général Hoche s'établissait à Sainte-Barbe, il sentit l'importance de cette position et la faute qu'on avait commise en ne la défendant pas jusqu'à

la dernière extrémité ; car il était privé ainsi de toute communication avec l'intérieur, d'où il ne pouvait plus tirer aucun secours, et les vivres de toute nature que les habitans de la campagne avaient jusqu'à ce jour apportés au camp. Comprenant aussi que tous ses plans échoueraient, que le découragement s'empa-rerait de tous les esprits, s'il demeurait dans une inaction funeste vis-à-vis des républicains, il voulut tenter un effort pour les déloger de Sainte-Barbe, mais son attaque n'obtint aucun succès. Le camp retranché était établi à l'en-trée de la falaise ; un fossé surmonté d'un pa-rapet régnait sur toute la ligne, dont les deux extrémités étaient bornées par la mer et ap-puyées d'un épaulement. Cet ouvrage défendu par une nombreuse artillerie arrêta l'armée royale, qui fut contrainte de rentrer à Qui-beron.

Cette presqu'île, où se trouvait réunie cette agglomération de chouans et d'émigrés mêlés de républicains, tirés comme Moreau des pon-tons anglais, compte dans sa plus grande lon-

gueur deux lieues à peu près, depuis le fort Penthièvre jusqu'à la pointe de Beckervil, sur une demi-lieue de large. La pêche de la sardine qui se faisait autrefois sur la côte de la baie de Quiberon et dans les parages voisins jusqu'au Morbihan, avait répandu une grande aisance parmi les habitans, qui tous sont propriétaires des champs attenant à leurs maisons; mais en 1746 une partie de cette prospérité disparut : les Anglais brûlèrent onze villages sur les vingt-deux que renfermait la presqu'île, et tous les bâtimens qu'ils trouvèrent dans les hâvres. La marine de Quiberon qui comptait à cette époque un grand nombre de barques et plus de quarante bâtimens de soixante à deux cents tonneaux, fut rédnite à trente-six chasse-marées.

Les maisons de Quiberon sont généralement bien bâties, et offrent un aspect d'aisance et de propreté inconnue dans les autres parties de la Bretagne. Le territoire, excessivement morcelé, est séparé par des murs en pierres froides, à hauteur d'appui, qui ressemblent

de loin aux cases d'un damier. Quelques lambeaux de verdure se montrent çà et là autour des sources, sur ce sol sablonneux uniformément gris. L'œil fatigué cherche vainement un arbre pour se reposer ; le vent de mer balaie cette terre aride, plate et sans abri, brûlant toute végétation. Le figuier qui croît dans les sables, et la treille grimpant aux fenêtres, se découvrent à grand'peine entre de hautes murailles, dont leur feuillage sombre et jauni n'ose pas dépasser le faîte.

Le peuple de Quiberon semble appartenir à une plus belle race que celle qui vit sur la côte du Morbihan ; il aime par-dessus tout la presqu'île aride où il a reçu le jour ; et après une existence laborieuse, de longs voyages dans les plus fertiles contrées, qui n'ont pour lui aucun attrait, il revient achever sa vie sur cette langue de terre où il l'a commencée.

Quiberon avait bien changé d'aspect depuis la retraite des émigrés et des familles de paysans. Près de quinze mille individus de tout âge, sexe et condition, s'étaient répandus

comme une marée de l'équinoxe qui a franchi les écluses, sur cette presqu'île ordinairement si paisible; troublant sa vie retirée, foulant les moissons qui mûrissaient pour l'hiver, envahissant les maisons, et amenant avec eux le trouble, la discorde et les désastres de la guerre. Les dissensions que nous avons signalées avaient éclaté avec plus de force depuis les derniers revers. Qu'on se figure des hommes appartenant à deux factions, entourés d'une ceinture de flots, avec l'ennemi devant eux, souffrant tous les maux de la guerre sans en courir les chances glorieuses, abandonnés des espérances qui les avaient jusqu'à ce moment animés, et passant, l'un près de l'autre entassés, de longues journées dans une inaction dont ils craignaient d'envisager le terme.

Monsieur de Kerderf et sa fille habitaient à Quiberon une chaumière du village de Kerdavir, où Puisaye avait établi son quartier-général. Assis tous deux devant la fenêtre ouverte, ils regardaient tristement la perspective qui se déployait devant eux, bornée au loin par la

baie, cherchant à distinguer dans un horizon nuageux le clocher de Carnac et la côte où s'élevait leur maison abandonnée. Le vieillard prit la parole, paraissant continuer une conversation commencée :

— Réflexion faite, je partage ton opinion; c'est un malheur dont je le plains sincèrement, mais c'est tout; je ne puis rien t'accorder de plus. Pourquoi a-t-il déserté la bonne cause?

— C'est moins sa faute que celle des circonstances où il s'est trouvé, répondit Marie.

— Je ne conteste pas que son père a pu lui forcer la main; mais il n'en est pas moins coupable. A son âge on sait ce que l'on fait, on a une raison pour discerner le bien du mal.

— Depuis que son dévoûment aux intérêts de notre famille lui a été si funeste, je ne vois plus que son malheur.

— Et tu voudrais le faire cesser? En conscience je ne peux pas t'en blâmer; si cela était praticable, j'y consentirais peut-être; mais

parles-en à ton frère, tu verras ce qu'il t'en dira.

— Louis est injuste à son égard, les soupçons que monsieur Charles lui avait inspirés à Carnac lui ont paru confirmés par son arrestation, et c'est autant par reconnaissance pour ce jeune homme que pour éviter à Louis une action dont plus tard il se repentirait, que je voudrais...

— C'est bien, c'est bien, n'en parlons plus, j'aurai l'œil à cette affaire, et s'il est mis en jugement, je n'oublierai pas les services qu'il nous a rendus, ni nos anciennes relations. A dire vrai, je conserve pour ce garçon un fonds d'amitié dont je le crois digne; mais je te conseille de n'en plus souffler le mot; ton frère a quelquefois de singulières idées; il s'est imaginé que maître Charles nourrissait certaines intentions que tu ne repoussais pas. J'ai bien ri de cette folie.

La jeune fille devint pourpre et détourna la tête pour cacher son embarras, qui n'eut pas manqué néanmoins d'être aperçu du vieillard,

tant il était manifeste, si son attention n'eut pas été portée ailleurs.

Un groupe de chouans et de soldats du régiment d'Hervilly venait de se rencontrer dans un de ces étroits sentiers ménagés entre les champs. La discorde qui régnait entre les chefs était descendue jusqu'aux rangs inférieurs, où elle se manifestait plus grossièrement. Les soldats d'Hervilly s'étaient moqués des chouans, ceux-ci avaient répondu par des injures, et une rixe qui menaçait de prendre un caractère plus sérieux, par le grand nombre de soldats et de chouans qui accouraient de toutes parts, venait d'éclater à deux pas du quartier-général. Par bonheur, des officiers des deux partis qui se trouvaient sur les lieux, se jetèrent entre les combattans, avant qu'aucun accident grave n'eût envenimé la querelle, et le tumulte fut promptement appaisé.

Les deux partis, non moins hostiles qu'auparavant, se séparèrent en groupes distincts, et les officiers demeurés sur le théâtre de l'action parurent continuer la quèrelle en des

termes qui, bien que plus choisis; n'en attestaient pas moins une profonde division.

— Les fous! dit M. de Kerderf d'un ton affligé, ne prennent-ils pas plaisir à aggraver les malheurs de notre position; s'ils continuent, les républicains auront bon marché de nous, tandis qu'avec un peu d'ensemble et la volonté de vaincre nous pouvions leur marcher sur le corps et arriver, sans nous arrêter, jusqu'à Rennes. — N'est-ce pas ton frère qui sort de ce groupe d'officiers?

— C'est lui, il vient de ce côté avec monsieur Tinténiac.

Les deux chefs paraissant également animés, entrèrent bientôt dans la chambre où se tenaient le vieillard et sa fille.

— C'est intolérable, dit Louis en jetant son chapeau avec colère sur un meuble, ces troupes sont d'une insolence qui passe vraiment toutes les bornes. Il semble qu'elles ont pris à tâche de ruiner l'expédition.

— Que s'est-il donc passé, mon fils? demanda le vieillard.

— Rien, dans le fait, qui doive nous surprendre, répondit Louis en s'asseyant auprès de sa sœur : nous devrions être habitués à cet état de lutte et de discorde, car il dure depuis assez long-temps. — Quelques soldats de d'Hervilly ont rencontré un groupe de chouans, et comme le sentier était trop étroit pour que plusieurs personnes pussent y passer ensemble, ils ont voulu les contraindre à reculer. — Cela ne ressemble à rien; en agissant ainsi, il faut qu'ils obéissent à des impulsions occultes.

— Je n'en doute plus maintenant, dit Tinténiac, il y en a de deux sortes : des intrigues venant je ne sais d'où, qui sont cause de tous nos revers, et la haine secrète des prisonniers républicains qu'on a incorporés dans les régimens. De pareils auxiliaires ne sont propres qu'à démoraliser le parti qu'ils servent à contre-cœur, et lui causent plus de mal qu'ils ne lui sont utiles.

— Chevalier, ne confondons pas l'effet avec la cause. Si le plan du comte eût été suivi,

je vous réponds que la plus grande union eût régné entre nos troupes : on n'a pas le temps de se quereller lorsqu'on voit l'ennemi en face ; mais notre inaction qui naît d'une autre cause produit les effets que je déplore avec vous.

— L'état où nous sommes doit avoir un terme prochain, reprit Louis ; notre sûreté, notre honneur ne nous permettent pas de nous enfermer dans cette presqu'île, comme des blaireaux dans leur terrier. Avant peu la disette qui se fait déjà sentir ne nous laisserait pas d'autres ressources qu'une honteuse capitulation.

— N'y comptez pas, mes enfans, s'écria le vieillard, le parti royaliste s'est montré trop puissant pour qu'on capitule avec lui. Il tuera la république ou la république le tuera.

—Votre père a raison, reprit Tinténiac, au point où nous sommes rendus, il ne nous reste que deux chemins : celui de la victoire, en culbutant les républicains, ou celui de la fuite à bord des vaisseaux anglais.—Il y en a parmi nous qui désirent prendre ce dernier ; quant à moi j'ai fait depuis long-temps le sacrifice de

ma vie; la cause royale triomphera ou je mourrai à la peine.

Ces paroles répandirent un nuage de tristesse parmi la famille de Kerderf, il semblait que le généreux royaliste, estimé et chéri de tous, préssentit un malheur prochain.

—J'ai vu ce matin M. de Puisaye, reprit-il, malgré toutes les entraves qu'on lui a suscitées, tous les dégoûts dont on l'abreuve chaque jour, il ne perd pas courage, et oppose aux obstacles une fermeté, une constance inaltérables. Je lui ai parlé du plus profond dénuement où on laissait nos chouans, il m'a demandé de patienter encore deux jours.

— De patienter, c'est le mot, reprit Louis, on ne distribue que demie ration à nos chouans, j'ai fait hier des représentations à Saint-Morys; mais M. l'intendant-général a reçu des ordres en vertu desquels tout ce qui n'est pas enrégimenté doit mourir de faim. Hier les hommes employés aux travaux de retranchemens qu'on élève derrière le fort, n'ont reçu également que demie ration de riz, et faute de bois et

d'ustensiles pour le faire cuire, ils ont été réduits à le manger en nature. Je n'ignore pas les difficultés de notre position, mais j'ai droit de m'étonner que nos chouans qui travaillent soient ainsi négligés, quand les troupes soldées, qui demeurent dans une inaction honteuse, reçoivent ration entière de vivres.

—Il y a mieux, ajouta Tinténiac, d'Hervilly, qui, depuis le débarquement, n'a été préoccupé que de l'idée de compléter les cadres de ses régimens, profite du malaise des chouans pour les décider à s'enrôler; néanmoins, malgré leurs privations et la perspective d'une nourriture abondante, nos volontaires ont le bon esprit de résister aux séductions de ses recruteurs, tant ils craignent qu'une fois enrégimentés on ne les contraigne à quitter leur patrie.

— D'ailleurs la discipline que le comte veut établir dans nos bandes, n'est pas propre à leur donner le désir de servir immédiatement sous ses ordres. D'Hervilly, avec ses formes vétilleuses et ses habitudes militaires, ne convient

nullement au commandement qui lui a été donné. Il n'a pas voulu comprendre qu'il fallait seulement diriger l'enthousiasme des paysans, et ne pas essayer de leur imprimer une direction de nature à le refroidir.

En ce moment la porte s'ouvrit, et le comte de Puisaye entra. Ils se levèrent tous avec empressement, et le vieillard lui présenta la chaise qu'il occupait auprès de la fenêtre. Le général s'y assit et répondit aux civilités des chefs d'un ton plus aisé qu'on ne l'eût attendu de la position où se trouvait réduite l'expédition qu'il commandait.

— Eh bien, mes amis, dit-il quand les autres eurent repris leurs places, quel était le sujet de votre entretien? Vos figures sombres m'annoncent que vous causiez de nos malheurs.

— Il est vrai, répondit M. de Kerderf, nous déplorions des désastres dont les républicains ne peuvent pas s'attribuer la gloire, et nous comptions sur vous pour les réparer.

—S'il plaît à Dieu, votre espérance ne sera

pas trompée. Depuis que la fatalité a voulu que nous nous trouvassions renfermés ici, je n'ai pas à me reprocher d'avoir négligé aucun moyen de défense. Les retranchemens que j'ai fait élever à Korostin et les travaux ajoutés au fort, mettent la presqu'île en état de résister à une attaque en règle, nous sommes en sûreté ici ; mais mon but n'est pas d'y séjourner éternellement, nous n'eussions même dû jamais y entrer. Pour réparer nos échecs, il faut en venir à une affaire générale, qui décidera entre nous et les républicains.

— C'est depuis long-temps ce que j'attendais, répartit M. de Kerderf ; quand nos troupes sauront que les destinées de la monarchie dépendent de l'issue du combat, leur courage sera doublé. — Général, pardonnez cette observation à mon âge ; pouvez-vous compter sur le concours sincère du comte d'Hervilly. Jusqu'à ce moment, loin de vous seconder, je crois qu'il a entravé vos opérations.

Bien que le comte fut trop habile pour se plaindre de d'Hervilly, et fomenter ainsi des

différens assez actifs par eux-mêmes, il parut néanmoins satisfait de l'opinion énoncée par le gentilhomme de Kerderf; car en admettant la ruine de l'expédition, elle lui servirait d'excuse aux yeux de tous les royalistes, qui, comme lui, étaient décidés à combattre jusqu'à la fin pour la cause de la monarchie.

—Ne soyons pas injustes à l'égard du comte, dit-il, il est vrai que sa manière d'envisager notre entreprise ne s'accorde pas en tous points avec la mienne; mais ses talens militaires nous seront d'un grand secours, et j'ai lieu de compter sur sa participation entière au plan dont il s'agit. — Monseigneur l'évêque de Dol et son clergé vont implorer le ciel en faveur de nos armes; joignez vos prières aux leurs, et tenez-vous prêts pour le moment prochain qui décidera de notre sort.

En achevant il se leva et sortit de la maison, après avoir pris congé de chacun en particulier, d'un ton mêlé de politesse et de familiarité.

Puisaye se rendit aussitôt à son quartier-

général, où il fut rejoint quelques instans après par le commodore Warren, l'évêque de Dol et le comte d'Hervilly. Dès qu'ils furent assis, Puisaye atteignit des papiers, divers plans et une carte de Cassini qu'il étala devant lui, et leur ayant demandé toute leur attention, il prit la parole d'un ton qui annonçait l'importance qu'il mettait à cette réunion.

— Messieurs, dit-il, nous sommes responsables devant le roi, le gouvernement anglais et tous les fidèles royalistes des forces qui nous ont été confiées, pour tenter un effort en faveur de la monarchie. Le ministère anglais a donné son approbation aux plans que je lui ai soumis ; il m'a fourni, pour les exécuter, toutes les ressources dont j'avais besoin. Ce n'est pas sa faute, ce n'est pas la mienne, ajouta-t-il en regardant d'Hervilly, si ces plans n'ont pas été strictement suivis, si le succès n'a pas accompagné nos armes. Depuis quelques jours j'ai acquis la preuve que notre entreprise n'était pas vue favorablement par une faction royaliste, dont l'influence était cause, en

grande partie, des revers que nous éprouvons. Il m'en coûte de reconnaître qu'une cause sainte comme celle que nous défendons, soit rongée intérieurement par de fâcheuses dissensions, mais c'est une vérité dont nous ressentons maintenant les déplorables résultats, et il est bon d'en constater l'existence pour nous mettre en garde contre un danger que nous avons signalé. — J'ai prié monseigneur l'évêque de Dol d'assister à cette réunion, afin qu'il appelle sur nous la bénédiction du ciel, et qu'il nous juge avec les yeux de la grâce, s'il arrivait que nous ne fussions pas d'accord.

Il fit une pause durant laquelle il parut se recueillir, et reprit d'un ton différent. — Je vous ai dit, Messieurs, que notre expédition était vue de mauvais œil, par les agences de Londres et de Paris; le comte d'Hervilly doit en être informé.

Quelques jours plutôt, cette interrogation eut amené une singulière réponse, car d'Hervilly avait dans le caractère trop de franchise et de loyauté, pour mentir à une question di-

recte, et cacher les relations qu'il entretenait avec l'agence de Paris et ses émissaires du Morbihan; on eût vu alors l'un des principaux chefs de l'expédition, avouer qu'il recevait des instructions de gens, qui dans le principe, avaient tout fait pour l'empêcher, et qui maintenant cherchaient à la paralyser pour en prendre la direction; mais depuis la retraite à Quiberon, d'Hervilly n'ayant reçu aucunes communications, commençait à se lasser du rôle qu'on lui avait fait jouer, et de l'inaction forcée où il se trouvait réduit, et il était tout prêt à adopter franchement les plans de Puisaye, pour peu qu'ils s'accordassent avec ses vues méthodiques.

—Effectivement, dit-il, répondant à la question de Puisaye, l'agence de Londres et celle de Paris, n'approuvent pas la marche que nous avons suivie, elles eussent voulu que notre descente se fut effectuée à Saint-Malo, qui était, disaient-elles, préparé à nous recevoir, et que nous nous fussions emparés de la presqu'île du Cotentin; peut-être cette marche

eut-elle été meilleure, mais il n'en faut plus parler, puisqu'on ne l'a pas suivie.

— L'opinion que vous énoncez me cause une profonde satisfaction mon cher comte, répliqua Puisaye, il m'eût été pénible de voir que vous eussiez voulu comme quelques officiers me l'ont donné à entendre, provoquer un rembarquement pour faire une descente sur un autre point.

— Je vous affirme sur l'honneur, que telle n'est pas mon intention; la seule route qui nous convienne pour sortir de Quiberon, est celle qui conduit au camp républicain.

— S'il plaît à Dieu, nous la prendrons avant peu; du moment que l'accord règne entre les chefs, la mésintelligence qui a éclaté entre les soldats disparaîtra bientôt. — Monseigneur, je vous supplie de faire entendre à cet égard, votre parole évangélique.

— Depuis plusieurs jours toutes nos instructions ont roulé sur ce sujet, répondit l'évêque, j'espère que Dieu nous permettra d'éclairer ces malheureux.

— Le plan de l'expédition a été faussé, reprit Puisaye ; il s'agit maintenant de réparer nos revers par un éclatant succès.

Charette, Stoufflet, les chefs du Poitou, de l'Anjou et du Maine, qui eussent pu faire une diversion importante, n'ont pas bougé ; la Haute-Bretagne est demeurée calme, les secours que j'attendais de l'intérieur ne me sont pas arrivés, et la descente qui devait s'effectuer à St-Brieux, ne pourra pas avoir lieu ; ces contre-temps nous ont été suscités par l'agence, mais notre inaction a contribué, je dois le dire, au discrédit qu'on a jeté sur nous ; cependant tous les regards sont fixés sur l'expédition, la plupart des royalistes nous appellent de leurs vœux, et sont tous prêts à nous seconder d'une manière plus efficace. Montrons-leur ce que nous pouvons, sortons de notre sommeil par un coup d'éclat, qui justifie et dépasse toutes les espérances que nous avons fait concevoir.

Ces paroles produisirent sur d'Hervilly une impression favorable, le commodore de son

côté, dit à Puisaye qu'il était prêt à seconder ses plans, avec toutes les ressources dont-il pouvait disposer.

— Voici, Messieurs, ce que j'ai voulu soumettre à votre examen, reprit le général, après leur avoir témoigné le plaisir qu'il éprouvait de cette unanimité de vœux et d'actions, gage assuré du succès. — Depuis trois jours j'ai fait reconnaître et observé moi-même le camp de Sainte-Barbe, sa position est admirable, les retranchemens qu'on a élevés avec une rapidité, qui tient vraiment du prodige, témoignent en faveur du général et de l'armée qu'il commande; nous n'avons qu'un moyen de nous frayer un passage, c'est de faire une attaque simultanée sur le front et les derrières du camp, il est de ce côté absolument sans défense, l'artillerie et toutes les forces sont employées sur la falaise, au moment où nous les occuperons par une sortie vigoureuse, ils ne résisteront pas à une attaque de l'intérieur.

— Mes chaloupes canonnières pourront

jouer un rôle utile dans cette circonstance, dit l'amiral Warren.

— Ce plan est conçu d'après tous les principes de l'art militaire. — Dites-nous quelles sont vos ressources pour en assurer le succès, demanda le comte d'Hervilly.

— Veuillez suivre sur cette carte la marche des troupes que je compte employer à cette diversion. — A moins d'avis contraires, j'ai l'intention de jeter sur la côte de la presqu'île de Rhuis, trois mille chouans d'élite, sous le commandement du général Tinténiac, et un nombre égal dans la rivière d'Etal, à la tête desquels seront le général Jean-Jean, et le comte de Lantivy. Ces deux divisions marcheront sur Baud, pour se réunir le 14, aux bandes qui occupent les forêts de Camors et de Lanvaux, auprès desquelles Baud se trouve situé. Leur force d'après ces états de situation que vous pouvez consulter, sera grossie de vingt mille hommes, qui n'attendent qu'un ordre pour se mettre en marche; ce mouvement sera fait avec trop de rapidité, pour

que Hoche en soit informé, d'ailleurs il y verrait sans nul doute, l'intention de soulever l'intérieur, en nous délivrant de bouches inutiles, et ne pourrait deviner d'après ces marches contraires, le dessein de l'attaquer sur ses derrières... d'ailleurs que pourrait-il opposer à cette armée forte au moins de vingt-cinq mille hommes, dont la plupart sont des chouans aguerris, commandés par des généraux distingués, qui possèdent toute leur confiance. Le 15 au matin, toutes ces troupes partiront de Baud, des forêts de Camors et de Lanvaux, pour venir camper le 15 au soir, à une lieue de Sainte-Barbe; le 16 avant le jour, elles tomberont sur les derrières des républicains, que nous attaquerons nous-mêmes, du côté de la falaise, et s'il plaît à Dieu, l'armée ennemie sera écrasée d'un seul coup; alors, Messieurs, la Bretagne, la Vendée, l'Anjou, le Poitou, la Mayenne, et toutes les provinces de l'ouest nous appartiennent sans coup férir, car la république n'a pas dans toute cette partie, un homme à nous opposer.

Ces paroles se ressentaient un peu de l'enthousiasme qui animait Puisaye en détaillant son plan ; néanmoins l'exagération du succès ne diminuait rien de sa certitude, et l'exécution complette d'un plan si habilement conçu, devait sinon écraser complettement l'armée de Hoche, du moins réparer bien au-delà, les fautes qu'on avait commises, et donner à l'expédition des chances presque certaines de brillans succès.

Le commodore Warren, d'Hervilly et l'évêque de Dol, donnèrent leur approbation complette aux dispositions qui venaient de leur être soumises, et tous prirent de concert avec un égal empressement, les mesures de détail qui devaient en assurer l'exécution.

XVII.

Rien ne transpira de ce plan qui demandait en effet le plus profond mystère. Puisaye, le soir même, expédia des dépêches au conseil du Morbihan, en l'invitant à tenir prêts tous les secours qu'il lui avait promis, pour les joindre à la colonne du général Tinténiac.

Le lendemain 10 juillet, trois mille chouans des plus aguerris, tirés des divisions des généraux Cadoudal, Mercier et d'Allègre, qui les commandaient eux-mêmes, le général Tinténiac, accompagné de quelques officiers dont il composa son état-major, et parmi lesquels se trouvaient Louis de Kerderf, le vicomte de Pontbellanger, le chevalier de la Marche, etc., montèrent à bord de chasse-marées, escortés par une chaloupe cannonière anglaise, et firent voile vers la pointe de Saint-Jacques située dans la presqu'île de Rhuis, à peu de distance de Sarzeau. Leur traversée fut heureuse et rien ne s'opposa à leur débarquement.

Une heure avant qu'on n'eût signalé sur la côte de Rhuis l'approche de la flottille de chasse-marées, deux personnages que nous avons vus jouer un rôle important dans les intrigues de l'agence, madame Lanno et l'abbé de Boutonillic, arrivèrent à Sarzeau, précédés d'un guide. Ils étaient montes sur de vigoureux chevaux qui marchaient au grand

trot, et malgré la rapidité de leur course, il semblait encore qu'ils n'avançaient pas au gré de leurs désirs, tant ils ressentaient d'impatience d'arriver promptement à Sarzeau.

La dame, occupée sans doute de pensées qui l'absorbaient toute entière, avait en partie oublié sa délicatesse et ses manières apprêtées; et elle négligea de réparer, pour entrer dans la ville, le désordre de sa toilette, dont ce voyage avait pourtant dérangé la symétrie habituelle.

L'aspect tranquille de Sarzeau parut calmer les inquiétudes qui les pressaient dans leur route, et retenant leurs chevaux pour traverser des rues pavées de cailloux glissans, comme si la cause de leur impatience s'était tout à coup évanouie, ils mirent tranquillement pied à terre devant la principale auberge située à côté de l'église, et tenue, je crois, à cette époque, par madame Cigogne, si mes souvenirs sont fidèles. La maîtresse du lieu, bonne dame renommée pour ses ragoûts et ses fritures, sortit sur la porte et tint

complaisamment la bride pour les aider à descendre. Elle donna un coup d'œil aux chevaux, recommanda à un garçon de les conduire à l'écurie et de les couvrir jusqu'au moment où leur sueur serait passée, après quoi elle introduisit ses hôtes dans un petit salon séparé de la cuisine par un large corridor.

— Dites-moi, ma bonne dame, demanda l'abbé, n'a-t-on reçu aucune nouvelle extraordinaire à Sarzeau ?

— Vous n'êtes pas sans savoir la descente de Quiberon ? C'est la plus grande nouvelle que j'aie apprise depuis long-temps, et celle qui m'a le plus surpris.

— Grâce à Dieu ! nous arrivons avant eux, dit l'abbé, en lançant à madame Lanno un coup-d'œil de contentement. — Vous avez raison, continua-t-il en s'adressant à l'aubergiste, c'est en effet une grande nouvelle ; mais nous la connaissions déjà. — Nous passerons la journée et peut-être la nuit chez vous ; obligez-nous d'aller promptement nous préparer à dîner.

— Avant une demi-heure vous serez servi, répondit l'aubergiste en se retirant.

Madame Lanno n'avait pris aucune part à cette conversation; depuis que l'objet de ses craintes était dissipé, son esprit avait repris sa pente habituelle, et elle contemplait un miroir de poche devant lequel elle minaudait de manière à réparer le temps qu'elle avait perdu. Dès que l'aubergiste fut partie, elle étudia un petit air de circonstance et dit sans quitter sa place :

— Mon cher Boutonillic, faites-moi enfin l'amitié de m'expliquer vos projets. Dans votre empressement, vous m'avez emmenée sans me permettre même de changer de vêtemens; j'ai consenti à vous suivre sur parole; maintenant que nous sommes arrivés, dites-moi ce ce qu'il reste à faire?

—Tout; mais nous sommes en bon chemin.

— Et vous me réitérez la promesse de me confier enfin un rôle actif dans ces affaires? C'est à cette condition que je suis venue avec vous.

— Vous jugerez tout à l'heure si je vous ai dit vrai. Le fait est que si vous n'aviez pas montré autant de complaisance et de dévoûment, le succès d'une affaire qui intéresse le triomphe de la monarchie eût été gravement compromis.

— Il se pourrait, mon cher abbé! j'aurais rendu un pareil service au roi?

— Aussitôt l'arrivée de la colonne, je remettrai au général Tinténiac les ordres dont je suis chargé, et si, comme je n'en doute pas, il se met en devoir de les exécuter, il faudra que cette nouvelle soit portée par moi au chevalier de la Vieuville, qui doit agir sur la colonne de Jean-Jean et de Lantivy, et qu'un autre moi-même se rende en même temps dans une direction opposée; il n'y avait que vous, madame...

— Ah! mon cher Boutonillic, combien vous vous me faites heureuse!

Et cédant à un élan de sensibilité, elle sauta au cou de l'abbé qu'elle embrassa avec une effusion de cœur. Puis s'apercevant que

sa joie s'était manifestée d'une manière trop expansive, elle rougit et fut s'asseoir de l'autre côté de la table, oubliant cette fois d'étudier dans son miroir le visage qu'elle devait prendre. L'abbé voyant son embarras, continua de parler comme s'il n'en eût rien été.

— Je vous ai dit que le conseil du Morbihan avait reçu hier soir une dépêche de Puisaye, qui l'informait du départ de la division Tinténiac. Le chevalier de la Vieuville m'en a immédiatement transmis la nouvelle, et nous avons pris de concert nos mesures pour distraire ces forces de l'expédition et les employer à servir les vues de l'agence. Une escadre anglaise a été signalée aux îles Marcouff, elle va être suivie des régimens émigrés qui s'organisent à Jersey. Nous voulons nous emparer des côtes du nord où ce débarquement devra s'effectuer; c'est là le but de tous nos efforts, et nous avons lieu de nous applaudir de la marche que nous avons suivie, puisqu'en même temps nous porterons un coup funeste à Puisaye en le privant de ces forces,

que nous ferons servir au succès de notre entreprise. Peut-être monsieur le général sentira-t-il son impuissance, et consentira à recevoir la direction que nous voulons lui imprimer.

— Mais, Boutonillic, le chevalier Tinténiac doit avoir reçu des instructions précises; il est partisan de Puisaye, comment le déciderez-vous à seconder vos intentions?

— Il le fera à son insu; nous avons arrangé un plan qui doit, sans nul doute, réussir; à moins qu'un hasard hors de toute prévision ne vienne le traverser. D'ailleurs il est accompagné de plusieurs officiers qui partagent nos opinions, et entr'autres du vicomte de Pontbellanger, sur le concours duquel nous pouvons compter.

— Eh bien! qu'allez-vous donc faire? et moi-même, quel rôle me destinez-vous?

— La porte s'ouvrit, et l'aubergiste accompagnée d'une servante vint mettre le couvert, en leur annonçant que le dîner était prêt. Boutonillic donna ordre de servir et fit hon-

neur aux mets qu'on leur avait préparés. Madame Lanno, tout en s'occupant activement de satisfaire son appétit, eût bien désiré en même temps contenter sa curiosité ; mais elle respecta le recueillement profond de l'abbé, qui était tout entier à l'œuvre qu'il accomplissait.

Arrivé au dessert, après avoir délayé la viande avec plusieurs verres de vin, il prit lui-même la parole :

— Vous m'avez demandé, je crois, ce que je comptais faire, et le rôle, belle dame, que je vous destinais ; à coup sûr, quelle que soit son importance, il est néanmoins au-dessous de vos mérites. — J'ai ici dans mon portefeuille des ordres signés au nom du roi, qui enjoignent au général Tinténiac de se rendre à Elven pour y recevoir des instructions ultérieures. Il n'est pas douteux qu'il y consentira, parce qu'il a devant lui assez de temps pour remplir, malgré cela, les instructions de Puisaye. Mais c'est là que je l'attends, et du moment où il marchera sur Elven, sa division est à nous.

— Et moi, que ferai-je donc? demanda madame Lanno.

— Vous, belle dame? puisque vous voulez absolument partager les dangers et la gloire de nos entreprises, vous devancerez la marche de la colonne et vous rendrez à Elven. Vous descendrez à l'auberge de la Croix-Blanche, où je vous informerai des mesures que j'aurai prises avec le chevalier de la Vieuville, afin que vous agissiez de manière à le seconder.

— Mon cher Boutonillic, vous pouvez compter sur moi. Ma conduite justifiera la confiance que vous me montrez. — Je suis bien curieuse de savoir ce qu'a dit monsieur Lanno en apprenant mon départ. Si je n'avais pas chargé Marianne de l'en instruire, il eût été homme à croire que vous m'aviez enlevée.

— Quand il aurait cette crainte, je n'en serais pas surpris, répliqua l'abbé avec galanterie; vous possédez assez de grâce et d'attraits pour...

— Boutonillic, je me fâcherai sérieusement si vous dites de pareilles folies.

— Votre modestie, belle dame...

— Allons, chut! vous êtes un flatteur.

— Plût à Dieu que ces paroles me fussent dictées par une simple politesse!

— Boutonillic, que signifie ce langage? dit-elle, en étudiant dans la glace l'air que les les vieilles tapisseries ont donné à la chaste Suzanne; vous ne répondez pas à la haute opinion que j'avais conçue de votre délicatesse. C'est mal de profiter de l'isolement d'une pauvre femme pour lui manquer.

— Ah! madame, vous m'accablez! est-ce ma faute si le sentiment a franchi les bornes du respect. De grâce, dites-moi que vous m'avez pardonné.

— J'y consens, mais à condition que vous ne recommencerez plus.

Madame Lanno flattée intérieurement d'une déclaration dont elle affectait de paraître fâchée, tomba en contemplation devant son miroir, où elle trouvait en se regardant sou-

rire, la justification entière de l'abbé, tandis que celui-ci, dont l'exaltation provenait d'une laborieuse digestion, se promenait à grands pas, s'étonnant qu'il avait pu détourner un moment sa pensée de l'objet important qui l'occupait pour exprimer des sentimens que les fumées du vin avaient fait éclore dans sa tête, et auxquels son cœur était totalement étranger.

Quelques momens après cette scène, des cris de « Vive le roi! » éclatèrent sur la place; l'abbé ouvrit précipitamment la fenêtre et vit un parti de chouans, vêtus d'habits rouges à paremens verts, qu'il reconnut appartenir à la division Tinténiac. C'était en effet l'avant-garde de la colonne qui débarquait à Saint-Jacques.

Nous passerons sous silence l'impression que produisit à Sarzeau l'arrivée de cette division. Les royalistes coururent au-devant d'elle, offrant des vivres et des logemens; les républicains prirent la fuite avec le petit nombre de soldats qui gardaient la ville. Quelques-

uns, qui ne firent pas une assez grande diligence, payèrent de leur vie ce retard et leurs opinions.

L'abbé de Boutonillic, dès l'arrivée de l'avant-garde, avait ordonné de préparer les chevaux, et il attendait dans une chambre supérieure, avec madame Lanno, le moment convenable pour remettre à Tinténiac l'ordre dont il était porteur. Dans l'après-midi, leur guide vint les prévenir que les chefs récemment arrivés étaient réunis dans une maison de Sarzeau, et il sortit pour les aller trouver.

L'abbé fit demander d'abord le vicomte de Pontbellanger, à qui il expliqua la mission qu'il remplissait pour le compte de l'agence, et l'ayant trouvé dans des dispositions conformes à ses desseins, il l'engagea à prévenir ceux des officiers qui partageaient son opinion, afin d'être appuyés par eux dans la délibération qui allait probablement s'ouvrir. Après avoir pris toutes ces précautions, Boutonillic, confiant dans le succès de ses intri-

gues, se fit introduire dans la salle où Tinténiac concertait avec son état-major, le plan de ses opérations.

— Général, dit-il, je suis chargé de vous remettre cet ordre par le conseil du Morbihan et les délégués de l'agence royale.

Il lui présenta en même temps une pancarte revêtue de tous les insignes de la monarchie, et portant les signatures des principaux membres du conseil, et celle du chevalier de la Vieuville, se disant délégué de Lemaître et Brothier, chefs de l'agence de Paris.

Tinténiac, en prenant lecture de cette pièce, laissa paraître une surprise mêlée de doute et de mécontentement; il examina attentivement les signatures et les sceaux, comme s'il eût eu des soupçons sur leur authenticité; mais il reconnut qu'ils étaient exacts et fut d'ailleurs convaincu que cette pièce émanait réellement de ceux dont elle portait le nom, en songeant qu'elle lui était remise par l'abbé de Boutonillic, qu'il savait attaché au conseil du Morbihan.

— Messieurs, dit-il, vous me voyez dans une grande perplexité : je reçois l'ordre au nom du roi de marcher immédiatement sur Elven, où je dois recevoir des instructions ultérieures. Vous connaissez tous celles qui nous ont été données par le général en chef; je me suis engagé à les suivre de point en point, et je tiens d'autant plus à exécuter cette promesse, que je connais leur importance. Mais l'ordre que je reçois me paraît émané d'une source si respectable, que je ne veux rien décider par moi-même, et j'attends vos avis pour me dicter la marche que je dois suivre.

En achevant, il remit la pièce à l'un des officiers, et tous en prirent connaissance.

— Un ordre donné au nom du roi mérite sans doute notre respect, dit Louis; en toute autre circonstance, notre devoir serait d'y obéir ; mais c'est aussi au nom du roi que le comte de Puisaye nous a tracé nos instructions, c'est au nom du roi que nous agissons, et nous ne pouvons sans péril nous écarter de ces instructions dont nous connaissons l'im-

portance, pour en suivre d'autres dont l'objet nous est inconnu.

— De fidèles sujets ne délibèrent pas, ils obéissent, répartit le vicomte de Pontbellanger.

— Si le roi nous transmettait directement cet ordre, il n'est aucun de nous qui ne s'empressât d'y obéir, dit Georges Cadoudal; mais nous n'avons aucune raison pour préférer celui-ci, dont le but, comme l'a observé monsieur Louis de Kerderf, ne nous est pas expliqué, à celui que nous tenons du comte. Mon opinion est que nous devons suivre nos instructions à la lettre.

D'Allègre, Mercier et tous les chefs de chouans, se rangèrent à l'avis de Georges que partageait Tinténiac.

— Monsieur l'abbé, dit ce dernier, à moins que vous ne nous expliquiez la raison de l'ordre que vous m'apportez, nous serons contraints de le considérer comme non avenu.

— J'ai été chargé de vous porter cet ordre et non d'en discuter la valeur avec vous. Les agens de sa majesté ne pouvaient pas prévoir

que vous eussiez douté de son importance ni balancer à l'exécuter. Au reste je peux vous dire que l'un des motifs qui l'ont dicté a été l'intention de vous faire passer par la forêt de Maluc, où le chevalier de Frilz a rassemblé trois ou quatre mille hommes, afin que vous opériez votre jonction avec lui.

— Tout nous fait un devoir d'obéir à cet ordre, reprit le comte de Pontbellanger, et maintenant qu'on a dit l'accroissement de forces que nous y gagnerons, je ne pense pas que personne puisse encore hésiter.

— Observez bien, messieurs, ajouta l'abbé, que le conseil est informé de votre marche, et qu'il a pris ses mesures pour accorder l'ordre qu'il vous transmet, avec ceux qui vous ont été donnés par le général en chef.

Cette considération servit de texte aux officiers émigrés pour réfuter les chefs de chouans, et après une courte délibération on convint de marcher immédiatement sur Elven.

L'abbé de Boutonillic, à qui ce premier succès fit augurer la réussite complète de ses in-

trigues, courut en faire part à Madame Lanno, qui l'attendait à l'auberge, et après lui avoir tracé de nouveau ses instructions, ils montèrent tous deux à cheval et quittèrent Sarzeau du même pas qu'ils y étaient entrés. Dans la soirée, les destinations différentes auxquelles ils se rendaient, les forcèrent de se séparer, et la femme du juge de paix prit avec le guide un chemin de traverse qui la conduisait à Elven, tandis que l'abbé continua de suivre la route de Vannes.

La nuit était fort avancée lorsque Madame Lanno arriva à Elven. Son guide qui connaissait parfaitement le pays, la conduisit à l'auberge de la Croix-Blanche, et après avoir frappé pendant assez long-temps, ils parvinrent à réveiller l'hôte et furent admis dans la maison.

Madame Lanno, fatiguée de la marche forcée qu'elle avait faite, s'endormit d'un profond sommeil, et fort heureusement pour les projets de l'agence que la colonne de Tinténiac fut retardée par divers combats qu'elle eut à

soutenir en route ; car madame Lanno avait totalement oublié sa mission, il aurait pu se faire que tout eût été perdu lorsqu'elle se réveilla sur les dix heures du matin. Le soleil qui pénétrait dans sa chambre lui rappella l'affaire dont elle était chargée. Elle sauta à bas de son lit et s'habilla à la hâte ; mais ayant aperçu une glace au-dessus de la cheminée, elle fut se placer devant et consacra à minauder deux fois le temps nécessaire pour achever sa toilette.

Les fatigues de la veille et la pesanteur du sommeil, qui leur avait succédé, joints aux quarante ans sonnés que comptait Madame Lanno, avaient rougi ses yeux, plombé son teint et altéré son visage; en vain déploya-t-elle tous ses moyens et chercha-t-elle l'expression de physionomie qui lui était la plus séante, elle ne put réussir à se trouver aussi bien que d'ordinaire, mais elle s'en consola en accusant la glace d'infidélité et acheva de s'habiller, en ayant soin néanmoins de déployer dans sa mise toutes les ressources de coquetterie qu'une longue expérience lui avait enseignées. Après

avoir passé une bonne demi-heure à chiffonner sa guimpe et son bonnet, à natter convenablement ses cheveux, elle se trouva en état de paraître devant qui que ce fut, sans donner de ses charmes une trop mauvaise opinion, et songeant enfin au motif de sa présence à Elven, elle descendit pour s'informer si la dépêche promise par l'abbé ne lui était pas arrivée.

Madame Lanno trouva dans la cuisine plusieurs soldats républicains qui buvaient autour d'une table; remarquant qu'ils la regardaient avec un étonnement flatteur, son amour propre s'en émut, et leur jetant un regard de bienveillante gratitude, elle passa devant eux d'un air qui ne pouvait pas manquer d'exciter le rire ou l'admiration; mais sa démarche théâtrale obtint le plus heureux succès, et les soldats, loin de trouver rien de ridicule dans Madame Lanno, furent éblouis de ses grâces et charmés de ses attraits. L'un d'eux surtout, qui portait sur sa manche les galons de caporal, retroussa une longue moustache rousse et regarda la bonne dame d'un air tellement ex-

pressif, que malgré toute sa coquetterie elle rougit et baissa les yeux.

— C'est fini, dit-il, en fait de femmes parlez-moi des aristocrates ; ça dame le pion à toutes les autres. Voyez celle-ci, par exemple, quelle tournure ! comme c'est astiqué !

Cependant Madame Lanno, ne trouvant pas l'hôte dans la cuisine, s'informa de lui aux soldats. Le caporal qui paraissait un adorateur du beau sexe, voulut se montrer galant envers une femme si séduisante, et il lui répondit du ton le plus aimable que lui suggéra son désir de plaire, que l'hôte était à la cave et rentrerait avant peu, mais que si la citoyenne en avait le moindre désir, il s'empresserait de l'aller chercher.

Madame Lanno, flattée de l'impression que sa beauté avait produite sur le soldat, le remercia avec une extrême bienveillance, et s'assit en attendant le retour de l'hôte, n'étant pas fâchée peut-être de ce retard momentané, qui lui permettait d'étaler le trésor de ses minauderies aux yeux d'admirateurs, dont les

hommages, bien qu'ignorans et obscurs, n'en étaient pas moins savourés par sa ridicule vanité.

Quelques instans après, l'hôte entra dans la salle, et Madame Lanno lui demanda s'il n'était pas venu quelqu'un s'informer d'elle.

— Comment ça, dit-il; madame attendait... Si j'avais su que madame... mais j'ai cru que c'était un tour de Jarnac.

—Quoi? expliquez-vous! s'écria-t-elle avec inquiétude; que s'est-il passé?

— Voilà toute l'histoire, et en conscience j'ai cru agir pour le mieux; pouvais-je me permettre de réveiller madame...

— Mon Dieu, vous me faites mourir, interrompit la dame vraiment alarmée; la colonne du général Tinténiac serait-elle déjà passée?

— La colonne du général Tinténiac, répéta l'hôte tout-à-fait dérouté; je ne connais point de général de ce nom, et vous autres, citoyens?

—La citoyenne se trompe de nom, et voilà, répondit le caporal; si elle veut, je vais lui citer nominativement tous les généraux de l'armée

des côtes de Brest et de Cherbourg, afin que dans le nombre,

— Attendez donc, reprit l'hôte sans le laisser achever, Tinténiac! mais c'est un chef de chouans, présentement à Quiberon.

—J'avais bien deviné que la citoyenne avait des accointances avec les ci-devans, reprit le caporal; c'est égal, émigrée ou ci-devant, je veux perdre mes galons si je ne la préfère pas aux plus enragées patriotes qui aient tricoté dans un club.

Madame Lanno, inquiète des conséquences que pouvaient avoir une parole inconsidérée dans un moment comme celui-ci, voulut détourner l'attention de ce sujet.

—Vous me rendez folle reprit-elle avec un geste d'impatience; je ne sais plus ce que je dis.

— Madame a parlé de la colonne du général Tinténiac,

— Mais j'ai donc perdu la raison, s'écria-t-elle, ou je continue le rêve que je faisais dans mon sommeil. Laissons cela, et dites-moi qui est venu me demander.

— Ce matin, vers les six heures, un petit mendiant qui m'avait tout l'air d'un filou est entré ici, s'informer si je n'avais pas une dame dont le portrait qu'il m'a fait...

— Eh bien, où est-il? Que lui avez-vous dit?

— Voilà justement la cause des excuses que je faisais à Madame; mais quand on est guidé par de bonnes intentions...

— Au fait, où est cet enfant?

— J'ai pensé qu'il vous savait logée ici, et que sous prétexte d'une commission...

— Et vous l'avez renvoyé? s'écria Madame Lanno d'un ton mêlé de colère et d'abattement.

— Pas tout-à-fait; je lui ai dit que je n'avais point chez moi la personne qu'il dépeignait; il s'est retiré en disant qu'il attendrait votre arrivée.

— Où vais-je le trouver maintenant?

— Il n'y a pas plus d'une heure, je l'ai vu rôder sur la place. — Voyons si je l'aperçois, continua l'hôte en s'approchant de la porte;

non ma foi, il a disparu... Mais puisqu'il a dit qu'il attendrait Madame, il reviendra par ici, et j'aurai soin de l'appeler.

— L'affaire dont il s'agit ne souffre pas retard ; il faut qu'on me l'amène sur l'heure. — Eh bien ! vous ne bougez pas ! Vous n'allez pas le chercher ?

— Le citoyen Lanoë est lent comme une tortue, reprit le caporal ; si la citoyenne le permet, j'irai chercher son messager, et je réponds de le trouver s'il est encore à Elven.

— Je manque de termes pour vous exprimer ma reconnaissance, répondit Madame Lanno.

— Ça, fais-moi le signalement du marmot.

— C'est un garçon de douze à quatorze ans, haut de quatre pieds, avec des cheveux blonds, une veste rouge, une culotte de toile, un chapeau de paille sans fonds.

— Suffit, je le reconnaîtrais parmi toute une demi-brigade.

Le soldat plaça son chapeau sur l'oreille et sortit de l'auberge, en engageant Madame

Lanno à prendre patience jusqu'à son retour, qui aurait lieu promptement. En effet, un quart-d'heure après il revint accompagné d'un jeune enfant, dont les dehors étaient conformes en tous points à la description que l'hôte avait faite du messager de Madame Lanno. Celle-ci, en le voyant entrer, se leva précipitamment.

— Mon enfant, dit-elle, tu es chargé d'une commission pour moi?

— Citoyenne, voici votre affaire, dit le caporal, en s'approchant galamment de Madame Lanno, il vous apporte une lettre d'un certain abbé dont le nom m'est échappé; c'est égal, je l'ai fait jaser en route, je sais ce dont il est de quoi.

— Comment, vous savez !...

— Soyez tranquille, citoyenne, votre secret est en bonnes mains. Après l'Assemblée nationale je ne connais rien qui soit plus digne de respect que les mystères de l'amour.

La femme du juge, rassurée par ces paroles, demanda au jeune garçon la missive dont

il était chargé ; celui-ci tira de la doublure de sa veste un paquet soigneusement cacheté, qu'elle ouvrit avec promptitude. Elle y trouva deux billets de l'abbé de Boutonillic, l'un à son adresse et l'autre à celle de Tinténiac.

« Belle dame, lui mandait l'abbé, j'espère
» que le ciel aura protégé votre voyage, et que
» la présente vous trouvera pleine de santé à
» Elven. Tout marche au gré de nos désirs, et
» le succès définitif de nos projets ne dépend
» plus maintenant que de votre intervention.
» Aussitôt l'arrivée du général Tinténiac à
» Elven, ayez soin de lui remettre le billet ci-
» inclus. Il y trouvera l'ordre de marcher sur
» Coët-Logon, où l'attendent Mesdames de
» Boishardy et de Guernisac. S'il annonce l'in-
» tention d'obéir à cet ordre, partez aussitôt
» et venez, à Coët-Logon, où je serai rendu
» quelques heures avant vous, m'en apporter
» l'heureuse nouvelle, c'est là que nous don-
» nerons la dernière main à notre affaire.

» Respect et dévoûment.

» *L'abbé* DE BOUTONILLIC. »

Madame Lanno, après avoir lu cette lettre qui lui causa un vif plaisir, congédia le messager en lui donnant quelques pièces de monnaie, et commanda à l'hôte de lui servir à déjeuner. Le galant caporal montrait l'intention d'obtenir le paiement du service qu'il avait rendu : mais un son de tambour qui résonna dans l'éloignement donna à ses pensées une autre direction.

—Qu'est-ce que j'entends, dit-il en s'approchant de ses camarades ; sur quelle gamme chante le tapin ?

— C'est la générale, ma foi, reprit un autre.

Et se levant tous avec précipitation, ils quittèrent l'auberge en courant ; peu d'instans après des cris d'alarmes retentirent dans le bourg avec le bruit d'une fusillade ; madame Lanno ignorant le nombre de troupes qui existait à Elven, craignit que les chouans ne fussent repoussés, mais elle fut bientôt rassurée en voyant des soldats traverser la place en déroute, et l'avant-garde de Tinténiac

s'avancer en bon ordre, aux cris de vive le roi.

Madame Lanno ne jugea pas devoir remettre elle-même à Tinténiac, la lettre dont elle était chargée, de peur que celui-ci en la reconnaissant, ne lui adressât des questions embarassantes, elle préféra en charger le guide, sur la fidélité et la discrétion duquel elle pouvait compter, et après lui avoir tracé de point en point ses instructions, elle l'envoya à la maison occupée par l'état-major.

Tinténiac avait effectué sa jonction avec le chevalier de Frilz, son armée s'élevait maintenant à près de six mille hommes, tous aguerris et bien armés, il avait dispersé dans sa route les troupes républicaines qui avaient tenté de lui disputer le passage, chassé la garnison d'Elven ; et le nombre d'hommes rangés sous ses ordres, était trop imposant pour qu'il eût rien à craindre dans le trajet qui lui restait à parcourir jusqu'à Baud, où il devait rejoindre Jean-Jean et Lantivy.

Les troupes ayant marché toute la nuit, il

décida qu'on ferait halte à Elven, pour leur donner le temps de se reposer, et attendre les instructions nouvelles des agens royaux, qui lui avaient été promises.

L'état-major était rassemblé en conseil, quand le guide de madame Lanno demanda à un officier, le général Tinténiac, se disant porteur d'une lettre pressée, qui lui était adressée, il fut aussitôt introduit devant les chefs, et remit à Tinténiac la dépêche de Boutonillic.

— Messieurs, dit Tinténiac, voici les instructions ultérieures que les agens royaux nous avaient annoncées : je vais vous en faire lecture.

» Au général Tinténiac, commandant des armées catholiques et royales.

» Au nom du roi, vous êtes prié de vous rendre de suite avec la colonne que vous commandez au château de Coët-Logon, où vous attendent mesdames de Boishardy et de Guernisac, chargées par l'agence royale de conférer avec vous. Il importe aux intérêts de sa

majesté que cet ordre soit exécuté sans retard. »

Signé, le chevalier de la Vieuville.

— Eh bien ! mettons-nous en marche, dit le vicomte de Pontbellanger,

— Y songez-vous, monsieur, s'écria Louis de Kerderf ? vous oubliez que nous devons être rendus le 14 au soir à Baud. Les plans du général en chef sont peut-être aussi importans que ces instructions mystérieuses.

— Ces instructions méritent notre respect, puisqu'elles nous sont données au nom du roi, répartit le vicomte. A moins que vous n'accusiez ces messieurs de trahison ou de folie, vous ne pouvez vous refuser à exécuter leurs ordres. — Vous paraissez vous plaindre qu'on ne nous communique pas le but de cette marche; mais ce silence nous est une preuve de l'importance que ces messieurs y attachent, et en agissant autrement, ils eussent commis une imprudence impardonnable.

— Ces raisons ne valent rien, interrompit brusquement Georges; nous sommes partis de Quiberon avec des instructions que nous de-

vous suivre à la lettre. Le comte nous a communiqué son plan afin de nous faire mieux sentir l'importance de la ponctualité qu'il exigeait de nous; nous avons promis d'être exacts, il a le droit de compter sur nous. — Je proteste pour mon compte, et au nom de mes amis, contre toute marche qui s'écarterait de l'itinéraire qui nous a été tracé, après avoir mis par cette déclaration ma responsabilité à couvert, je ferai comme en ordonnera le général Tinténiac.

— Vous commettez une erreur grave si vous pensez que je suis moins désireux que vous de remplir la promesse faite à monsieur de Puisaye; je ne voudrais pour rien au monde manquer le rendez-vous de Baud, mais je désire concilier ce rendez-vous avec les ordres de l'agence, et je suis convaincu que ces messieurs n'ont pas eu d'autres pensées.

— Je le crois également, dit Tinténiac, je crois que ces messieurs ont eu de graves motifs pour nous expédier cet ordre, et s'il est

possible d'y obéir, sans négliger toutefois les instructions du comte de Puisaye, auxquelles je tiens par-dessus tout...

— Rien n'est plus facile, interrompit le vicomte. Nous sommes au treize, c'est demain soir que nous devons être rendus à Baud, il nous reste donc près de trente heures pour un trajet de quelques lieues : ne pouvons-nous pas en disposer pour nous rendre à Coët-Logon? Il n'y a pas plus de dix lieues, nous y arriverons dans la nuit. Demain, après avoir conféré avec les personnes qu'on nous annonce, nous prendrons la route de Baud, qui est, je crois, à égale distance de Coët-Logon. Nos bandes sont assez faites aux marches forcées, pour que vingt lieues ne les empêchent pas d'être le lendemain prêtes à recommencer.

Cet avis fut appuyé par les officiers émigrés, les chefs de chouans ne trouvant pas de raison positive à leur objecter, les combattirent faiblement et se renfermèrent bientôt dans le silence de mécontentement que Geor-

ges gardait depuis sa protestation. Tinténiac cédant aux argumens des officiers qui plaidaient pour l'agence, et croyant pouvoir concilier cet ordre avec les instructions de Puisaye, comme en effet cela était possible, annonça l'intention d'y obtempérer, et tout fut préparé pour le départ, qui devait avoir lieu après le dîner.

Le guide qui avait assisté à cette délibération, sortit en faire part à madame Lanno, et dès qu'elle se fut assurée que Tinténiac allait réellement se diriger sur Coët-Logon, elle monta à cheval et partit au grand trot, pressée par le désir d'annoncer cette bonne nouvelle à l'abbé de Boutonillic, dont elle croyait la cause gagnée, ne réfléchissant pas qu'à moins d'événemens importans, qui retiendraient Tinténiac à Coët-Logon, il avait le temps nécessaire pour opérer le 14 au soir sa jonction avec Jean-Jean et Lantivy, et tomber le 16 au matin sur les derrières de Sainte-Barbe, comme le portaient ses instructions.

XVIII.

Madame Lanno traversa la forêt d'Elven par un chemin vicinal pour gagner Plumelec, où passe la grande route de Vannes à Josselin. La femme du juge-de-paix avait dessein de s'arrêter dans cette ville le temps strictement

nécessaire pour faire reposer son cheval et de poursuivre sa marche de manière à arriver vers le milieu de la nuit, au château de Coët-Logon, qui est assez loin de Josselin; mais le mauvais état de la route, qui passait par la forêt d'Elven, retarda beaucoup sa marche. Les chouans avaient abattu des arbres, de distance en distance, pour intercepter le passage des troupes, le pont jeté sur un cours d'eau, aux environs de Plumelec, avait été coupé; madame Lanno fut réduite à chercher un gué et à prendre de longs détours à travers des halliers, pour tourner les obstacles que présentaient de grands arbres jetés sur la route avec leur feuillage. Toutes ces difficultés, qu'elle n'avait pas prévues, dérangèrent ses calculs, et il était deux heures plus tard qu'elle ne l'avait pensé lorsqu'elle arriva à Plumelec. Durant le trajet qu'elle venait de faire, elle avait aperçu plusieurs fois des hommes armés en observation, et diverses bandes de chouans plus ou moins nombreuses; mais son costume selon la mode passée et

la profusion de rubans blancs qui ornaient son bonnet, lui servirent de passeport auprès des paysans, et de titre à leurs égards; car tous ceux qui la voyaient ne manquaient pas de la saluer respectueusement, et la dame répondait d'un air de haute bienveillance propre à justifier l'opinion qu'ils avaient de sa qualité.

Le bourg de Plumelec était à peu près désert; les chouans qui l'habitaient avaient joint les bandes, il ne restait plus que des individus inoffensifs qui voyaient passer d'un œil indifférent les chouans ou les colonnes mobiles qui sillonnaient le pays depuis la descente de Quiberon.

Madame Lanno, désirant regagner le temps qu'elle avait perdu, fit manger l'avoine aux chevaux et partit au grand trot sur la route de Josselin. Elle fut cependant contrainte de ralentir le pas plusieurs fois, la route ayant été rompue, de manière que le coucher du soleil la surprit à plus d'une lieue de cette ville. Ayant mis pied à terre pour chercher un pas-

sage à travers un champ voisin, ils traversaient des buissons qui ne leur permettaient de voir qu'à quelques pas devant eux. Le guide tout-à-coup laissa échapper une exclamation de surprise, et madame Lanno fut elle-même saisie d'un étonnement mêlé de crainte, en apercevant devant elle des soldats républicains. Elle eut bien désiré retourner en arrière, pour les éviter, mais il était trop tard, les soldats les avaient vus. Ils étaient quatre, l'un avait le bras en écharpe, et le sang qui coulait sur le mouchoir attestait que cette blessure était récente.

L'effroi que madame Lanno avait d'abord éprouvé se calma, lorsqu'elle reconnut parmi les soldats le caporal qui s'était montré si galant dans l'auberge d'Elven. Celui-ci s'approcha d'elle avec un regard qui eut inquiété une femme moins avide d'hommages; mais la dame mit sur le compte de l'admiration qu'elle inspirait au soldat, l'expression animée de sa physionomie.

— Il parait que la citoyenne se rend à Jos-

selin? Si vous le permettez, nous ferons route ensemble?

Une pareille proposition faite d'un ton si cavalier, déplut souverainement à Madame Lanno.

—Cela n'est pas possible, répondit-elle d'un air de dignité sévère.

— La citoyenne a donc des motifs particuliers pour voyager seule?

— Je suis à cheval et vous êtes à pied, nous ne pouvons pas aller du même train.

— Qu'à cela ne tienne, on peut arranger l'affaire.

Il quitta Madame Lanno et fut parler à ses compagnons. Celle-ci continuait à marcher devant le guide qui conduisait les chevaux en lesse. Après quelques instans de conversation, le caporal mit son fusil en bandouillère sur l'épaule, arrangea sa cadogan, et rejoignit Madame Lanno d'un air encore plus décidé qu'auparavant.

— Je me flatte que la citoyenne ne voit pas de mauvais œil les défenseurs de la patrie. J'au-

rais pourtant plus de confiance dans son civisme si je voyais une cocarde tricolore à la place de ces rubans blancs.

— Chacun son goût, répondit sèchement la dame.

— A la bonne heure; mais si la citoyenne désirait mettre la cocarde nationale, je pourrais lui en donner une, j'en ai de rechange dans mon sac.

— Fort obligée; gardez, je vous prie, vos cocardes.

— Voyez pourtant la puissance de deux beaux yeux, s'écria le caporal en faisant le geste de prendre la taille de Madame Lanno, si un homme m'en disait autant, je lui passerais mon briquet au travers du corps, et suffit que vous êtes une femme, je ne souffle pas le mot; il faut vous dire aussi que j'ai toujours eu un faible pour les femmes de l'ancien régime; on se mire dedans comme sur une giberne astiquée; c'est tiré à quatre épingles; ça mignarde du bout des lèvres. Quelle différence avec les républicaines, qui sont raides

comme le canon de mon fusil et sentent la crasse et l'échalotte.

Madame Lanno sourit légèrement au soldat.

— Vous, par exemple, citoyenne.

— Veuillez bien me dispenser d'entendre vos observations, interrompit la dame avec hauteur.

— Prenez garde à vos pieds, il faut descendre le fossé.

En disant cela, il lui passa un bras sous la taille et l'entraîna sur la pente roide d'un talus.

Madame Lanno, étourdie de la vitesse de cette desçente, fut un moment à se remettre, elle se dégagea vivement des mains du caporal, qui avait conservé la même position, et regarda derrière pour chercher son guide.

— Nous voici sur la grande route; qu'attend la citoyenne?

—Cela ne vous regarde pas, obligez-moi de vous éloigner.

—Il se fait tard, les portes de Josselin seront fermées si nous ne nous pressons pas.

—Mêlez-vous de vos affaires, s'écria Madame Lanno outrée de l'audace du soldat ; vous ai-je priée de m'accompagner ? Je désire au contraire continuer seule ma route.

— Vous n'y pensez-pas, citoyenne, le soldat français professe des égards particuliers pour le beau sexe, je ne vous laisserai pas seule au milieu d'un chemin.

— Vos obsessions deviennent fatiguantes, si vous ne vous éloignez pas, je vais appeler mon guide.

Il est bien loin, s'il court toujours, reprit le soldat, en frisant sa moustache, d'un air délibéré.

—Comment ! s'écria la dame justement alarmée.

— Les camarades l'ont emmené, répliqua-t-il tranquillement.

— Mais je suis donc seule, que vais-je devenir !

— Soyez sans inquiétude, vous ne courrez aucuns risques, vous êtes sous la protection de l'amour et de l'honneur. — Vous m'aviez dit qu'étant montée, nous ne pouvions faire

route ensemble, et comme j'avais mes raisons pour désirer de lier connaissance avec vous...

—C'est une indignité ! Savez-vous qui je suis pour me manquer à ce point. — Joseph ! cria Madame Lanno, espérant se faire entendre du guide ; Joseph, venez à moi.

N'obtenant point de réponse, mille terreurs assiégèrent son ame, et elle se mit à pleurer.

— Allons, mignone, reprit le caporal d'une voix flutée, en passant son bras autour du cou de Madame Lanno, c'est inutile de pleurer ; vous vous rougirez les yeux.

Elle le repoussa durement, il n'essaya pas d'employer la violence pour la retenir dans ses bras.

— Voyez, je suis bon enfant; faut pas avoir peur comme ça, je vais vous conduire bien tranquillement à Josselin, en vous communiquant les sentimens que j'ai pour vous.

— Vous êtes un insolent, reprit la dame partagée entre la peur et le courroux ; éloignez-vous, je vous l'ordonne.

—Allons, cette farce ; vous seriez bien fâ-

chée si je vous obéissais. Je ne suis pas orgueilleux ; mais je sais me rendre justice ; vous verrez plus tard que vous n'êtes pas si mal tombée. Sans le hasard qui nous a fait prendre la même route, après que les chouans eurent dispersé le cantonnement à Elven, je n'aurais peut-être jamais eu l'occasion de vous témoigner mon amour et de recevoir l'aveu de vos sentimens.

— Oh mon Dieu ! personne ne viendra à mon secours, gémit madame Lanno avec un air d'angoisse où par habitude elle mêlait de l'apprêt.

La crainte de se trouver seule avec ce soldat sur la route quand la nuit serait venue, rendit quelque courage à madame Lanno, elle se mit en marche en pressant le pas, toujours suivie du caporal, qui lui réitérait les assurances de son amour; mais redoutant de le blesser en cédant à son indignation, elle prit le parti de le laisser parler seul sans lui répondre un mot. . . . .

. . . .

Deux heures après que l'armée royale eut

quitté Elven pour se rendre à Coët-Logon, un cavalier dont l'extérieur était vraiment remarquable, descendit à l'auberge de la Croix-Blanche. Il portait un chapeau à cornes, de grandes guêtres de peau jaune, montant au dessus du genou, une culotte de coutil rayé et une veste de même étoffe ornée de boutons de verre bleu. Sa perruque avait tourné et couvrait l'une de ses oreilles ; la poudre, mêlée de poussière, composait sur la grosse figure rouge et bouffie du voyageur, une sorte de mastic délayé par la sueur. Ses joues tremblantes formaient un bourrelet de graisse qui entourait son menton ; et comme, à chaque instant, il les enflaient en soufflant, on les voyait se tendre comme une vessie dans laquelle on entre du vent, et lorsqu'il reprenait haleine, elles retombaient flasques et molasses pour se bouffir et se renfler de nouveau. Ayant arrêté son cheval à la porte de l'auberge, il descendit lourdement, boutonna son gilet de soie à ramages et releva une ceinture destinée évidemment à soutenir son gros ventre qui balottait,

en roulant comme une poche de son moitié vide. L'hôte, encore troublé du passage des chouans, parcourait la cuisine d'un air affairé, réparant le désordre qu'on avait causé chez lui, en calculant s'il devait s'applaudir ou se plaindre de cette journée par le nombre de pots qui avaient été payés sur ceux qu'il avait servis.

— Citoyen aubergiste, dit le voyageur en soufflant, préparez-moi à dîner. Ouf! quelle chaleur, quel temps maudit! vous me faites l'honneur de m'entendre.

A ce mot, le lecteur reconnaîtra le mari de madame Lanno, si par notre description il ne l'avait pas deviné.

— Vous m'excuserez si je vous fais attendre; mais ce n'est pas tous les jours fête, on ne voit pas souvent une armée de chouans tomber sur un bourg et mettre tout au pillage.

— Ah ! ah! l'armée de Tinténiac est donc passée par ici ? répondit le juge qui s'était assis sur une chaise où il soufflait à son aise.

— Vous n'avez qu'à vous promener dans

Elven, vous en aurez la preuve par le dégât qu'ils ont laissé. J'avais bien deviné qu'il se préparait quelque chose, j'ai logé cette nuit une dame aristocrate qui attendait un messager, et je vois bien à présent de quoi il était question.

— Ah! vous avez logé une dame? dit le gros magistrat qui cessa de souffler, pourriez-vous me dire, citoyen aubergiste...

— Est-ce vous qui lui avez écrit? J'ai entendu parler d'un abbé, et vous êtes assez gras.

— Un abbé! alors c'est elle! N'a-t-elle pas une robe de soie violette avec un bonnet monté, la figure rouge, l'air renchéri. — C'est elle, c'est parbleu ma femme, vous me faites l'honneur de m'entendre.

— Je ne suis pas sourd, dit l'aubergiste avec humeur. Ah! cette dame est votre femme, je ne voudrais pas pour deux mille livres de rente en avoir chez moi une pareille. — Elle doit vous faire la vie dure.

— Me diriez-vous, citoyen aubergiste, où je pourrai la trouver?

— Ah! ah! vous ne mangez pas au même ratelier? Votre femme est aristocrate, et vous...

— Juge-de-paix à Auray.

— C'est-à-dire républicain. Comme ça, vous courrez après elle.

— Je veux... je crains... vous me faites l'honneur de m'entendre.

— Ah! ah! fort bien. C'est de la complaisance de reste; si j'avais un pareil oiseau, et qu'il prît la clef des champs, je fermerais bien la porte de peur qu'il ne voulût rentrer.

— Citoyen aubergiste, reprit le magistrat mécontent de ces réflexions, gardez vos avis pour ceux qui vous les demanderont. Savez-vous où est ma femme?

— Elle est partie avant les chouans par la traverse qui conduit à Plumelec; je crois que son guide a dit qu'ils se rendaient à Josselin.

—Grand merci, j'espère être assez heureux pour la rejoindre avant la nuit.

—Bon voyage, citoyen juge, dit l'hôte

avec un ton narquois. — Vas donc, gros bœuf, ajouta-t-il quand monsieur Lanno fut parti; oublies que tu n'as pas dîné, cours après une méchante femelle au lieu de remercier le ciel de t'en avoir délivré. C'est bien le cas de dire avec le proverbe :

Tel garde et tient dans sa maison
Le bâton dont il est battu.

Le juge-de-paix mit son cheval au trot, sur la route de traverse que sa femme avait parcourue quelques heures auparavant, mais comme il était sans guide, et que sa corpulence le gênait beaucoup, lorsqu'il fallait descendre et traverser à pied des passages difficiles, malgré toute la diligence possible, il employa plus de temps qu'elle à parcourir le même trajet.

Nous ne saurions dire au juste les réflexions qui occupaient l'esprit du gros magistrat, et les raisons qui le guidaient sur les traces de sa noble épouse; mais en apprenant de la bouche de Marianne, ce départ précipité de la

maison conjugale sans motifs apparens et sans explication, il avait senti sa dignité compromise, et le désir de faire respecter les droits que la loi lui accordait. Sous l'empire de cette pensée, il était aussitôt parti, décidé à ramener la fugitive au logis. L'animation de la route ne lui permit pas de faire des réflexions plus conformes à son caractère, de se demander, par exemple, s'il aurait, en présence de sa femme, l'énergie nécessaire pour affronter son courroux et lui apprendre à respecter l'autorité d'un mari. Il n'était préoccupé que d'une idée, celle de rejoindre sa femme et de la ramener au domicile conjugal, se disant qu'il n'était pas convenable que l'épouse d'un magistrat courût les champs occupée d'intrigues royalistes, parce qu'outre les dangers qui pouvaient personnellement l'atteindre, elle l'exposait lui-même à perdre son emploi, et à voir son honneur compromis par les taches que cette conduite pouvait porter au renom de vertu dont la dame jusqu'à cette heure avait joui.

Il descendit à Plumelec, dans l'auberge où sa femme s'était arrêtée, et prit à peine le temps de faire manger l'avoine à son cheval, espérant, d'après les renseignemens qu'on venait de lui donner, la rejoindre avant la nuit. Mais l'armée de Tinténiac occupant les pays au-dessus du bourg, et calculant que sa femme le précédait à une assez grande distance, il ne voulut pas s'exposer à la traverser, et prit des chemins détournés pour gagner la grande route à la hauteur de Coët-Bugat. Il était tard lorsqu'il eut fait ce trajet, mais la lune s'était levée après le coucher du soleil, et sa clarté permettait de voyager facilement. En arrivant sur la grande route, le juge-de-paix rencontra un paysan qui conduisait un attelage.

— L'ami, dit-il, n'auriez-vous pas rencontré une dame à cheval avec un domestique ?

— Nenni, fit le paysan, je n'ai rien vu comme ça.

— Venez-vous de Josselin ?

— Oui.

—C'est singulier... Rappelez-bien vos souvenirs. Une dame de trente-six à quarante ans, portant une robe de soie violette, un bonnet monté, l'air... l'air distingué.

—Attendez donc, effectivement j'ai vu quelque chose comme ça, mais ce n'était pas une dame.

— Qu'est-ce que cela signifie ? vous me faites l'honneur de m'entendre.

—Celle-là que j'ai rencontrée marchait avec un soldat; ils paraissaient se tatiner, mais ça ne me regardait pas, j'ai continué mon chemin.

Le gros juge haussa les épaules et piqua son cheval sans adresser d'autres questions au paysan. A deux portées de fusil, il rencontra une femme qu'il interrogea pareillement, mais quel fut l'étonnement du magistrat en recevant une réponse absolument conforme à celle du paysan. Il se demanda ce que cela signifiait. Comment sa noble épouse avait quitté son guide et voyageait avec un soldat. Une pareille chose lui parut tellement extra-

ordinaire, si hors de toute vraisemblance, qu'il repoussa cette idée, en riant d'avoir pu supposer que cette femme, accompagnée d'un soldat, était sa belle Amélie. Cependant il lui resta quelques inquiétudes, pour avoir le cœur net, il s'arrêta devant un cabaret qu'il rencontra sur la route, espérant y puiser des informations plus précises.

Deux hommes ressemblant à des marchands forains buvaient du cidre sur un bout de la table. Le juge demanda une bouteille et s'assit à côté d'eux. Comme ils paraissaient fort occupés de leur conversation, monsieur Lanno ne voulut pas les déranger, et s'adressa à l'hôtesse. Celle-ci répondit qu'elle avait vu tous les voyageurs qui étaient passés dans la soirée, et qu'elle n'avait point remarqué de dame accompagnée d'un guide.

Une belle femme haute en couleurs avec une robe de soie violette. Vous me faites l'honneur de m'entendre.

La citoyenne que vous cherchez a-t-elle un bonnet monté garni d'une superbe den-

telle ? demanda l'un des marchands.

— Précisément. L'auriez-vous vue, citoyen?

— Avec des rubans blancs arrangés en cocarde ?

— C'est cela, deux aunes au moins de rubans.

— Belle femme du reste, un beau port et se donnant de grands airs.

— Tout juste ; un maintien distingué, des manières comme on en voit peut. — Où l'avez-vous rencontrée ?

— Si vous me permettez de vous donner un conseil, vous retournerez sur vos pas.

— Pourquoi cela ? dit M. Lanno en soufflant.

— A votre âge on doit être honteux de courir après le sexe, comme un étourdi de vingt ans.

— Mais c'est ma femme; vous me faites l'honneur de m'entendre.

Les deux marchands se regardèrent.

— Faut croire alors qu'elle vous a été enlevée ?

— Du tout, elle est partie librement.

— Eh bien vous n'êtes guère délicat. Je ne ne suis qu'un pauvre marchand, mais si la mienne me jouait jamais un pareil tour, je lui dirais bon voyage, vas courir avec ton soldat.

Ce mot effaça un instant le pourpre qui couvrait d'ordinaire les joues du gros magistrat. Il fallait donc décidément croire que la noble Amélie de Kergastio voyageait avec un soldat. M. Lanno, livré à une foule de pensées toutes plus singulières les unes que les autres, concevant de fâcheux soupçons, que sa confiance dans la vertu de sa femme et le respect qu'il lui portait combattaient difficilement. M. Lanno, après avoir soufflé sur toutes les gammes et réfléchi sa position sur toutes ses faces, prit une résolution digne d'un homme sage et d'un mari prudent, il se consola en pensant que madame Lanno n'était pas perdue; il espéra que rien de fâcheux ne lui arriverait, et ne douta pas qu'elle reviendrait bientôt au domicile conjugal; il se dit ensuite,

que ne pouvant pas douter que sa femme avait un soldat pour compagnon de voyage, il fallait croire qu'il lui servait d'escorte, se réjouir qu'elle ne fût pas exposée seule aux hasards d'un grand chemin, et se garder de toutes suppositions injurieuses à l'honneur de sa femme et nuisible à son repos; il se dit aussi qu'il valait infiniment mieux, recevoir de la bouche d'Amélie, l'historique de son voyage, que de l'apprendre sur des renseignemens infidèles donnés par des gens méchans ou inintelligens, et qu'il commettrait une grave imprudence en continuant de la suivre et de s'informer de ses faits et gestes; que même en admettant, ce qui n'était guère possible, un moment d'erreur de la part de son épouse, il devait prendre autant de soin pour ignorer ce malheur que d'autres en mettent à le connaître.

En conséquence de ses pensées, dont nous ne saurions trop recommander l'usage aux maris qui se trouveraient dans la position du gros magistrat, il sortit de l'auberge et tourna

son cheval dans la direction d'Auray. A peine eut-il fait quelques pas qu'il entendit un galop pressé derrière lui, il se détourna avec une certaine émotion et aperçut, à la faveur du clair de lune, l'abbé de Boutonillic, qui lui-même l'avait reconnu.

— Ma femme, où est-elle?

— Votre femme, Monsieur Lanno?

Telles furent les deux questions qu'ils échangèrent en même temps.

— Vous êtes parti avec ma femme, reprit le gros juge en soufflant ; faites-moi le plaisir de me dire où vous l'avez emmenée? vous me faites l'honneur de m'entendre.

— Comment, s'écria l'abbé d'un ton consterné ; vous ne savez pas où elle est? Je l'ignore moi-même, je la cherche.

— Je m'étonne alors que vous ne l'ayez pas trouvée? N'est-il pas convenu entre vous qu'elle voyage avec un soldat? Elle doit être à Josselin, maintenant.

— A Josselin! Qui vous l'a dit? Venez-vous d'Elven, monsieur Lanno?

— Sans doute, mais je suis arrivé trop tard, elle l'avait quitté deux heures avant Tinténiac pour se rendre à Josselin.

— Vous en êtes sûr? demanda l'abbé.

— Sûr et certain ; vous me faites l'honneur de m'entendre.

— Tout marche au gré de nos désirs. Soyez tranquille, Monsieur Lanno, votre femme est actuellement au château de Coët-Logon.

— Mais ce soldat.

— N'ayez aucune inquiétude, nos projets ont réussi.

En disant ces mots il rebroussa chemin.

— Monsieur Boutonillic, vous me faites l'honneur de m'entendre... Ma foi il ne m'écoute pas..... Mais, puis qu'il dit que tout va bien, je n'ai plus aucun souci ; mon épouse a eu raison de prendre ce soldat pour l'accompagner en route ; une femme seule est trop exposée...

Et le gros magistrat, entièrement rassuré sur le compte de son épouse, prit gaîment la route du logis.

XIX.

— Le départ des divisions de Tinténiac et de Lantivy, avait ranimé les espérances de l'armée et ramené à Quiberon l'union avec l'activité. Sur le point de livrer un combat d'où allait dépendre peut-être le destin de l'expédi-

tion; les émigrés et les chouans avaient oublié leurs querelles, causées par le découragement, et ils s'étaient spontanément réunis pour combattre l'ennemi commun. Le convoi qui portait les régimens émigrés qu'on avait pris aux bouches de l'Elbe, arrivé sur ces entrefaites, fut accueilli avec transport et parut un gage de victoire; moins par l'importance du secours, qui ne montait qu'à onze cents hommes, que par la haute réputation que s'était acquise sur le continent, le jeune général qui commandait ces glorieux restes, le comte Charles de Sombreuil.

Le quinze au soir, veille du jour où l'attaque simultanée de toutes les forces royales devait avoir lieu sur le corps républicain, le commodore Warren, accompagnés des comtes de Sombreuil et d'Hervilly, s'était rendu au quartier-général, pour arrêter, avec Puisaye, les dernières mesures relatives au combat du lendemain. Après être resté pendant une heure en conférence, ces quatre personnages sortirent du quartier-général et prirent à pas lents

un sentier conduisant au port Orange, où se trouvait l'embarcation de l'amiral. La meilleure intelligence paraissait exister entr'eux, et l'on pouvait augurer, d'après l'expression de leurs physionomies, que cette fois au moins le concours franc et loyal des chefs était assuré au courage des soldats.

— Je regrette que nous ne puissions pas retarder notre attaque de vingt-quatre heures, dit Puisaye, nos troupes se fussent piquées d'émulation pour égaler les vôtres, Monsieur de Sombreuil, et cette rivalité glorieuse eût été funeste à l'ennemi.

— Nous ne sommes pas habitués à rester spectateurs paisibles d'un combat, répondit le comte, que la haute stature, l'élégance des formes et la pureté des traits, rendaient comparable aux guerriers de l'antiquité; mes braves compagnons s'indigneront à bord de leurs vaisseaux, de ne pouvoir pas partager les dangers et la gloire d'une affaire aussi importante, et je vous supplie une seconde fois en leur nom de prendre des dispositions nouvelles.

— Si cela avait été possible, interrompit le général, croyez, Monsieur de Sombreuil, que je l'eusse fait avec un bien grand empressement; mais j'ai reçu hier des dépêches de Tinténiac, qui me mande que son débarquement s'est effectué heureusement, que d'après les ordres du conseil du Morbihan il se porte sur Elven, afin de se réunir à la division du chevalier de Frilz, et qu'il se trouvera, quoi qu'il arrive, au jour et à l'heure convenus sur les derrières de Sainte-Barbe. Lorsque j'ai connu votre arrivée, il était trop tard pour que je pusse en informer Tinténiac, vous sentez donc que nous ne pouvons maintenant changer rien à notre plan.

— Je n'insiste plus, répartit le comte, si mes troupes ne peuvent pas figurer demain à ce combat, permettez du moins à leur général de les représenter, et de vous servir d'aide-de-camp.

— C'est un honneur dont je ne suis pas digne, répondit Puisaye; mais si vous voulez enflammer par votre présence le courage de

nos soldats et nous aider de vos conseils, nous remercierons le ciel de nous avoir accordé un aussi puissant auxiliaire.

— Messieurs, dit le commodore, je veux aussi contribuer de tout mon pouvoir au succès de cette journée et représenter dignement le pavillon britannique. Je comptais, dans le principe, confier à l'un de mes officiers la conduite de la division que vous voulez opérer sur la gauche de l'ennemi, mais je m'en chargerai moi-même, trop heureux si je puis seconder efficacement vos généreuses intentions.

— M'est-il permis de vous demander quelle est cette division? reprit Charles de Sombreuil.

— Nous avons décidé, répondit Puisaye, d'embarquer deux mille chouans sous les ordres de Vauban, qui prendront terre à Saint-Clément et Carnac, afin de s'emparer d'une batterie nouvellement établie par les républicains, et d'inquiéter leur gauche au moment de l'affaire.

— Mais s'il échouait, en seriez-vous informé ?

—Il est convenu qu'il tirera une fusée après sa descente, et une seconde dans le cas où il n'aurait pas réussi. — Monsieur d'Hervilly, l'expédition de ces forces vous regardant spécialement, je vous laisse en conférer avec sir John Warren.

Ils arrivèrent ainsi au port Orange; Puisaye causant avec Sombreuil, et d'Hervilly marchant auprès de l'amiral. Celui-ci s'étant embarqué, d'Hervilly emmena le nouvel arrivé à son logement, et Puisaye reprit seul le chemin du quartier-général.

Le comte marchait lentement les bras croisés et l'œil en terre sans prêter aucune attention aux objets qui l'entouraient. Arrivé à moitié route sur une éminence d'où l'on découvre la baie, il s'arrêta à contempler ce tableau magnifique éclairé du soleil couchant. La vue de cette nature calme sembla diminuer sa préoccupation, il jeta un long soupir, paraissant repousser ainsi des pensées qui l'ac-

cablaient, et regarda autour de lui comme un homme qui sort du sommeil. Dans un champ voisin, il aperçut Marie assise sur une masse de granit qui avait appartenu à un monument druidique. Sa figure, à la vue de la jeune fille, prit une singulière expression. Il s'approcha d'elle et dit d'un ton riant :

— Vous ressemblez, ma chère amie, à ces vierges fatidiques que les anciens consultaient pour connaître la destinée. Si vous êtes douée de seconde vue, dites-moi quelle sera l'issue du combat que nous allons livrer?

Marie fut d'abord confuse et embarrassée, comme si elle craignait que le comte eût deviné les pensées qui l'occupaient lorsqu'il l'avait abordée ; mais ces paroles lui aidèrent à se remettre, et elle répondit du même ton.

—J'ai quelquefois prédit des événemens qui se sont réalisés ; mais, dans cette occasion, je ne suis pas digne de foi ; car étant intéressée à la décision de l'agence, je prendrais mes désirs pour les arrêts du destin.

— Et ne connaîtriez-vous pas parmi vos

compatriotes quelque devin que je pusse consulter?

— Tous les paysans renfermés à Quiberon vous répondront que Dieu bénira nos armes; car tous ont foi dans les prières de monseigneur l'évêque de Dol, dans les talens de nos chefs et le courage de nos soldats.

— J'envie leur sort, murmura Puisaye.

— Mon Dieu, vous m'effrayez! s'écria Marie; avez-vous reçu quelque fâcheuse nouvelle?

— Aucune,

— Eh bien, Monsieur le comte?

Puisaye ne répondit pas, il se mit en marche et lui offrit son bras. La jeune fille, fortement émue, s'appuya sur le bras du comte, qui put remarquer l'agitation où l'avaient mise ses paroles; un léger sourire plissa les coins de sa bouche et sa figure prit une expression plus sombre.

— Quoi! reprit-elle, inquiète du silence qu'il gardait; vous ne partagez pas les espérances que vous nous avez inspirées?

—Pas toutes, ou plutôt je les ressens moins vivement.

— Et c'est vous pourtant...

— Ma chère amie, souvent il arrive que le général qui s'efforce d'animer ses soldats, de les rendre invincibles par la confiance du succès, dans ce moment même calcule un plan de retraite.

— Mais vous avez donc un motif secret de crainte ? Doutez-vous, Monsieur le comte, de la protection du ciel ?

— J'ose y compter, puisque nous combattons pour sa glorification... Cependant, qui peut sonder ses voies ? Savons-nous s'il ne veut pas nous châtier dans sa colère, comme il l'a fait pour son peuple chéri ?

— Nos prières ont été assez ferventes pour désarmer sa colère, et nos misères assez grandes pour mériter son pardon.

— Telle est aussi ma pensée, répondit le comte distraitement.

— Est-ce dans nos soldats que vous n'avez pas confiance ?

— Je crois qu'ils combattront avec le courage que donne l'enthousiasme et le désir de vaincre.

— Alors, vous doutez de vous? Cependant votre plan réunit toutes les conditions de succès.

— Oui, s'il se réalise.

— Craindriez-vous une trahison?

— Je crains mon adversaire, dit Puisaye à voix basse.

— Hoche est sans doute une militaire distingué, mais le comte de Puisaye doit-il le redouter?

— Vous ne le connaissez pas. — Dailleurs en admettant ma supériorité sur lui ce que je suis loin de croire, son habileté n'en existe pas moins; or, le succès de mon plan dépend surtout d'une surprise, et j'ai lieu de trembler que Hoche ne m'ait deviné. Il serait un moyen d'écarter ses soupçons, mais...

Il hésita un moment et n'acheva pas sa phrase.

— Monsieur le comte, reprit Marie, s'il est

un moyen d'assurer notre succès pourquoi ne l'employez-vous pas?

— Pourquoi, répéta Puisaye, c'est qu'il faudrait une personne qui consentît à exécuter mon projet.

— Eh bien, êtes-vous embarrassé de la trouver à Quiberon? Dites un mot et mille voix en même temps se leveront pour vous répondre.

— Il n'en faut qu'une, Marie, répondit le comte d'un ton expressif qui fit tressaillir la jeune fille. — Je voudrais que ce soir, on allât faire de ma part des propositions au général, et que la personne qui en serait chargée eût assez d'habileté pour lui donner à croire que nos affaires sont en position telle, que toute attaque immédiate de notre part parût impossible; assez d'habileté, ai-je dit, pour écarter les soupçons qu'il pourrait avoir conçus; assez de grâces et de dons naturels pour occuper son esprit.

— C'est sans doute une femme, dit Marie d'une voix tremblante.

— Dites, croyez-vous encore que je puisse aussi facilement la trouver ?

— Marie ne répondit pas.

— Croyez-vous que mes craintes ne soient pas fondées ? que je n'ai pas lieu de gémir lorsque j'aperçois la possibilité d'assurer notre succès, et que je me vois contraint...

— Monsieur le comte, interrompit la jeune fille avec effort, il paraît que je n'ai pas les qualités nécessaires à vos projets, puisque vous ne m'avez pas chargée de les remplir.

Le comte fit une exclamation et serra fortement le bras de Marie.

— Car vous n'auriez pas douté de mon dévoûment au point de croire que des considérations, quelques importantes qu'elles fussent, m'arrêteraient lorsqu'il s'agit de servir la cause royale.

— Vous êtes une femme bien admirable, dit le comte d'un ton pénétré. — Ainsi vous seriez prête à vous rendre auprès de Hoche ?

— Je suis prête à aller où vous me l'ordonnerez, répondit-elle d'une voix calme.

— Et..... Marie, reprit-il avec embarras, vous avez bien compris la nature de cette mission; pour la remplir avec succès, il faut que vous soyez non seulement diplomate, mais...

— Oui, oui, dit-elle, Monsieur le comte, j'ai compris pourquoi vous choisissiez une femme pour porter vos propositions; mais depuislong-temps je me suis consacrée à la sainte cause que nous servons, et maintenant que l'occasion de la servir se présente, je dois faire preuve de dévoûment.

Le comte essaya de parler, mais il ne trouva pas de termes pour adresser à cette jeune fille qui, jusqu'alors scrupuleusement attachée aux principes de morale enseignée par la religion, n'hésitait pas à accepter une mission qui pouvait compromettre son honneur et ruiner son avenir, ces biens, plus précieux que la vie dont elle faisait le sacrifice à la cause qu'elle chérissait.

Ils étaient rendus auprès du quartier-général; le comte, tout en admirant la générosité de Marie, voulait en profiter sans laisser à l'en-

thousiasme qu'il avait su lui inspirer le temps de se refroidir ; il l'invita à entrer dans son appartement pour lui tracer ses instructions, afin qu'elle se rendît immédiatement auprès de Hoche.

Une heure après, le crépuscule du soir disparaissait devant la nuit, les portes du quartier-général s'ouvrirent, et Marie sortit accompagnée du comte. Un officier inférieur les suivait à quelque distance. Marie s'arrêta devant la maison habitée par son père au village de Kerdavid ; le comte lui parla quelques instans et lui remit des papiers qu'elle cacha dans sa ceinture. La jeune fille alors entra dans la maison, et le comte rejoignit l'officier, avec lequel il se promena à grands pas. Peu de temps après elle revint, vêtue avec plus de recherche, autant qu'on en pouvait juger sous la grande mante dont elle était enveloppée.

— Monsieur vous accompagnera jusqu'à la sortie du fort, dit Puisaye ; si vous le voulez même il pourrait vous suivre à Sainte-Barbe.

— Je préfère y aller seule, répondit Marie.

Toutefois, je vous ai prévenu que je choisirais parmi les prisonniers quelqu'un pour me guider sur la falaise.

— Vous trouverez dans les papiers que je vous ai remis un ordre à M. de Falmont, commandant du fort, de vous délivrer l'individu que vous désignerez. — Peut-être, ajouta-t-il avec intention, comme s'il eût voulu se décharger de la responsabilité morale qu'il sentait encourir par la mission qu'il lui donnait, en mêlant à son dévoûment une action intéressée; peut-être profiterez-vous de cette occasion pour payer une dette de reconnaissance, contractée il y a quelques jours sur le chemin de Carnac; mais vous en avez le droit, et si quelqu'autre chose pouvait vous être agréable, je vous engage à me le demander.

— Monsieur le comte, répondit Marie d'un ton grave; cette offre ressemble-t-elle à la complaisance que l'on montre au condamné qui va monter sur l'échafaud; ou bien, croyez-vous qu'en faisant cette démarche, je suis guidée par un motif intéressé? — Si j'ai bien com-

pris vos instructions, il n'y a qu'un fervent désir de servir Dieu et le roi qui ait pu me l'inspirer.

— Croyez, ma chère enfant, que j'apprécie votre dévoûment glorieux, que je rends justice aux sentimens qui vous animent ; je me suis mal exprimé si vous avez cru...

— Alors, je suis contente, interrompit la jeune fille; l'idée que vous eussiez pu avoir de moi une autre opinion que celle-ci, m'eût empêchée peut-être d'accomplir ma mission jusqu'au bout.—Monsieur le comte, ajouta-t-elle en lui prenant le bras ; j'appartiens à une famille dont l'honneur s'est conservé aussi pur que la noblesse, si... si le mien était flétri.... ma réputation entachée... vous sentez que les cheveux blancs de mon père ne devraient pas en partager l'opprobre...Eh bien, vous lui direz où je suis allée, et pourquoi je ne reviens pas.

— Elle prononça ces mots avec une touchante simplicité, d'une voix émue et grosse de larmes ; craignant que ses sanglots ne tra-

hissent son émotion, elle serra la main que le comte lui tendait et s'éloigna rapidement.

Puisaye la suivit des yeux jusqu'au moment où l'obscurité l'eut dérobée à sa vue; ilcroisa alors ses bras sur sa poitrine et se dirigea lentement vers son quartier-général, paraissant en proie à une grande agitation; mais nous ne saurions dire si elle provenait de la sympathie qu'il ressentait pour Marie, qui se dévouait si noblement à l'exécution de ses plans, ou de la perplexité qui tourmente un chef de parti la veille du combat qui doit décider de son sort.

—Marie, en quittant le comte, prit à grands pas la route du fort. Elle fut promptement remise du trouble qu'elle avait montré, et recouvra une entière sécurité, qui eut surpris le comte s'il en eût été témoin. C'est qu'en entrant aussi facilement dans ses vues, elle n'avait pas cédé, comme il le croyait, à un mouvement d'enthousiasme, mais à une résolution arrêtée de servir sa cause par tous les moyens, à un désir depuis long-temps ressenti de trouver l'occasion, qui se présentait enfin, de se mon-

trer l'égale de ceux qui avaient expié de leur vie leur attachement pour le roi, par un aussi beau dévoûment.

Rendue à l'entrée des premiers retranchemens, Marie fut arrêtée par des sentinelles; l'officier qui l'accompagnait prononça les mots de passe et il marcha devant elle pour se faire reconnaître des nombreux postes échelonnés jusqu'au fort.

A la lueur d'une lanterne placée devant un corps-de-garde, elle prit, parmi les papiers que le comte lui avait donnés, l'ordre au commandant de délivrer, à la personne qui en serait chargée, le prisonnier qu'elle désignerait, et le donnant à l'officier :

— Monsieur, dit-elle, obligez-moi d'aller demander à M. de Falmont un prisonnier républicain, nommé, je crois, Charles Kerdelo.

— Charles Kerdelo, répéta l'officier; madame sait-elle si l'individu qu'elle désire est écroué sous ce nom? A tout hasard, si madame me donnait son signalement, je serais moins

exposé à commettre une erreur qui la contrarierait peut-être.

— Oh! mon Dieu, celui-ci ou tout autre, peu m'importe après tout, répondit Marie d'un ton gauchement indifférent; prenez, si vous le voulez, le premier venu; mais je désignais ce Charles Kerdelo parce qu'on m'a dit qu'il habitait cette contrée, et je pensais qu'il me guiderait plus sûrement sur la falaise. C'est cette raison seule qui me fait désirer...

— Il suffit, je vais le chercher.

— Monsieur, reprit Marie, je vous serais obligée de ne répondre à aucune des questions qu'il pourrait vous adresser; il est inutile que cet homme sache qui je suis.

— Je me conformerai à vos intentions, répondit l'officier en s'approchant de l'entrée du fort.

Marie, en attendant le retour de l'officier, se promenait à pas lents, cherchant à effacer dans la contemplation de la belle nuit qui l'entourait, l'émotion qu'elle avait ressenti en nommant Charles, en pensant que

dans un moment elle se trouverait avec lui.

Le vent d'est qui régnait depuis plusieurs jours avait épuré l'atmosphère, on n'apercevait pas la plus légère brume sur la mer, dont la surface houleuse, réflétant la lueur des étoiles qui resplendissaient au ciel, se prolongeait dans un lointain horizon bordé d'une douteuse clarté. Les vagues qui venaient se briser sur les îlots de rochers à l'entrée de la grande mer lançaient des flocons d'écume, pâles météores éclairés de feux mystérieux qui s'élançaient comme des fusées, et retombaient en pluie plus brillante, et leur frémissement léger se mêlait à la voix solennelle des vagues qui éclataient sur la falaise en détonnations incessantes, pareilles aux décharges pressées d'une formidable artillerie, comme une secrète révélation du combat qui, dans quelques heures, allait se livrer dans ce lieu. Les fanaux des vaisseaux anglais mouillés sous Houat et Hédice, formaient du côté de la mer les bornes de l'horizon, limité de l'autre côté par les feux du camp de Sainte-Barbe, qui an-

nonçaient le continent. Une pensée amère pénétra l'ame de la jeune fille; les émigrés blottis sur cette presqu'île sauvage, à distance égale des vaisseaux de l'Angleterre et des troupes de la république, deux puissances rivales et terribles qui s'observaient de loin à l'abri de leurs positions, les émigrés lui parurent une victime que les deux nations ennemies devaient immoler à leur haine, une hostie destinée à un sanglant sacrifice.

La jeune fille repoussa promptement cette pensée et se représenta, pour dissiper le nuage qu'elle avait laissé dans son ame, toutes les chances heureuses qui semblaient être, cette fois, un gage assuré de victoire. Néanmoins, elle ne put recouvrer le calme qu'elle avait en arrivant au fort, soit que cette pensée en fût la raison ou qu'il fallût la chercher dans la venue prochaine de Charles. Peu d'instans après, elle vit s'ouvrir le guichet du fort, deux hommes en sortirent et vinrent de son côté; son cœur tressaillit et trembla; dans l'un de ces hommes elle avait reconnu Charles.

Lorsqu'ils furent près d'elle, elle fit signe à l'officier d'approcher, et lui parla à voix basse :

— Avez-vous dit à ce prisonnier qu'il est chargé de me guider ?

— Oui madame.

— Vous a-t-il questionné ?

— Il a montré de l'étonnement en se voyant délivrer, mais il n'a fait, du reste, aucune observation.

— C'est bien ; je vous remercie, monsieur.

— Madame désire-t-elle que je l'accompagne jusqu'à la porte de sortie ?

— Je ne veux pas abuser plus long-temps de votre obligeance ; recevez, monsieur, mes excuses et mes remercîmens.

En achevant elle le salua et s'avança vers Charles qui s'était arrêté à quelque distance. Ne voulant pas lui parler sous les yeux des sentinelles, de peur qu'en la reconnaissant il ne pût pas se contenir, Marie lui fit signe de la suivre, et descendit la pente roide qui conduit aux retranchemens élevés parallèle-

ment au fort à l'entrée de la falaise.

Charles, fortement surpris qu'on le faisait sortir de prison à cette heure pour servir de guide, ne sut que penser en voyant que l'officier se retirait et le laissait seul avec une femme qui paraissait jeune et d'un rang distingué. Il ne lui vint pas dans l'esprit d'abord de songer à Marie, car depuis sa translation au fort il avait espéré en elle, et ne recevant de sa part nul témoignage de sympathie, plutôt que de croire qu'elle l'avait oublié, il s'était persuadé que la jeune fille n'était plus à Quiberon. Aussi, bien qu'en toute autre circonstance son cœur la lui eût révélée malgré la nuit et la mante qui l'enveloppait, il marcha quelques instans derrière elle avant de penser que c'était Marie qu'il suivait. Dès que cette idée eut pénétré son cœur, ses yeux reconnurent la jeune fille, et s'approchant d'elle avec une émotion qui lui laissait à peine l'usage de la parole :

— Mademoiselle Marie, dit-il.

— Ne me parlez pas, vous voyez où nous sommes.

Charles n'insista pas, la voix d'une sentinelle qui gardait la palissade, venait de se faire entendre :

— Qui vive ?

— Ami.

— Halte-là!

La sentinelle appela le chef du poste pour reconnaître les personnes qui approchaient, et celui-ci s'étant avancé avec une lanterne, prit connaissance de l'ordre de Puisaye.

— Je vais commander d'ouvrir la porte à madame, dit-il en s'abstenant de toute réflexion.

Marie et Charles se rendirent aux palissades dont la porte leur fut ouverte, et un moment après ils marchaient sur la falaise. Quand ils furent parvenus à plusieurs portées de fusil du fort, hors de la vue des sentinelles, Marie s'arrêta comme pour reprendre haleine; mais son but véritable était de renfermer en elle les sentimens qui eussent tenté de se faire jour,

pour prendre le ton que les circonstances exigeaient.

—Mademoiselle Marie, s'écria Charles avant qu'elle ne lui parlât, vous m'êtes apparue ce soir comme un ange libérateur ; vous avez réalisé tous les rêves et toutes les espérances dont je me nourrissais dans mon étroite prison. A peine me suis-je aperçu du manque de nourriture, d'air et de lumière, qu'on m'avait imposé; votre image, durant ma captivité, ne m'a pas quitté un instant, et je suis heureux au-delà de toute idée, puisque la réalisation...

— Monsieur Charles, interrompit la jeune fille d'une voix glacée, ce n'est pas le lieu ni le temps de me raconter les rêves que vous avez pu faire dans votre prison. Veuillez aussi contenir votre imagination qui a le défaut d'être beaucoup trop active...

—Quel langage! s'écria Charles sans la laisser achever; vous aurais-je offensé, mademoiselle Marie?

— Nullement; mais si vous voulez que je

vous écoute, parlez dans des termes que je puisse entendre.

Charles la regarda d'un air stupéfait, comme s'il eût douté que ce fût Marie qu'il avait devant les yeux. Pendant sa captivité, l'image de la jeune fille avait été sans cesse présente à son esprit, il avait eu avec elle de longues conversations, il lui avait dit son amour, avait reçu l'aveu du sien; leurs cœurs s'étaient compris et fondus ensemble dans une délicieuse union des plus saintes facultés de l'ame. Or, tous ses rêves et ses ravissantes illusions s'évanouissaient devant la réalité; il ne reconnaissait plus dans cette Marie sérieuse et froide celle que, dans sa prison, il avait idolâtrée.

— Monsieur Charles, reprit la jeune fille, je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes libre, vous l'avez déjà deviné; mais je crains que vous n'interprétiez...

— De grâce n'en dites pas plus, je suis si heureux de croire...

— Vous oubliez, monsieur, qui vous êtes et qui je suis, interrompit la jeune fille, j'ai

voulu reconnaître les services que vous aviez rendus à ma famille, et l'obligation que j'avais contractée envers vous. Vous sentez que c'eût été montrer une grande ingratitude que de vous laisser dans une malheureuse situation où vous étiez tombé en voulant nous être utile ; il me tardait de m'acquitter avec vous, j'ai enfin obtenu du général votre élargissement. Vous pouvez retourner au camp républicain.

Charles ne bougea pas, et Marie ne parut pas vouloir reprendre le chemin du fort ; ils demeurèrent quelques instans silencieux à se regarder. Charles pressentait que cette enveloppe d'indifférence et de glace qu'elle avait étendue autour d'elle allait bientôt disparaître ; et, de son côté, elle attendait peut-être qu'il lui parlât, pour répondre d'un ton plus en harmonie avec les pensées qui s'agitaient dans son sein.

— Eh bien ! reprit-elle la première, voyant son irrésolution, vous ne profitez pas de votre liberté ?

— Hélas! répondit-il, j'hésite à vous en remercier. J'avais dans ma prison l'espérance pour compagne; depuis qu'on m'en a fait sortir, mes doux rêves se sont évanouis.

— Monsieur Charles, dans les temps où nous vivons, il n'est pas permis de se laisser dominer par ces chimériques pensées; nous avons tous des devoirs à remplir, nous devons nous y consacrer entièrement. Que diraient vos frères, s'ils savaient qu'au lieu de remercier le ciel qui vous permet de partager leurs dangers, vous regrettez vos fers et les rêveries écloses dans votre solitude.

— Ils diraient peut-être que je suis un lâche, ou au moins un républicain indigne; mais ma conscience m'a fait depuis long-temps de plus amers reproches que ceux qu'ils pourraient m'adresser, et ce n'est pas ma faute si je n'écoute pas sa voix. Il y a une puissance plus active et plus forte qu'elle qui me domine complètement, et loin de la maudire, je chéris le joug qu'elle m'impose.

— Quoi! vous ne vous informez pas seule-

ment de nos positions respectives? je m'étonne que vous preniez si peu d'intérêt à vos frères.

— Ce n'est pas d'indifférence pour eux qu'il faut m'accuser, mais d'une coupable sympathie pour quelques personnes du parti opposé qui fait que je redoute également les avantages des deux armées, et que la victoire, de quelque côté qu'elle soit, me paraîtra une terrible catastrophe.

— Ce langage serait mieux placé dans la bouche d'un prêtre que dans celle d'un officier républicain.

— Si tous les prêtres avaient tenu ce langage, nous ne serions pas aujourd'hui dans cette malheureuse position, nous ne verrions pas deux armées françaises en présence, les enfans d'une même nation sur le point de s'égorger. — J'ai longuement réfléchi dans ma ténébreuse prison, je me suis épuré l'ame pour qu'elle fût digne de la vôtre.

— Ah! vous valez mieux que moi, interrompit Marie d'une voix émue; vous êtes un

homme vertueux, tandis que moi... — Tenez, monsieur Charles, il y a des instans où je voudrais vous avoir toujours à mes côtés pour vous consulter comme une autre conscience, car qui sait, peut-être que l'exaltation peut égarer la mienne... Une mauvaise action est quelquefois si tôt commise... — Par exemple, il y a des cas, poursuivit-elle, pensant à la mission qu'elle avait acceptée, il y a des cas où l'on se dévoue à une cause corps et ame, mais en a-t-on le droit ? est il bien vrai que la fin justifie les moyens? Dites, monsieur Charles, le pensez-vous?

— Avant de vous répondre, dit Charles étonné de ces paroles : je voudrais savoir ce dont il s'agit, pour n'être pas exposé à vous induire en erreur ; toute fois, la maxime que vous avez citée ne sert le plus souvent qu'à colorer des actions blâmables, à transiger avec la sainte vertu.

— Si je vous citais un exemple, reprit la jeune fille dont la voix tremblait : est-ce un crime aux yeux de Dieu et des hommes de

commettre une action qui... une action...

— Vous n'achevez-pas, dit Charles avec douceur.

— Non, réflexion faite, c'est inutile, j'espère ne me jamais trouver dans une position semblable... ou du moins, si j'y étais, je voudrais écarter toutes les pensées qui pourraient me détourner de mon devoir.

— Et, selon vous, de quel côté est le devoir? reprit Charles avec gravité, est-il dans l'observation des règles que vous imposent la vertu et la religion ou dans les élans d'un dévouement fanatique à un parti, qui peut inspirer parfois les plus étranges aberrations. —Cette question, peut-être, vous paraîtra singulière, pardonnez-moi si je me permets de vous l'adresser.

— En effet, répondit Marie d'un ton qui indiquait une grave préoccupation, votre question est singulière, me l'avez-vous faite sérieusement?

— Oh!... non, répliqua Charles craignant de l'avoir offensée.

Marie, immobile devant lui, demeurait pensive et sérieuse, en proie à des réflexions dont la cause lui échappait; néanmoins il les respecta et attendit patiemment dans le bonheur qu'il trouvait à la regarder, le terme de son silence.

Les paroles de Charles avaient suscité des pensées singulières à l'ame de Marie.

— Que vais-je faire, se dit-elle, de quelle mission me suis-je chargée! quand j'ose à peine m'avouer l'amour que je ressens pour Charles, je vais, oubliant toute pudeur, causer familièrement avec un homme, l'écouter et lui répondre, m'efforcer d'occuper son esprit et d'éblouir sa pensée... Et s'il allait me prendre pour une de ces femmes qui se jouent de tous les devoirs, pour qui la vertu n'est qu'un mot... C'est que ma conduite pourrait le lui faire croire... et si alors il m'outrageait, s'il me traitait devant ses officiers avec le mépris que méritent celles auxquelles je ressemblerai?

Mais les idées qu'elle s'était formée de l'ex-

cellence du dévoûment, du mérite de l'abnégation de soi-même pour les intérêts généraux reprirent bientôt leur empire et raffermirent sa foi chancelante. Cependant elle ne voulut pas demeurer plus long-temps avec Charles, de peur qu'il n'exerçât sur elle une influence funeste à sa mission.

— Monsieur Charles, il faut nous séparer, mon absence pourrait être mal interprétée, et vous n'êtes pas en sûreté ici.

— Je crois que vous vouliez me dire quelque chose, répondit Charles timidement.

— Vous dire adieu, il en est temps. — Ecoutez-moi. Il ne faut pas que vous suiviez la falaise pour vous rendre au camp, vous pourriez être arrêté et maltraité par nos patrouilles, la marée est basse, vous gagnerez le Po par la laisse de mer, et de là vous irez à Sainte-Barbe. Me le promettez-vous?

— Cependant il serait plus court de longer directement la falaise.

— Mais je vous ai dit que vous seriez infailliblement arrêté... Et, monsieur Charles,

si l'on vous reprenait, votre liberté ne serait pas seule compromise. Vous ne voudrez pas que je sois inquiète toute la nuit sur votre compte. — Vous me promettez d'aller sur les grèves ?

— Vos désirs sont pour moi des ordres sacrés, et celui que vous m'exprimez est le témoignage d'une si touchante sollicitude, que c'est un double bonheur de m'y conformer...

— Monsieur Charles, adieu.

— Adieu ! répéta-t-il ? oh ! non, ce n'est pas adieu.

— Si, un pressentiment me dit que nous ne nous reverrons plus... ou ce serait du moins dans des circonstances telles que nous ne devons pas le désirer l'un ni l'autre...

— N'importe. Quel que soit le malheur qui m'accable, je bénirai le ciel s'il me permet...

— Ce n'est pas vous, interrompit tristement Marie, ce n'est pas vous, monsieur Charles, qui devez être malheureux...

— Si vous l'êtes, si je suis loin de vous, croyez-vous que ma vie ne sera pas lourde,

que je n'en attendrai pas le terme avec l'ardeur que d'autres mettent à l'éloigner?

— Je devrais peut-être vous laisser l'espérance, mais croyez-vous que nous puissions jamais être amis comme autrefois... Oh! non, monsieur Charles, c'est fini, le passé ne peut plus se retrouver... Dieu, apparemment, ne nous avait pas destinés...

— Marie, ne blasphêmez pas la providence, s'écria Charles en lui prenant les mains; pourquoi n'aurait-elle pas un jour pitié de nous. L'avenir nous reste, espérons en lui.

— Le temps des illusions n'est plus, murmura Marie d'une voix basse, je n'espère rien en l'avenir, rien, Monsieur Charles, parce qu'il n'en est plus pour moi. J'ai donné ma vie à la cause royale, je m'y suis dévouée comme la vierge qui jure au pied des autels d'appartenir à Jésus-Christ. Regardez-moi maintenant comme si les portes d'un cloître m'avaient séparée du monde.

— Oh Marie, que me demandez-vous.....

Mais ce que vous dites n'est pas possible, vous vous exagérez...

— Je n'exagère rien, interrompit Marie, un jour vous saurez que je vous ai dit vrai. — La preuve en est d'ailleurs dans ma conduite avec vous... Croyez-vous que je vous eusse parlé ainsi, que mon cœur se fût ouvert au vôtre, si ce n'eût pas été pour vous dire adieu. — Le hasard pourrait encore nous rapprocher, mais nos relations ne seraient plus les mêmes, une barrière éternelle nous séparerait tous. — Adieu, Charles, éloignez-vous.

Charles, confondu de ce qu'il venait d'entendre, demeurait immobile à la même place.

— Eloignez-vous, reprit-elle, adieu.

Elle dégagea ses mains de celles du jeune homme en prononçant ce dernier mot.

— Adieu, Marie, murmura-t-il; quelque chose qui arrive, rappelez-vous de moi. Si les événemens que vous avez prophétisés se réalisent, le seul lien qui me retiendrait à la vie serait l'espoir de vous servir.

Il se pencha sur la jeune fille, et lui imprima

un chaste baiser sur le front, il sentit, en se retirant, les lèvres de Marie effleurer ses joues comme un souffle léger.

— Adieu, Marie, dit-il, et la voix douce de la jeune fille répondit le même adieu lorsqu'il était déjà loin.

XX.

Il se passa près d'un quart-d'heure avant que Marie se rappela le lieu où elle était, et la raison qui l'y avait conduite. Ce qui venait de se passer ressemblait pour elle à un rêve, elle se demandait, dans la surexitation morale où

l'avait jetée cette scène, si, jouet d'une illusion, elle ne se figurait pas avoir fait à Charles de si tendres adieux, s'il était vrai que les sentimens, jusqu'alors timides et comprimés qu'elle ressentait pour le jeune homme, avaient acquis assez de force pour la dominer tout à coup; mais l'agitation même où elle se trouvait lui prouva que tout était vrai, que son cœur trop plein s'était épanché dans celui de Charles, qu'il s'en allait, emportant l'aveu d'un amour qui devait être, pour l'un et l'autre, une source de profonds malheurs. En même temps elle se rappela la mission que Puisaye lui avait confiée, et cette démarche lui expliqua la faiblesse qu'elle avait montrée; car, prête à se dévouer en sacrifice à sa cause, elle avait pu, comme sur un lit de mort, faire une confession dernière, et laisser dire à son cœur : il est vrai que je vous aimais.

Marie, pendant ses réflexions, s'avançait à grands pas sur la falaise, se dirigeant en ligne droite sur les feux du camp de Sainte-Barbe. La marée basse avait découvert des deux côtés

une longue étendue de sable, et dans l'absence de voie tracée, on était exposé à décrire de longs circuits pour gagner un but voisin ; mais la précaution qu'elle prit de se servir des feux, comme d'un phare, pour guider sa marche la préserva de toute fausse route, et elle put espérer d'arriver au camp sur la fin de la soirée.

Un nouvel ordre de pensées et de sensations se substitua dans l'ame de la jeune fille à celles qui dominaient naguère. Le vent frais qui soufflait de la mer et la vitesse de sa marche avaient éteint son émotion, elle redevint calme en pensant au lieu où elle se rendait ; elle se sentit grande et forte en envisageant d'avance la position où elle se trouverait bientôt, elle retrouva son enthousiasme pour tout acte de dévoûment en mesurant le sacrifice qu'elle pourrait faire à sa cause. Alors elle voulut se rendre compte de la faiblesse que tout-à-l'heure elle avait montrée avec Charles, s'expliquer la nature des sentimens qui l'attachaient à ce jeune homme ; car elle ne trouvait en lui aucune de ces mâles qualités, de ces grandes dis-

tinctions qui étonnent et séduisent les femmes; aucune faculté brillante ne lui avait été donnée, son caractère même, n'avait pas cette énergie qui impose, rien en lui ne pouvait combler ce besoin d'éclat et d'illustration que la femme qui ne l'obtient pas d'elle-même, demande à l'homme dont elle partage la destinée. Comment donc se faisait-il que Marie, toute pleine de fougue et d'exaltation, se fut attachée à un être de cette nature... Elle se demandait comment, quand elle se rappela les qualités précieuses de Charles, sa probité sévère, sa rare abnégation et les nobles vertus qui le distinguaient... Alors elle fut fière d'avoir apprécié en lui ces qualités plus saintes et aussi belles que les plus brillantes facultés, de l'en avoir récompensé par le don de son amour...

Marie rencontra sur la falaise plusieurs patrouilles royalistes, mais Puisaye lui ayant donné moyen de se faire reconnaître, elle arriva sans obstacles en vue des avant-postes républicains établis à la hauteur de la pointe

de Saint-Clément; une sentinelle placée à quelque distance de la garde-avancée lui cria qui vive, lorsqu'elle était encore loin; Marie lui répondit, mais sa voix étouffée par la distance et le bruit des vagues ne parvint pas au soldat, qui apprêta son arme et la mit en joue. Marie agita son mouchoir pour lui montrer qu'elle n'avait pas l'intention de le surprendre, et le soldat reconnaissant une femme abaissa son fusil et attendit qu'elle approchât.

— Citoyen, dit Marie, je suis chargée de dépêches pour le général Hoche, de la part du comte de Puisaye.

— Allez à la garde-avancée, dit le soldat qui prévint un caporal.

Marie ayant dit les mêmes choses au nouveau venu, fut conduite à l'officier qui commandait le détachement. Celui-ci interrogea Marie sur la nature de ses dépêches, mais comme elle lui répondit qu'elle ne devait s'expliquer qu'avec le général en chef, il la fit conduire par un caporal à la tente du général Humbert, dont la brigade formait l'avant-garde.

Humbert causait avec plusieurs officiers lorsqu'on lui amena Marie. C'était un homme jeune, actif, doué d'un courage bouillant et d'une rare sagacité. Quelque temps avant la descente il avait eu des rapports avec Cormatin, dont les intrigues et les perfidies avaient été si adroites et si multipliées ; mais Humbert était parvenu à saisir le fil de ses machinations, et montra en cette occasion dans un ordre plus relevé, la finesse et la ruse dont il avait fait preuve dans le métier de maquignon qu'il avait exercé avant de prendre les armes.

Du premier coup d'œil, il vit que la jeune fille appartenait à une classe distinguée, et qu'il pouvait s'agir d'une affaire importante. Il lui adressa la parole d'un ton sérieux et poli.

— Vous désirez, citoyenne, parler au général en chef?

— Je suis chargée pour lui de dépêches du comte de Puisaye, répondit Marie d'un ton exempt de toute fausse honte, comme aussi de toute hardiesse déplacée dans une jeune fille ;

je vous serais obligée de me faire conduire immédiatement devant le général.

— Pardonnez-moi cette observation, reprit Humbert; mais votre demande ne provient pas sans doute du désir d'examiner le camp, ou de tout autre motif de cette espèce, et les communications que vous lui voulez faire sont assez importantes pour qu'il en soit seul instruit?

— Elles sont importantes et pressées, répondit Marie ; je vous ai dit, je crois, qu'elles venaient directement du général en chef de l'armée royale.

— Il suffit, citoyenne.

— Humbert dit quelques mots à un officier qui sortit de la tente et rentra un moment après, accompagné d'un sergent dont la figure ne parut pas étrangère à Marie.

— Sergent, dit Humbert, tu vas conduire la citoyenne à Sainte-Barbe, devant le général en chef.

— Oui, mon général, répondit le sous-officier.

Marie salua Humbert et se détourna pour sortir, celui-ci la conduisit jusqu'à l'entrée de sa tente et tous les officiers présens lui montrèrent la même politesse :

Le sergent chargé de conduire Marie, vint se placer familièrement auprès d'elle, et la regardant d'un air de vieille connaissance :

— C'est drôle tout de même, qu'en dites-vous ?

— Quoi ? demanda Marie qui ne comprenait pas.

—Parbleu, ça, le quiproquo, l'analogue... enfin la chose de dire que les deux seules fois que je vous vois dans ma vie, c'est pour vous amener au général Hoche.

Ces mots firent reconnaître à Marie le sergent qui les avaient arrêtés lorsqu'ils fuyaient de Kerderf.

—Et votre bonhomme de père, s'est-il mêlé dans la bagarre ? reprit Colin ; ça ne doit pas lui faire plaisir d'être enfermé à Quiberon, car il paraissait encore bon là pour son âge. Comment va-t-il le papa ?

— Il se porte bien, répondit Marie indécise du ton qu'elle devait prendre avec le sergent.

— Allons, tant mieux; à ça près de ses opinions, il me reviendrait assez. D'abord il s'entend bien à faire les honneurs d'un repas, il sert le vin et le fricot à volonté; c'est une recommandation, ça prouve qu'il est de bon cœur. — Ce brave homme, il voulait nous endoctriner comme des réquisitionnaires; de vieux lapins qui assistaient à la prise de la Bastille! — Chaque fois que nous y pensons, Spartacus Bonneau et moi, nous prenons une bosse de rire. — Et l'autre, le grand blondin qui arrivait d'Angleterre?

— Vous voulez parler de mon frère? Il est aussi en bonne santé.

— Ça le regarde; quant à moi, si je le rencontre à distance je pourrai lui dire son fait... Pour le vieux, c'est différent. — A propos, vous savez que l'autre jeune sert présentement la république.

— Je l'ai entendu dire.

— C'est parbleu vrai, je l'ai bien reconnu

sous l'uniforme, quoique ça déguise un peu.

— Comme ça, vous allez faire la causette avec le papa Hoche, ça ne lui déplaira pas, je vous en couche mon billet; on aime toujours mieux voir tomber dans sa chambre une belle jeunesse comme vous, que le tonnerre ou un boulet... je le crois sacredié bien.

Ces mots, dits tout naturellement, firent monter le rouge aux joues de Marie, elle demeura confuse et embarrassée, comme si le sergent avait voulu en effet lui faire une piquante allusion.

En ce moment ils avaient passé la ligne d'avant-postes et traversaient le gros du camp.

— Voyez-vous ça, reprit Colin, qu'en dites-vous, n'est-ce pas un coup d'œil superbe? Regardez-voir ces gaillards-là, comme ils dorment tranquillement sous la couverture du ciel, et puis ces pièces, ces canons et ces obusiers, ça n'attend qu'un signe ponr parler... Hem, croyez-vous qu'une bande de chouans, d'émigrés et d'aristocrates va leur marcher sur le corps? — Vous pensiez, vous autres, qu'on

vous aurait laissé aller la canne à la main sur Paris; mais il faut en décompter ; et bien que Maximilien ne soit plus assis au sommet de la montagne, il y a encore un peu de sang républicain dans les veines de la Convention, pas guère, mais tout juste assez pour donner sur la boule aux amateurs du veto.

— Si vous étiez à Quiberon vous verriez que cette bande d'émigrés et d'aristocrates n'est pas autant à dédaigner que vous paraissez le croire. Au surplus, l'armée royale vous montrera avant peu ce qu'elle vaut.

— Dites-lui donc de se presser, mes pièces s'enrhument de rester comme ça au bord de l'eau sans rien dire, un mot de conversation leur réchaufferait le dedans.

— Le malheur vient assez vite, ne l'appelez pas, dit Marie.

— C'est égal, je suis pressé ; et puis, à vous parler franchement, je m'ennuie ici, voyez-vous. Si nous pouvions boulanger avec le sable et l'eau salée, ça serait encore demi-mal ; mais les officiers prétendent qu'un pain comme ça

ne serait pas digestif pour des estomacs humains... toujours autant que celui de la munition, qui depuis trois jours a oublié la route du camp.

— Vous êtes dans un tel dénuement, s'écria Marie.

—Faut pas que ça vous réjouisse, car vous n'y gagnerez pas un sou... Le patriotisme est là, qui vaut la soupe et le bouilli... D'ailleurs on nous a dit qu'il y avait des magasins à Quiberon, et le jour où l'envie nous prendra de fricoter, nous irons à l'heure du diner faire un tour au fort Penthièvre.

— Eh bien, venez, dit Marie, vous serez chaudement reçus.

— Allons, nous voilà à Sainte-Barbe! Ma foi je ne m'en doutais pas, dans votre société je ferais bien double étape sans prendre un moment d'ennui.

Le cœur de la jeune fille battit avec plus de vitesse; elle éprouva cette émotion qui se fait toujours sentir à l'approche d'un danger ou d'une circonstance majeure, lors même qu'on

l'a provoquée ; mais il n'y avait chez Marie ni crainte, ni hésitation, et après avoir imploré mentalement le secours de la providence, elle se trouva même plus forte et plus calme qu'elle n'eut osé l'espérer.

— Tenez, voici le logement du général, reprit Colin en s'arrêtant devant une ferme du plus misérable aspect ; ça n'est pas tout-à-fait aussi beau que les Tuileries, mais un républicain n'y regarde pas de si près ; Lazare Hoche d'ailleurs, ne gagnerait pas un catarrhe pour coucher à la belle étoile ; c'est un luron qui n'est pas douillet de son corps, il mange le pain d'amonition, quand on lui en donne, s'entend, autrement il se mord le poing. — Je vous dis ça en confidence, parce que vous êtes une bonne fille ; si vous le voyez porter le poing à la bouche, retenez bien votre langue, ça voudra dire que l'humeur lui monte à la tête.

— N'est-ce pas lui que j'aperçois au fond de cette chambre ? dit Marie.

— C'est ma foi vrai. Il laisse la fenêtre ouverte pour respirer la fraîcheur, il fait assez

chaud les journées... — Voyez comme il est attentif avec ces fatras de papiers; qui dirait à le voir mettre ainsi du noir sur du blanc, à la façon d'un procureur, qu'il vous manie une armée aussi lestement que je pointe une pièce de huit.—C'est des citoyens du calibre de celui-là qu'il nous faudrait pour mettre en pratique le système du petit Saint-Just; encore un fameux, quoiqu'il ne pesât pas lourd. Vous savez ça, vous qu'avez un château, il ne voulait en France que du fer et des chaumières, la liberté complète, enfin.

En achevant, le sergent dit un mot à la sentinelle en faction devant la porte, et fit entrer Marie sur un pallier renfermant un escalier qui conduisait au grenier et séparait le rez-de-chaussée en deux pièces, au moyen de cloisons de bois.

— Attendez là une minute, je vais parler au général.

Colin ayant frappé, on lui répondit d'entrer, et il s'avança vers Hoche, d'un air où se

mêlaient plaisamment l'affection, le respect et la familiarité.

— Citoyen général, dit-il, Humbert m'a chargé de te conduire une femme qui vient de la part des chouans.

— Où est-elle ?

— Ici, à la porte.

— Fais-là entrer. Tu attendras qu'elle sorte pour la reconduire.

— Mon général, reprit Colin en s'approchant d'un air mystérieux, c'est une fille de connaissance, la citoyenne Kerderf, que j'avais capturé la nuit où tu étais dans l'auberge de Carnac, un beau brin de femme et qui n'a pas froid aux yeux.

— C'est bien, fais-là entrer.

Le sergent se retira en clignotant de l'œil d'un air malin, pour transmettre à Marie l'ordre qu'il avait reçu ; mais celle-ci ayant entendu la réponse du général, entra dans la chambre sans attendre son invitation.

Marie ayant quitté sa mante se montra aux yeux de Hoche dans une toilette élégante, dont

la richesse était habilement déguisé sous une apparence de simplicité. La figure de Hoche exprima ce sentiment de plaisir et cette dilatation du cœur qu'éprouve tout homme jeune en présence d'une femme jeune et belle. Son regard parcourut rapidement Marie, et il trouva qu'elle joignait au charme de son visage, une pureté irréprochable de formes, et ces grâces naturelles plus séduisantes peut-être que la beauté même. Il se leva avec l'empressement résultant de pareilles remarques et avança un siége à la jeune fille, auprès de la table où il était assis.

Marie répondit à ses politesses par un sourire aimable, qui cachait cependant quelque confusion, et après avoir mis le temps nécessaire pour ne pas montrer un empressement maladroit, elle prit des papiers dans sa ceinture et en choisit un revêtu de plusieurs cachets qu'elle présenta à Hoche.

— Général, dit-elle, veuillez prendre lecture de cette pièce, elle vous est adressée par le comte Joseph de Puisaye, lieutenant-géné-

ral au service de sa majesté Louis XVIII, et commandant en chef l'armée royale et catholique de Quiberon.

Hoche sourit à l'énumération pompeuse de ces titres et prit le papier que la jeune fille lui tendait. Elle examina attentivement sa figure, mais aucun signe extérieur ne décela les pensées que lui suggéra cette lecture. Lorsqu'il eut achevé, il posa tranquillement la lettre sur la table, et dit d'un ton d'où l'on pouvait conclure qu'il accordait moins d'importance au message qu'au messager qui le lui apportait.

— Je vois que le commandant des forces ennemies vous confie, citoyenne, des pouvoirs plénipotentiaires, je lui sais gré de vous avoir choisie pour le représenter ; si, comme je le pense, ses propositions ne sont pas acceptables, du moins je n'aurais pas lieu de regretter le temps employé à les discuter.

— Pourquoi prévoyez-vous, général, repartit Marie, que les propositions que je suis chargée de vous faire ne puissent pas être ac-

ceptées ? Je n'ignore pas que souvent dans notre parti on a fait, aux généraux républicains, des offres qui se ressentaient des anciennes coutumes de Versailles ; mais le comte de Puisaye juge plus sainement sa position et la vôtre, il rend hommage à vos talens distingués, et n'entend vous proposer que des arrangemens de nature à être acceptés par un homme revêtu d'un haut commandement militaire.

— Faut-il croire, d'après ces paroles, que les propositions du comte me concernent personnellement, ou qu'elles regardent les intérêts généraux ; dans le premier cas, malgré mon désir de vous être agréable, je ne pourrais pas même les entendre.

— Les ouvertures du comte ne s'adressent pas à vous personnellement, mais au général en chef de l'armée républicaine. Le comte a pensé que vous gémissiez comme lui, comme tous les bons français, des malheurs qui accablent notre malheureux pays ; il n'a pas, je l'espère, trop présumé de votre patriotisme, en croyant que vous saisiriez, avec empresse-

ment, l'occasion qu'il vous offre de ramener l'ordre et la paix.

— Tel est mon vœu le plus cher; depuis que la confiance de la nation m'a investi du commandement de ces contrées, je n'ai rien épargné pour atteindre ce but. Si je n'ai pas réussi, la faute en est au comte et à ses partisans. S'ils ont enfin reconnu leurs erreurs; s'ils veulent franchement déposer les armes, je suis prêt encore, tant je désire épargner l'effusion du sang, à appuyer de tout mon pouvoir auprès des représentans, une soumission qui, bien que tardive, n'en est pas moins désirable.

— Vous parlez, général, comme si l'armée royale était vaincue, répondit Marie, quand notre position n'a jamais été plus belle.

— Alors, ce n'est pas les conditions d'un désarmement que vous êtes chargée de traiter? Le blocus de l'armée royale ne lui laisse pourtant pas d'autre alternative que la soumission ou une destruction complète.

— Ou la victoire, général. — Ignorez-vous

que les débarquemens opérés sur les côtes du Morbihan, ont provoqué partout un soulevement qui se propage dans toutes les provinces de l'Ouest. Charette et Stofflet se préparent à de nouveaux succès ; une flotte anglaise menace les côtes du nord d'une prochaine invasion ; la division du comte de Sombreuil nous est arrivée hier soir ; de nouveaux renforts sont attendus... Pensez-vous encore que nous soyons réduits à implorer votre commisération ?

— Je savais tout cela hier, répondit Hoche d'un son de voix qui fit tressaillir la jeune fille, et j'ai promis au comité de salut public d'anéantir l'armée royale sous huit jours ; je n'eusse pas fait cette promesse si je n'avais pas eu la certitude de la remplir. Cela vous explique pourquoi je serais prêt à accueillir votre soumission, car je répugne à l'idée de massacrer tant d'hommes, en qui, malgré leurs crimes, je vois toujours des français.

— Ces sentimens vous honorent, répondit Marie inquiète au fond du cœur de l'assurance

de Hoche; mais, général, avec autant de générosité les représentans du roi ont plus de bienveillance pour vous, plus de pardon pour vos erreurs, plus de sympathie pour votre avenir; aussi ne vous demandent-ils pas de mettre bas les armes, quand ils pourraient vous y contraindre, ils n'exigent pas de vous une soumission toujours honteuse, mais ils font appel aux sentimens d'honneur et de fidélité que plusieurs années d'anarchie n'ont pas entièrement éteint dans les cœurs français pour leurs rois. — Vous avez dû gémir des calamités qui accablent la France depuis le renversement de la monarchie; toutes les horreurs dont vous avez été témoin ont dû vous convaincre qu'il n'y avait pas de gouvernement possible hors de celui qui a fait pendant tant de siècle la France glorieuse et prospère? Le comte de Puisaye, chargé des pleins pouvoirs de son altesse royale, Monsieur, frère du roi, lieutenant-général du royaume, convaincu des sentimens nobles et généreux qui vous animent, vous offre de concourir avec lui, à

la gloire de rappeler en France, l'ordre, la paix, la religion et la royauté. Tous les malheureux qui gémissent hors de leur pays, tous ceux que le despotisme opprime, toutes les ames honnêtes béniront votre nom, et les siècles futurs vous glorifieront à l'égal des héros dont s'honore la France.

Hoche, les yeux fixés sur elle, paraissait prendre plaisir à l'écouter, mais son sourire indiquait que, s'il admirait l'exaltation monarchique de cette jeune fille, c'était comme un spectateur devant une actrice aimable, que charme son talent, sans être pénétré des paroles qu'elle débite.

— Général, reprit Marie, je vous communiquerai plus tard les propositions royales qui vous concernent personnellement. En ce qui touche l'armée que vous commandez, voici les offres du comte.

Elle ouvrit un papier et lut ce qui suit :

— « Il s'engage : 1°. à accorder aux officiers, sous-officiers et soldats de votre armée, la solde et les grades dont ils jouissent, s'ils

veulent se joindre à l'armée royale.

2°. A assurer une existence en pays étranger à ceux qui craignant des représailles dont les royalistes sont bien éloignés, ne voudraient pas être exposés dans leur patrie à des inquiétudes continuelles.

3°. A laisser retourner chez eux ceux qui croiraient pouvoir y goûter le repos.

4°. A récompenser d'une manière généreuse ceux qui, par leur influence, rendraient des services essentiels à notre cause et à leur pays.

— Quant à vous...

— J'ai pu vous écouter lorsqu'il s'agissait d'affaires générales, interrompit Hoche, mais je ne dois pas entendre des propositions qui s'adressent directement à moi. Au reste, citoyenne, soyez bien convaincue que si je n'ai pas interrompu dès le principe un entretien de cette espèce, c'est uniquement par égard pour vous. Je n'eusse pas permis à un homme de s'exprimer comme vous l'avez fait sur la ré-

volution glorieuse qui a délivré la France du despotisme des rois.

— D'après votre réputation, repartit Marie d'un ton insinuant; je croyais que vous rougissiez du spectacle hideux que la France a donné depuis trop long-temps à l'Europe, que vous eussiez employé toutes vos forces pour le faire cesser.

— Voici, je pourrai dire, la principale ressource, ou la grande erreur de votre parti. Il n'a voulu voir dans la révolution que les excès où devait nécessairement tomber une nation brusquement affranchie, et qui savait ses nouvelles libertés menacées de toutes parts; mais les crimes de quelques hommes ne diminuent rien de la gloire nationale. Il serait aussi absurde de résumer la révolution dans les journées de septembre ou les noyades de Carrier, qu'il le serait de peindre par les dragonnades le siècle de Louis XIV. Les royalistes ne sont point à la hauteur des circonstances; soit par aveuglement ou par intérêt, il n'ont pas voulu comprendre que les lois et les institutions qui

régissent les sociétés devaient se modifier avec les progrès de la civilisation. Il fut une époque, je le sais, où la monarchie convenait à la France; alors le peuple qui comprend instinctivement l'avenir, prêta les mains aux rois pour se soustraire à l'autorité des tyrans féodeaux; le pouvoir se trouva concentré dans le despotisme d'un seul, mais une pareille organisation ne pouvait être que transitoire, elle servit à obtenir une liberté que sans cela on eût vainement disputée. La centralisation qui paraissait à quelques-uns la gloire et la force du trône, fut la première cause de sa ruine. Elle fut la première aurore du soleil de 89. Eh bien, ne comprenez-vous pas que les hommes de votre parti tombent dans une singulière aberration, lorsqu'ils viennent nous proposer, à nous roturiers, les descendans de leurs serfs, qui pendant tant de siècles avons porté leur joug, lorsqu'ils viennent, dis-je, nous proposer de renoncer aux avantages que nous avons conquis, d'échanger l'égalité et la liberté que nous assure la république, pour l'esclavage et

les priviléges honteux de la monarchie. — Mais moi-même à qui vous vous adressez aujourd'hui, que le comte de Puisaye traite d'égal à égal, ne suis-je pas un exemple des avantages que le peuple a conquis par la révolution ? Il y a six ans, le grade de sergent-major était le plus élevé que j'espérais atteindre, et je suis aujourd'hui général en chef. — Convenez, citoyenne, que les royalistes sont bien étranges lorsqu'ils prétendent séduire les républicains, et que leurs offres sont bien mesquines auprès des avantages que garantit la république.

—Lorsque les royalistes s'adressent à vous, répondit Marie, c'est dans la conviction que vous partagez les sentimens qui les animent ; dévoués généreusement à une cause sainte, ils espèrent trouver en vous des sentimens aussi désintéressés.

— Je vous crois persuadée de cette vérité, répondit Hoche ; mais combien en est-il dans votre parti, qui obéissent à un pareil dévoûment ? La plupart combattent pour les privi-

léges qu'ils ont perdus ; ils refusent un système d'égalité qui les deshérite de distinctions usurpées ; une répartition égale des charges de l'état, quand ils étaient habitués à n'y contribuer en rien. Voilà les principaux mobiles qui font agir les nobles et les prêtres. Quelques-uns sans doute sont guidés par de plus purs motifs, par des idées d'honneur, de dévoûment et de fidélité ; ceux-là désolent leur patrie dans les plus louables intentions ; mais malgré la pitié et l'estime qu'ils peuvent m'inspirer, je ne suis pas moins prêt à sévir contre eux, car je ne dois pas considérer les raisons qui les font agir, mais les conséquences de leurs actes.

Ainsi, reprit Marie en donnant à sa voix l'inflection la plus douce, je ne dois voir en vous qu'un ennemi, quand je nourrissais l'espoir de trouver un guerrier généreux, un homme pénétré de sympathie pour les grandes infortunes que nous déplorons, prêt à serrer la main que nous lui tendions ; un ami..., un frère...

— Un pareil titre serait bien séduisant, et

je serais heureux si vous me l'accordiez; mais, citoyenne, puis-je l'acheter au prix que vous y mettez.

— Nous ne vous demandons rien que notre cœur ne désire. Ensemble nous gémissons des désastres de la patrie, nous appelons le règne de l'ordre et des lois, seulement nous différons sur les moyens d'y parvenir... Est-ce une raison pour n'y pas travailler d'un commun accord? Pourquoi ne vous confiez vous pas dans la loyauté du comte d'Artois? Il y a des principes qui ont obtenu la sanction universelle ; eh bien, il les respecterait. Son désir fervent, celui de sa majesté, est d'assurer le bonheur du peuple ; croyez-vous qu'il ne puisse être heureux que par une liberté farouche et sanguinaire, une égalité impossible ?

— Je ne crois pas que la liberté et l'égalité telles qu'on les comprend, puissent assurer le bonheur du peuple, interrompit le général. Ces deux grands principes ont besoin d'être compris et développés ; mais ils sont posés et porteront leur fruit. Le jour viendra où un nouveau so-

leil luira sur le monde, où tous les peuples du globe ne formeront qu'une république universelle, où toutes les royautés seront abolies... Ce jour est encore loin de nous, trop loin pour que je puisse en jouir, car, avant d'y arriver, il faut livrer bataille à trop d'intérêts et d'ambitions personnelles, mais nous sommes en bon chemin, et le peuple qui ne meurt pas, qui survit aux tyrans et danse sur leur tombe, arrivera à ce but tant désiré. — Oh! si, dans le siècle prochain, on disait que Lazare Hoche comprenait à son époque les grands principes révolutionnaires, que sa vie entière a été consacrée à les propager, que tous ses actes ont été le fruit d'une pensée unique : l'amour du peuple ; croyez-vous que je ne serais pas dédommagé du sort auquel me condamne mon dévoûment à ces principes.

— Quoi, général, s'écria Marie dont le cœur généreux vibrait en harmonie avec la grande ame de Hoche, vous auriez le pressentiment...

— Ce n'en est pas un, repartit Hoche, c'est quelque chose de plus sûr. J'ai jeté le gant, on

le ramassera. — Savez-vous, continua-t-il, quel a été mon rêve depuis plusieurs années?

Il regarda fixement Marie et trouva dans ses yeux une sympathique admiration. Cette facilité d'épanchement qui règne entre deux jeunes gens de sexe différent, dominiat Hoche, il s'y laissa aller.

— Ce rêve, le voici : je voudrais vivre assez pour voir un jour les représentans de tous les peuples du monde, réunis dans un solennel congrès, jurer sur l'autel de l'humanité un pacte d'alliance, d'union et de fraternité. Oh! quelle joie pour mon cœur! quel délicieux enivrement! si j'assistais, vieillard en cheveux blancs, à cette grande confédération, comme la tradition du siècle qui l'a provoquée... — Mais hélas! ce n'est qu'un rêve; heureux si je puis faire assez pour que mon nom me survive!

Hoche en prononçant ces mots avait rapproché son siége de celui de la jeune fille. Dans la chaleur de son débit, il avait pris ses mains qu'il tenait dans les siennes; Marie ne

songea pas à les retirer, elle avait oublié même les motifs de sa présence auprès du républicain, toutes ses pensées étaient préoccupées des choses nouvelles qu'elle venait d'entendre. Elle comprenait de ce jour l'élan révolutionnaire qui avait animé les masses, l'enthousiasme que tant d'hommes avaient montré pour défendre la république menacée par les rois ligués. Hoche avait cessé de parler, mais son œil noir brillait encore d'un feu magique, et les passions généreuses qu'il avait si noblement exprimées étaient peintes sur sa belle figure.

Un bruit léger au-dehors détruisit le charme qui dominait ces deux personnes. Marie jeta les yeux sur la fenêtre ouverte, elle vit une ombre se prolonger dans la chambre et une tête apparaître derrière des feuilles de lierre qui pendaient sur la muraille. Une rougeur subite colora son front; cette apparition produisit sur elle une impression singulière, elle pensa soudainement à Charles, à la confusion qu'elle éprouvait en se voyant surprise par lui dans cette position. Puis ces pensées la fi-

rent ressouvenir de Puisaye et du but de sa visite à Sainte-Barbe.

Hoche avait fait la même remarque que Marie; pensant qu'on les épiait, il courut à la croisée, mais il ne vit personne, la sentinelle seule se promenait à son poste. Croyant que son ombre était celle qu'ils avaient vue, il ferma les volets et revint prendre sa place auprès de Marie. Celle-ci, pendant ce temps, s'était entièrement remise; l'exaltation même de Hoche avait été pour elle une raison de plus de dévoûment pour sa cause, elle n'était plus préoccupée que des instructions de Puisaye et de la résolution qu'elle avait prise en partant.

Le principal objet de sa mission était rempli. Elle devait écarter de l'esprit de Hoche toute prévoyance du combat qui se préparait. Or il s'était exprimé de façon à la convaincre qu'il n'avait pas le moindre soupçon des intentions des royalistes, et que la double attaque de Puisaye et de Tinténiac le surprendrait au moment où il y pensait le moins. Elle ne se demanda pas si ses mesures n'étaient pas

prises à tout événement, elle préféra jouir de ce premier succès, et se prépara à déployer toutes les grâces qu'elle possédait pour retenir Hoche, le captiver et l'endormir jusqu'au moment où le cri « aux armes! » viendrait l'arracher à ce doux tête-à-tête, alors peut-être qu'il serait trop tard pour disputer la victoire aux royalistes. Toutes ces pensées avaient singulièrement animé la tête de Marie; néanmoins, en se trouvant seule avec Hoche dans cette chambre, en songeant au rôle qu'elle allait jouer, les sentimens délicats qui ornent le cœur d'une jeune fille chrétienne se réveillèrent dans celui de Marie, et il fallut pour les dominer, toute la résolution dont elle était douée, toute la noblesse qu'elle trouvait dans son dévoûment, tout l'enthousiasme qui l'animait pour la cause royale.

— Général, reprit-elle d'un ton de coquetterie que sa pudeur rendait plus délicieux...

Hoche ne la laissa pas achever; le regard de Marie avait réveillé en lui des sensations qui, d'une nature absolument opposée à celles

qu'il venait d'éprouver, s'y mêlent cependant et s'excitent l'une par l'autre. Il se rapprocha d'elle et lui prit une main qu'elle ne retira pas ; il la sentit trembler, et il attribua à une émotion de la nature de la sienne l'effet d'une pudeur instinctive qui trahissait l'artifice et se soulevait contre lui.

— N'est-ce pas, dit-il d'une voix pénétrante, que la différence d'opinions n'empêche pas deux êtres généreux de s'entendre, qu'il y a en dehors des partis et au-dessus d'eux un lien sympathique qui attire l'un vers l'autre ceux que le ciel a créés pour sentir vivement et aimer toute chose grande et belle. Dans cette fusion de pensées et de sensations, l'ame s'épure et grandit, elle s'enflamme d'une sainte ardeur qui ennoblit le cœur en le pénétrant de douces affections?

— Souvent j'ai désiré, répondit Marie, recevoir ces épanchemens d'une grande ame, mais j'avais ignoré jusqu'à ce jour tout le bonheur qu'ils peuvent causer, et, le premier, vous m'avez révélé ce qu'il y avait de charme

à entendre ces nobles pensées dites pour soi seule.

— Et inspirées par soi, interrompit Hoche. Jamais non plus je n'avais goûté comme aujourd'hui le bonheur de sentir une ame recueillir les émanations de la mienne. — Ah! vous êtes une femme comme Dieu en créa quelquefois pour inspirer les grandes actions.

Son regard s'attacha sur celui de Marie, et sa noire chevelure se confondit aux boucles de la jeune fille.

En cet instant, on frappa un coup sur la porte, une voix se fit entendre en appelant le général.

Marie se recula rouge et palpitante, les sourcils de Hoche se plissèrent; dans un mouvement de colère, il porta le poing à sa bouche et le mordit jusqu'au sang.

— Qui est là? demanda-t-il d'une voix brève.

— Un représentant du peuple, chargé des pleins pouvoirs de la Convention, demande à vous voir sur l'heure.

Ces paroles dissipèrent le charme qui entourait le général; ses nerfs se détendirent, et sa figure reprit aussitôt l'expression froide et sérieuse qui lui était habituelle. Il ouvrit la porte et trouva un officier à qui il dit quelques mots qui concernaient la jeune fille, car il s'avança vers elle et lui fit signe en la saluant de suivre ce militaire. Marie fortement émue, ne fit aucune observation et sortit avec l'officier. Un instant après celui-ci rentra précédant un homme à peine âgé de trente ans d'un extérieur distingué que relevait une riche toque ornée de plumes tricolores, et un manteau de drap bleu, dont le collet en velours rouge était garni de franges d'or.

Hoche s'avança au-devant du représentant qui posa sa toque sur la table et présenta la main au général. L'officier s'était retiré.

— Citoyen général, sans nous être jamais vus, nous ne sommes pas étrangers l'un à l'autre. Je me trouverai heureux si les efforts que j'ai faits pour être utile à la patrie m'avaient acquis l'estime d'un homme qui l'a si

glorieusement servie.—Je me nomme Tallien, la Convention m'a chargé, de concert avec mon collègue Blad, de pouvoirs illimités auprès de l'armée que vous commandez.

Il remit à Hoche un paquet revêtu du sceau de l'état, et dont celui-ci prit de suite lecture. L'expression de sa figure n'avait pas changé; néanmoins un observateur habile eût remarqué que le nom de Tallien, le héros du 9 thermidor, n'était pas un titre à l'amitié du général.

— Citoyen représentant, dit-il, la Convention, en cette malheureuse circonstance, ne pouvait pas faire un plus heureux choix; je lui sais gré de vous avoir investi de ses pouvoirs, et de me décharger enfin d'une responsabilité qui de jour en jour devenait plus grave.

Tallien s'assit sur la chaise qu'occupait Marie, et Hoche se plaça devant lui.

— N'avez-vous au camp aucun des représentans délégués aux armées de l'ouest?

—Aucun. Guezno et Brue m'ont assisté pen-

dant quelques jours, Guermeur m'a fait une courte visite, mais des affaires urgentes les ont appelés ailleurs ; le décret du 16 juin, qui accorde des pouvoirs exclusifs à Budin, Guezno et Mathieu, en rappelant les autres représentans, m'a causé les plus sérieux embarras; le manque de vivres s'est fait sentir plusieurs fois d'une manière vraiment alarmante, et je suis sans pouvoir pour m'en procurer; aujourd'hui encore une effroyable disette règne au camp, voici trois jours que mes soldats n'ont pas reçu de pain.

En apprenant à Vannes votre position précaire, j'ai pris immédiatement des mesures pour la faire cesser : vous recevrez cette nuit même une quantité considérable de pain, et désormais les subsistances ne vous manqueront plus.

— Cette assurance, citoyen représentant, me cause une vive satisfaction ; il est cruel pour un général de voir ses pauvres soldats dans l'affreux dénuement où l'on a laissé les miens, d'autant plus qu'ils oublient toute su-

bordination, et se livrent à des excès qu'il est difficile d'empêcher.

— Le comité a reçu fréquemment des plaintes sur les pillages auxquels se livre la troupe; j'avais besoin pour y croire de les entendre confirmer de votre bouche.

— Le pillage leur est maintenant chose commune et familière, répondit Hoche avec tristesse; nos soldats s'y sont livrés ici même, sous mes yeux, et je me suis vu contraint dans l'absence de lois et de tribunaux, d'en faire justice le sabre à la main, mais si je me montre sévère à leur égard, je suis obligé cependant de convenir qu'ils seraient excusables si quelque chose pouvait pallier des excès de cette nature; livrés à des privations de toute espèce, recevant une solde sans aucune valeur, placés dans un pays qui les traite en ennemis, ils usent de représailles et se procurent violemment aux dépens de ceux qu'ils combattent, ce que l'état ne leur donne pas.

— On m'a parlé d'assassinats commis, par le soldat dit Tallien.

— Cela n'est que trop vrai, ils ont tué des prisonniers, et chose déplorable, ils trouvent dans les vices de notre organisation, un spécieux prétexte pour justifier ces crimes, en effet, un chouan est arrêté, conduit par un détachement qui retourne à son corps dès qu'il l'a déposé dans les prisons; veut-on poursuivre? on ne connaît plus les témoins, on ne sait où les trouver pour les faire assigner; si au moment de l'arrestation les témoins ont fait une déclaration, ces pièces extra-judiciaires ne peuvent aux termes de la loi être admises en jugement, il en résulte donc que le coupable reste détenu, et qu'il est impossible de lui infliger aucune peine, au bout d'un certain temps on prend le parti de le relâcher. — Qu'arrive-t-il encore trop souvent, les jurés pris soit dans le même département, ou la même commune, intimidés par les menaces, par la crainte d'une prompte vengeance, déclarent que les faits ne sont pas constans, ou que les accusés sont convaincus *sans intentions criminelles;* alors l'assassin plus impudent que

jamais, échappe à la peine qu'il avait méritée.

— La forme du jury dans ces matières, est contraire au but que l'on doit se proposer, répartit Tallien; la loi du 19 mars 1793, serait pour les rebelles la seule qui pût être remise en vigueur; à Paris on accorde trop peu d'importance à la chouannerie; d'après les renseignemens que j'ai recueillis, et ce que j'ai vu par moi-même, je me suis convaincu qu'il était nécessaire de poursuivre cette guerre avec la dernière vigueur et de la terminer, non par une pacification semblable à celle qui a eu lieu, mais par le désarmement, la reddition et la punition des brigands.

— A cet égard il faut agir avec une grande circonspection, si le comité avait voulu suivre les plans que je lui ai proposés, je ne doute pas que cette guerre serait aujourd'hui finie; le moyen d'empêcher ce soulèvement était facile, on ne l'a pas employé, et maintenant qu'il a eu lieu, il serait cruel et impolitique,

de songer à détruire six à sept mille familles qui ont été entraînées à Quiberon, par la terreur et le prestige; je crois que si les habitans des campagnes livrent leurs armes et leurs chefs, nous pourrons les laisser recueillir leurs moissons.

— Je ne suis pas venu ici pour suivre l'exemple des Turreau et des Carrier, répliqua Tallien avec fermeté; mais de quelque manière que ce soit, il faut en finir avec les royalistes, il faut les abattre comme l'ont été les montagnards. Ces factions anarchiques ont lassé les honnêtes gens, elles ne doivent plus leur inspirer aucune pitié. — Vous connaissez mieux que moi ce genre de guerre, et l'esprit qui règne ici; je suis prêt à sanctionner toutes les mesures que vous croirez convenables, et j'espère que nos efforts délivreront enfin la république de ces brigands.

— Il faut l'espérer, répondit Hoche, à qui les paroles de Tallien, paraissaient suggérer des craintes sur les moyens qu'il voulait employer pour terminer cette guerre.

— Vous êtes informé sans doute des débarquemens qui ont eu lieu sur les côtes du Morbihan. La situation de l'intérieur mérite toute notre attention, si vous pensiez pouvoir vous absenter sans risques, je désirerais que vous vinssiez avec moi à Vannes, où nous nous concerterions avec l'administration.

— Je suis prêt à vous suivre, répondit le général; les émigrés sont bloqués de manière à ne nous donner aucune inquiétude; j'ai d'ailleurs toute confiance dans le général Lemoine, qui commande en mon absence.

— Vous serait-il égal de partir cette nuit même, nous serions rendus demain matin à Vannes, où plusieurs généraux se trouvent réunis.

— Je suis tout prêt à vous suivre, repartit Hoche en se levant, je vais donner ordre de seller mon cheval et commander une escorte.

Ayant écrit quelques lignes, il sortit et appela l'officier qui avait introduit Tallien, il le chargea des préparatifs du départ, et fit signe au sergent Colin d'approcher.

— Tu remettras ce billet à la citoyenne Kerderf, et tu la reconduiras au-delà des avant-postes; si elle le désire, tu l'accompagneras jusqu'au fort.

— C'est entendu général.

Hoche rentra, et peu de temps après il partit avec Tallien.

XXI.

A l'arrivée du représentant, Marie avait été conduite, par l'officier, dans la pièce voisine. Laissée seule dans cette chambre, affectée aux bureaux de l'état-major, elle s'assit devant une table et reposa sa tête brûlante sur ses mains.

La scène qui venait de se passer était de nature à produire une impression profonde sur la jeune fille. Mille pensées diverses agitaient son ame ; une crainte, que jusqu'alors elle avait surmontée, la dominait maintenant et lui suggérait de poignantes inquiétudes. En vain essayait-elle de se rappeler les raisons qui l'avaient décidée à venir auprès de Hoche, s'efforcait-elle de glorifier son dévoûment ; cette crainte se dressait devant la pauvre fille avec la force d'un remords ; elle se demandait si sa réputation n'était pas flétrie, sa pudeur souillée ; si elle était digne encore de mêler sa voix à celle des vierges qui chantaient les louanges du seigneur, de s'offrir aux regards de son vénérable père ; car les préceptes de morale qu'on lui avait inculqués s'étaient profondément gravés dans son esprit, et le but de sa présence auprès du républicain, les paroles qu'elle lui avait dites et celles qu'elle avait écoutées, cet épanchement qu'elle avait souffert et provoqué, lui paraissaient autant de crimes par la honte qu'elle en ressentait. Une

autre pensée heureusement régnait dans son cœur de partage avec celle-ci, car sans cela tout son courage eût abandonné Marie.

Les craintes que lui faisaient subir pour elle-même les conséquences de sa mission ne diminuaient rien de l'enthousiasme que lui inspirait sa cause. Elle se consolait donc des malheurs qu'elle redoutait pour elle-même par les avantages qu'elle prévoyait pour l'armée.

Le but de Puisaye en l'envoyant vers Hoche, avait été moins de faire des propositions qu'il savait d'avance ne devoir pas être acceptées, que de sonder le général pour découvrir s'il avait été informé de la double attaque qui le menaçait, et le persuader du contraire dans le cas où il s'en fût douté. Or, Marie était convaincue que le général n'avait pas le moindre soupçon, et si l'arrivée du représentant ne lui permettait pas de retenir le général, du moins elle pouvait croire qu'il serait également surpris à l'improviste, puisqu'il ignorait même la marche de Tinténiac, qui devait en ce moment

être campé avec son armée à une lieue de Sainte-Barbe. Ces réflexions consolantes ramenaient la sérénité dans l'ame de Marie, par l'abnégation de ses inquiétudes personnelles devant les avantages de son parti, quand la porte en s'ouvrant montra le sergent Colin, qui entra d'un air affairé.

—Allons, citoyenne, dit-il, préparez-vous à valser; j'ai reçu l'ordre de vous transférer au lieu d'où vous êtes venue. — Voici un papier que Hoche m'a donné pour vous.

Marie ouvrit en tremblant le billet du général, il s'excusait sur son brusque départ de ne pouvoir pas l'entretenir plus long-temps, et lui annonçait qu'il avait donné ordre au sergent de la reconduire au fort. Cette nouvelle était dans ce moment celle qui pouvait causer le plus de plaisir à Marie; car, avec l'idée qu'elle s'était formée de Hoche, elle pensait que dans son absence, l'armée républicaine serait facilement vaincue, et le congé qu'il lui donnait permettait à la jeune fille d'in-

former Puisaye de cette absence avant l'heure du combat.

— Partons, dit-elle au sergent.

—Je suis tout prêt; en avant, marche.

En ouvrant la porte extérieure, Marie crut voir sur la muraille la même ombre qu'elle avait déjà remarquée dans son entretien avec Hoche; elle éprouva un frisson dont elle ne put se rendre compte, et cette particularité, bien futile en apparence, la frappa néanmoins assez pour la préoccuper malgré les pensées qui remplissaient son esprit. Dans le trajet du quartier-général au camp, elle s'imagina apercevoir plusieurs fois cette ombre qui semblait attachée à ses pas; une secrète terreur la saisit, elle pressa le pas et se rapprocha du sergent, en proie à ces terreurs superstitieuses, que le silence et la nuit font naître chez les personnes dont la mémoire conserve le souvenir des récits surnaturels qu'on leur a faits dans l'enfance. Marie cependant voulait raisonner sa position et se persuader qu'elle était le jouet d'une illusion, mais il ne lui fut plus

possible de conserver aucun doute : elle entendit en descendant le sentier qui conduit à la falaise des pas légers derrière elle ; l'effroi la fit se détourner, et elle aperçut l'ombre d'un corps humain se dessiner dans la nuit. Ignorant quel pouvait être l'individu qui la suivait, un motif de prudence l'empêcha d'en parler au sergent, néanmoins elle désirait renouer la conversation, lorsqu'une voix enrouée, qui semblait venir de l'entrée de la falaise, entonna un chant qui parut frapper Colin.

Tiens, tiens, dit-il, qu'est-ce que c'est que ça ? Le diable m'assiste si ce n'est pàs la voix de Spartacus Bonneau. — Écoutez un peu, citoyenne ; c'est une chanson de circonstance qu'il a commencée ce matin. Le bigre l'a finie en se soulant à la cantine ; c'est un charme comme le vin lui donne de l'esprit, quand il ne l'abrutit pas. — Écoutez voir.

Et il tendit son bras pour arrêter Marie.

Les Anglais sont à Quiberon,
Pour toi, bas Breton, quelle aubaine !
Dis, Torr-é-bén, prend ton bâton
Et vas crever mainte bedaine.

Allons, bas Bretons bourriquets,
Il faut opter, ne vous déplaise;
D'un côté c'est le bât français,
Et de l'autre la selle anglaise.
Nous ne voulons selle ni bât,
Ont dit les Celtes armoriques,
Et si dieu nous a fait bourriques,
Pour être porteurs ici bas,
Nous voulons porter des reliques.

Lorsque le chant eut cessé de se faire entendre, le sergent partit d'un bruyant éclat de rire, auquel répondit une voix qui était évidemment celle du poète républicain.

— Venez-vous, reprit Colin; si vous vous pressez, nous allons le rencontrer ce cher Spartacus Bonneau. — Vous verrez qu'il nous fera rire, il n'a pas le vin méchant... Par exemple vous pouvez compter qu'il nous récitera l'éloge funéraire de l'incorruptible et sa complainte en soixante-dix-sept couplets à l'occasion du meurtre de l'ami du pleuple par cette coquine de Corday; c'est nouveau pour vous, ça vous intéressera. — Que dites-vous de sa chanson? heim, c'est tapé dans le style.

En achevant, le sergent aperçut son ami Spartacus Bonneau, qui marchait en zig-zag

au bas du sentier, et il courut le rejoindre. Quelques minutes après qu'il eut quitté Marie l'ombre mystérieuse parut à côté d'elle, un cri allait lui échapper, lorsqu'elle reconnut Charles.

— Oh! quelle peur vous m'avez faite! murmura-t-elle.

— J'attendais l'occasion de vous parler, dit Charles d'une voix oppressée; c'est donc pour cela, mademoiselle Marie que vous m'avèz montré une si tendre sollicitude. Vous vouliez que je passasse par la grève afin que je ne vous visse pas chez le général. Mais le malheur qui me poursuit a voulu que vos précautions ne servissent à rien, je vous ai vue... je vous ai vue les mains dans celles de Hoche... comme un instant plus tôt je les tenais dans les miennes... Oh! pourquoi ne suis-je pas mort sur la place! pourquoi cette fenêtre ne s'est-elle pas fermée plus tôt? mes yeux n'eussent rien vu, mon cœur vous eût absous... Car pouvais-je croire que vous, Marie... oh! maintenant encore, je doute que ce soit

vous... Ma voix vous fait peur... ne tremblez pas; vous n'avez à craindre de moi ni indiscrétion, ni colère... rien à craindre, Marie... et pourtant... oh! adieu...

Charles! murmura la jeune fille.

Sa voix était sourde, il ne l'entendit pas.

— J'ai donc péché, puisqu'il m'accuse, dit-elle, oh c'est qu'il ne sait pas tout... il ne sait pas que je m'étais dévouée... Sans cela, il ne m'eût pas dit de ces choses qui sont plus cruelles que des reproches ou des injures... Pauvre Charles, j'ai empoisonné sa vie... comme il a fait de la mienne, mon Dieu! car désormais hors votre service et celui du roi qu'aurais-je à faire sur la terre?

La voix du sergent l'arracha à ces pensées.

— Citoyenne Kerderf, êtes-vous là à voir pousser l'herbe. — Venez un peu entendre Spartacus Bonneau, il est en train de dégoiser

Spartacus Bonneau avait passé son bras sous celui de son compagnon à qui il confiait le soin de guider ses pas; et, délivré ainsi de

la crainte de se fourvoyer et de mesurer la terre, il se laissait aller en toute liberté à sa verve patriotique, débitant de longues périodes empruntées, sans nul doute, à un orateur jacobin, qu'il appuyait parfois d'expressions énergiquement expressives dans le style du père Duchêne avec un accompagnement fort raisonnable de gestes, que son bras engagé, recevant l'impulsion de l'autre, appuyait méthodiquement sur l'estomac de Colin.

Marie arriva jusqu'aux avant-postes en société des deux amis. Colin avait invité plusieurs fois le poète républicain à retourner au quartier; mais celui-ci; qui avait eu le bonheur de rencontrer en même temps un auditeur et un appui, deux choses dont mieux quepersonne il appréciait la valeur, eut la sagesse de ne pas s'en séparer, et persista à accpagner Colin. Ce dernier, qui trouvait un charme inexprimable dans la société de Spartacus Bonneau, pensait que Marie devait être également enchantée de l'esprit et des connaissances de son compagnon; et pour la mettre

mieux à même de les apprécier dans toute leur étendue et leur variété, il manifesta l'intention de la conduire jusqu'au fort, bien que Marie s'y opposât, parce qu'ils retardaient sa marche. Mais le sergent Colin ne tint pas compte de ces observations, et présenta, pour l'accompagner au-delà des avant-postes, les ordres qu'il avait reçus.

A moitié route de la falaise, Marie qui précédait les soldats de quelques pas pour n'être pas distraite dans ses pensées par leurs déclamations patriotiques, Marie crut entendre un bruit sourd et lointain, étranger à celui des vagues. Elle prêta l'oreille en retenant son souffle, et après avoir attribué diverses causes à ce bruit dont la perception ne lui était pas distincte; elle trouva qu'il ressemblait à celui que produit, dans un grand éloignement, la marche d'un corps d'armée. C'était, à n'en pas douter, les troupes royales qui s'avançaient.

Marie éprouva d'abord un vif sentiment de joie; mais une crainte non moins vive s'y substitua presqu'aussitôt : n'était-il pas à re-

douter que les soldats n'entendissent comme elle le bruit de cette marche? Alors toute surprise devenait impossible, et par ce fait seul un désastre complet pouvait suivre cette attaque sur laquelle on avait fondé tant d'espérance de succès. Marie, en proie à une mortelle inquiétude, cherchait le moyen de persuader aux deux amis de retourner au camp, quand le sergent s'écria :

—Spartacus Bonneau, fais-moi l'amitié de retenir ta langue pour voir ce qui se passe en l'air. —Citoyenne Kerderf, vous qui êtes du pays, qu'est-ce que cela veut dire?

L'événement qu'elle avait prévu rendit à la jeune fille toute sa présence d'esprit, elle s'arrêta et parut écouter attentivement :

— Nous sommes sur les grèves, s'écria-t-elle, la mer va nous submerger, nous n'avons pas le temps de gagner la falaise. Retournez promptement sur vos pas, vous ne courrez aucuns risques, je vais essayer d'arriver au fort.

En disant ces mots, elle s'était peu à peu

éloignée des soldats et s'enfuit avec rapidité. Rendue à quelque distance, elle se détourna pour voir ce qu'ils devenaient, mais faisant leur profit du conseil qu'elle leur avait donné, ils se pressaient de retourner au camp, et bientôt ils disparurent à ses yeux, Marie, tout-à-fait rassurée, hâta le pas pour atteindre les troupes qu'elle rejoignit à demie lieue du fort.

L'armée royaliste se composait de deux mille six cents hommes de troupes réglées et quatorze cents chouans. Le régiment d'Hervilly, et mille paysans commandés par le chevalier de Saint-Pierre formaient deux colonnes à gauche, deux autres à droite se composaient des régimens de Royal-Marine, Dudresnay et de six cents chouans. Loyal-Emigrant faisait l'avant-garde suivi de six pièces de canons.

Lorsque Marie arriva devant Puisaye, on venait d'apercevoir la fusée que Vauban devait tirer si son débarquement réussissait, et cette nouvelle promptement répandue dans l'armée avait exalté l'ardeur des soldats, qui

croyaient marcher à une victoire certaine.

En apercevant la jeune fille, Puisaye sauta à bas de son cheval, et la prenant à part, s'informa du résultat de sa mission.

— Le ciel a béni nos armes, dit Marie, tous vos projets, monsieur le comte, réussissent au-delà de vos espérances. La preuve que rien n'a transpiré, que Hoche ne se doute pas de notre attaque, c'est qu'il vient à l'instant de partir pour Vannes avec un représentant.

—En êtes-vous sûre ? s'écria Puisaye.

— Je vous le garantis. Et ce départ a été même si précipité, qu'il n'a pu donner aucun ordre. Son opinion est que nous sommes réduits à la dernière extrémité. Il attend notre soumission.

— Soyez mille fois bénie pour ces heureuses nouvelles, dit Puisaye, en serrant les mains de la jeune fille ; adieu, Marie, retournez au fort, j'espère dans deux heures vous en porter une qui sera la plus glorieuse récompense de votre dévoûment, car vous pou-

vez réclamer une part dans notre victoire. — Chevalier, continua-t-il en s'adressant à un officier de sa suite, veuillez reconduire mademoiselle de Kerderf à Quiberon.

L'armée, pendant ce temps, avait continué de marcher. Puisaye rejoignit le poste qu'il occupait avec Sombreuil à la tête des chouans du chevalier de Saint-Pierre. D'Hervilly, plein de joie, accourut à eux.

— La gauche des républicains est en désordre, nul doute que Tinténiac est arrivé.

Puisaye, Sombreuil et d'Hervilly se portèrent en avant. Ils remarquèrent tous le désordre signalé par le comte, et crurent entendre une fusillade éloignée.

—Vous avez raison, dit Puisaye, Tinténiac attaque! chargeons.

Le signal fut donné, et l'armée royale se porta rapidement sur les républicains. Humbert, en les voyant venir, battit en retraite, comme le portaient ses instructions, et rejoignit le gros de l'armée en bataille derrière les retranchemens. Les royalistes, croyant

qu'ils fuyaient devant eux, les suivirent en bon ordre et arrivèrent à portée de pistolet des retranchemens ; ils s'engagèrent entre les deux épaulemens placés à chaque bout du fossé; leurs tirailleurs commencèrent à le traverser, et quelques-uns franchissaient déjà les talus. On eût dit qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour vaincre. Les républicains immobiles demeuraient l'arme au bras, calmes et silencieux ; on n'entendait pas un bruit sortir de leurs rangs pressés, pas un mouvement ne les troublait. Tout à coup une voix part du centre, le mot feu circule dans les rangs, et aussitôt un feu roulant se deploie sur toute la ligne. Les colonnes royales s'arrêtent, elles hésitent : en même temps la batterie de l'un des épaulemens se démasque, les foudroie en flanc et d'écharpe, creusant des vides profonds sur cette masse compacte qui fléchit et se porte du côté opposé, où la batterie du second épaulement commence, de concert avec l'autre, un feu terrible qui laboure les flancs de l'armée royale, les creuse et les ronge.

tandis que son flanc est criblé par la fusillade.

Le carnage dura quelque temps, Puisaye attendait toujours la division de Tinténiac, mais rien ne l'annonçait. La plus grande tranquillité régnait sur les derrières des républicains. D'Hervilly ayant vu la colonne de droite abattue, voulut faire charger la gauche; mais elle éprouva le même sort, en quelques minutes, soldats et officiers tombèrent pêle-mêle, des rangs entiers disparurent.

Puisaye n'ayant plus d'espoir sur Tinténiac, donna l'ordre de la retraite à d'Hervilly qui la fit exécuter à ses troupes et chargea son aide-de-camp, M. de Saint-Cran, de se porter à la droite. Mais d'Hervilly fut dans l'instant même frappé d'un biscayen à la poitrine, et son aide-de-camp tué dans le trajet. L'ordre n'arriva pas aux colonnes de droite qui continuaient de se battre, tandis que l'aile opposée était en pleine retraite. Les républicains alors sortirent de leurs retranchemens; la cavalerie poursuivit les royalistes et les

chargea sur leur flanc gauche. Peut-être leurs débris eussent-ils été anéantis avant d'atteindre le fort, si Vauban, dont le débarquement, avait échoué, apercevant la position des siens, ne fût venu à leur secours. L'amiral qui l'accompagnait avec cinq chaloupes canonnières, les embossa près du rivage, formant une batterie qui traversait la falaise, et dont l'action empêcha les républicains d'avancer. Nous n'essaierons pas de peindre la démoralisation de l'armée royale après un pareil événement; on peut se figurer l'impression que produisit cette catastrophe sur des hommes qui marchaient au combat comme à une victoire assurée, et qui voyaient le plan sur lequel reposaient toutes leurs espérances échouer, quand il n'était plus temps d'échapper aux funestes suites que sa rupture occasionnait.

La première personne que rencontra Puisaye en arrivant à son quartier-général fut Louis de Kerderf, qui venait de débarquer.

— Où est Tinténiac? s'écria-t-il en l'apercevant, pourquoi n'a-t-il pas attaqué comme

il en était convenu ? Savez-vous que notre armée a souffert des pertes énormes dont je le rends responsable.

— Général, répondit Louis tristement, Dieu seul maintenant peut lui demander des comptes, Tinténiac n'est plus.

— Oh ! j'aurais dû le penser ! s'écria Puisaye, il n'y avait que la mort qui pouvait l'empêcher de tenir ses promesses ; qu'il me pardonne l'outrage que j'ai fait à sa mémoire. — Mais, Louis, comment est-il mort ; pourquoi n'a-t-il pas exécuté les ordres que je lui ai donnés? Tous vous en connaissiez l'importance, pourquoi êtes-vous seul ici ?

— Général, toutes les craintes que vous aviez en partant d'Angleterre se sont réalisées. Nos plus redoutables ennemis n'étaient pas ceux que nous venions combattre, mais des hommes qui prétendent servir notre cause.

— Oh! je devine tout, interrompit le comte, de lâches intrigues et d'infâmes trahisons nous ont précédés, accompagnés et suivis; toute ma faute est de ne les avoir pas découvertes assez

tôt, d'avoir montré trop de confiance à des hommes qui ne méritaient que les soupçons et le mépris. Dès que le courrier qui informait le conseil du Morbihan du départ de Tinténiac fut parti, je me repentis; je pensais qu'il s'y trouverait des traîtres, ce n'était pas à tort, n'est-ce pas?

— C'est de là, en effet, que le coup est parti. Nous avons été victimes de la plus détestable machination...

— Racontez-moi tout, dit Puisaye, je veux savoir jusqu'à quel point on a poussé la trahison. Peut-être n'est-il pas trop tard pour réparer nos malheurs ou en éviter de nouveaux.

— En arrivant à Sarzeau, dit Louis, un abbé de Boutonillic; affilié au conseil du Morbihan, nous remit un ordre du chevalier de la Vieuville, qui enjoignait à Tinténiac au nom du roi de se porter sur Elven, où l'attendaient des instructions ultérieures. Nous voulûmes nous opposer à l'exécution de cet ordre, et Tinténiac lui-même y était contraire; mais le

vicomte de Pontbellanger et plusieurs officiers qui partageaient ses projets nous combattirent en prétendant que nous ne pouvions nous dispenser d'y aller ; et que d'ailleurs cette marche nous procurerait l'avantage d'opérer notre jonction avec la division du chevalier de Filz, cantonnée dans la forêt de Molac. Mon malheureux ami se rendit à ces raisons, et nous arrivâmes à Elven après avoir culbuté les troupes républicaines qui s'étaient présentées. Là, le chevalier de la Vieuville, fidèle à sa promesse, nous intima, à Elven, toujours au nom du roi et de l'agence dont il se prétend délégué, l'ordre de nous rendre au château de Coët-Logon, où des dames royalistes nous attendaient, disait-il, pour traiter d'objets importans. Cadoudal, d'Allègre et moi nous renouvelâmes contre cet ordre les objections que nous avions déjà présentées à l'égard des premiers; mais le vicomte et les siens l'emportèrent encore sur nous, et Tinténiac, espérant concilier les ordres du roi avec vos instructions, se décida à marcher sur Coët-Logon

Pour abréger la route, nous passâmes par Josselin; nous nous emparâmes de la ville, la garde nationale et la garnison se retirèrent dans le château, où elles nous opposèrent une vigoureuse résistance, et après cinq heures d'une fusillade inutile, qui nous coûta un grand nombre d'hommes; dépourvus d'artillerie, nous reconnûmes l'impossibilité de les forcer dans leur position, nous abandonnâmes l'attaque, et l'ordre de marche fut donné. La garnison nous poursuivit, mais nous les repoussâmes, et deux lieues plus loin nous battîmes, à la Trinité, une colonne républicaine forte de quinze cents hommes. Le lendemain, nous arrivâmes au château, nous y trouvâmes mesdames de Boishardy et de Guernisac. Pendant un dîner qui précédait les conférences, les républicains vinrent de nouveau nous attaquer, nous les battîmes complètement; mais les tirailleurs remplissaient les bois qui entourent le château. Tinténiac, en traversant l'avenue qui le précède, aperçut un soldat embusqué derrière un arbre, il lui cria de se

rendre ; celui-ci l'ajusta, Cadoudal, qui accompagnait le général, mit de son côté le soldat en joue, les deux coups partirent ensemble, le républicain et notre malheureux ami tombèrent morts en même temps.

Le vicomte de Pontbellanger, commandant sous Tinténiac, convoqua aussitôt un conseil qui l'investit des pouvoirs du général, il en profita pour réaliser ses projets, et au mépris de vos instructions marcha sur la forêt de Lorges pour gagner Saint-Brieux, afin de seconder un débarquement préparé par l'agence. Je me suis mis en route aussitôt, espérant vous prévenir à temps que la division sur laquelle vous comptiez n'aurait pas lieu. A Baud j'appris que la division de Jean-Jean et de Lantivy s'était dispersée sur un ordre conforme à celui que nous avions reçu. Je sentis davantage la nécessité de vous informer de ce qui se passait ; mais malgré toute la diligence possible j'ai le regret d'arriver trop tard.

Lorsqu'il eut achevé, Puisaye, qui avait prêté une attention soutenue à son récit, ap-

puya la main sur son front et demeura quelques instans silencieux, puis il se leva avec agitation, et reprenant bientôt une apparence de calme et de tranquilité.

— Louis de Kerderf, dit-il, nous ne sommes pas encore perdus, il nous reste des troupes, des munitions et du courage... Venez avec moi, je vais convoquer le conseil pour lui rendre compte de ce qui s'est passé ; dans quelques jours nos pertes seront réparées, et la victoire peut-être nous sourira.

XXII.

Plusieurs jours se passèrent sans amener de part ni d'autre aucun événement remarquable. Les royalistes renfermés à Quiberon, attendaient que le découragement, qui suit toujours un échec, fut passé, pour en appeler encore

au sort des armes. Néanmoins leurs espérances n'étaient plus aussi brillantes, et les pertes éprouvées depuis le débarquement leur avaient fait sentir toutes les difficultés attachées à l'entreprise dans laquelle ils s'étaient jetés. Un grand nombre d'officiers supérieurs et d'émigrés de haut rang était demeuré sur le champ de bataille, avec plusieurs centaines de soldats; mais les régimens de Sombreuil qui n'avaient pas donné réparaient bien au-delà cette perte, et à tout prendre, la position de l'armée royale n'était pas assez mauvaise pour enlever toute chanche de succès.

Des symptômes de démoralisation s'étaient fait remarquer dans les régimens recrutés en Angleterre. Les marins tirés des pontons, sollicités par le voisinage de l'armée républicaine, désertaient en assez grand nombre, et chaque nuit, malgré les mesures qu'on avait prises pour les en empêcher, des troupes de vingt à trente hommes trompaient la surveillance des gardes et rejoignaient le camp républicain.

Le quatrième jour après le combat, le gé-

néral Hoche, accompagné des représentans Tallien et Blad, arriva dans la soirée à Sainte-Barbe. L'ordre du jour suivant avait été apporté la veille au général Lemoine, commandant en l'absence de Hoche.

Vannes 1er thermidor an III, (19 juillet 1795).

« La presqu'île de Quiberon sera attaquée » demain 2 thermidor à onze heures du soir.

» Le général Humbert, à la tête de cinq » cents hommes d'élite de son avant-garde, et » et conduit par un guide que je lui enverrai, » se portera sur le village de Kerostin, en pas- » sant par la laisse de la basse mer, laissant le » fort Penthièvre à droite, et la flotte anglaise » à gauche. Il fera marcher sur deux files, » avec le moins de bruit et la moindre distance » possibles. Arrivé près du village, il tournera » brusquement à droite et fera courir jusqu'au » fort, dont il s'emparera en franchissant les » palissades. Il égorgera tout ce qui s'y trou- » vera, à moins que les fusiliers ne viennent » se joindre à sa troupe. Les officiers, sergens

» d'infanterie et canonniers n'auront point de
» grâce.

» Le général de brigade Butta, suivra Hum-
« bert dans le même ordre avec le reste de
» l'avant-garde. Il s'emparera de Kerostin, et
» fera fusiller tous les individus armés qui
» voudraient sortir des maisons. Les soldats
» sans armes qui viendront se joindre seront
» accueillis; les officiers et sous-officiers se-
» ront fusillés sur-le-champ.

» En arrivant dans la presqu'île ces deux of-
» ficiers-généraux feront crier par leur troupe :
» bas les armes, à nous les patriotes.

» L'adjudant-général Ménage favorisera l'at-
» taque d'Humbert en attaquant lui-même les
» grand's-gardes ennemies. Il les culbuttera,
» leur passera sur le corps et les poussera jus-
» qu'au fort. La palissade franchie, il suivra
» par sa gauche le fossé jusqu'à la gorge. Mé-
» nage ne fera pas tirer un coup de fusil ; il fera
» passer à la baïonnette tout ce qu'il trouvera
» d'ennemis. La troupe qui doit faire cette at-
» taque sera l'élite du général Valletaux.

» Valletaux soutiendra l'attaque de Ménage » avec le reste de sa brigade. Il fera en sorte » de se précipiter au fort en s'en rapprochant » le plus possible pour éviter son feu.

» Humbert se mettra en marche par la gau- » che, à minuit précis ; Ménage par la droite, » un quart-d'heure après. Les deux colonnes » suivront la marée, dussent-elles marcher un » peu dans la mer.

» Le général Lemoine portera sa brigade à » la hauteur de l'avant-garde, il y laissera un » bataillon avec deux pièces de quatre et mar- » chera en bataille à la hauteur de la colonne » Valletaux qu'il doit soutenir.

» Garde du camp : Deux bataillons de la ré- » serve et le troisième de la demi-brigade, » commandés par le général Drut, qui fera ti- » rer à boulets rouges sur les bâtimens anglais » qui voudront nous inquiéter, etc., etc.

» *Signé* : L. Hoche. »

A onze heures de nuit, Hoche et les repré-sentans, accompagnés de quelques officiers,

parmi lesquels se trouvait Charles, sortirent du quartier-général et se rendirent sur la falaise. La veille le jeune homme avait reçu par un transfuge de Quiberon, une lettre de Marie qui lui expliquait les motifs de sa visite à Sainte-Barbe; et, bien que cette lettre fût conçue en des termes qui ne lui permettaient pas d'y voir autre chose que le désir de justifier une démarche qui pouvait si gravement la compromettre, qu'elle ne fît pas la moindre allusion à la scène intime qui s'était passée entr'eux, et que le plus léger sentiment de tendresse en eût été soigneusement écarté; l'ame honnête de Charles n'en ressentit pas moins une immense satisfaction. Le ton réservé de Marie lui parut justifié par les circonstances, et il vit dans cette lettre un témoignage précieux de l'affection qu'elle lui portait; mais le plus grand motif de contentement qu'il y trouva, fut d'être délivré des soupçons injurieux pour la jeune fille, qui, malgré lui, perçaient dans son inquiétude de trouver l'énigme de la scène étrange dont il avait été témoin.

Dans la soirée, Charles avait été mandé au quartier-général, il s'y était rendu avec la croyance que Hoche voulait l'interroger sur sa mission, et il se promettait de saisir cette occasion pour expliquer au général ce qu'il y avait de noblesse et de dévoûment dans la visite de Marie. Au cas que celui-ci eût conçu de la jeune fille une opinion désavantageuse; mais il ne trouva qu'un officier supérieur qui lui avait ordonné de se tenir prêt à accompagner le général en qualité de guide.

Dès que les représentans furent arrivés sur la falaise, l'armée se mit en marche dans l'ordre qui avait été marqué; Hoche, Tallien et Blad, s'avançaient à la tête de la brigade Valletaux, qui formait la colonne du centre. Leur présence avait singulièrement exalté le courage des soldats devoués à la république, sans autre ambition que celle de la servir; ils étaient toujours prêts à tout, ne s'inquiétant jamais de la grandeur des obstacles, ni du nombre des ennemis qui leur étaient opposés. En cette circonstance ils allaient en donner la

preuve. Non-seulement l'armée royale était numériquement supérieure, mais protégée par une escadre puissante, elle était encore à l'abri d'une position regardée comme imprenable, à moins d'un siége régulier, et contre laquelle il fallait l'audace réfléchie de Hoche, merveilleusement secondée par la bravoure de ses soldats, pour tenter un coup de main ; mais des difficultés imprévues contre lesquelles faillit échouer la conception hardie du jeune général, vinrent s'ajouter à celles qu'il fallait surmonter, et demander de sa part un nouvel effort de génie, de celles des troupes, un surcroit de constance et de courage.

L'atmosphère pendant la journée avait été épaisse et lourde, le soleil se cachait derrière de gros nuages qui se traînaient pésamment et s'amoncelaient à l'horizon ; une chaleur étouffante régnait encore à l'heure où la brise de mer se fait habituellement sentir, il n'y avait pas le plus léger souffle d'air, et les vagues que rien n'animait, s'affaissaient, masses inertes sur lesable, avec un bruit sourd et lugubre

Une demi-heure après le départ de l'armée, un changement subit s'opéra : la nature assoupie se réveilla tout à coup, et parut annoncer l'une de ces grandes commotions, durant lesquelles les élémens ne connaissant plus aucun frein, semblent se disputer l'empire de la destruction ; la mer fit entendre un sourd grondement avant-coureur de l'orage, les vagues s'enflèrent et grossirent, montant pressées l'une sur l'autre, le vent souffla avec violence, et bientôt la lueur des éclairs précéda les éclats d'un tonnerre lointain qui s'approcha rapidement ; alors l'orage éclata avec une furie telle, que de mémoire d'homme on ne se souvenait pas d'en avoir vu sur cette côte.

A moins de s'être trouvé par un temps orageux, sur la falaise de Quiberon, on ne saurait comprendre combien la colère des élémens est terrible et imposante sur cette plage de sable resserrée entre deux mers qui s'efforçent de l'envahir, combien la position de l'armée devint critique et malheureuse.

Le vent balayait la falaise en soulevant d'immenses tourbillons de sable, qui tombaient sur les soldats avec des torrens de pluie, les vagues hautes comme des montagnes, accouraient au rivage avec impétuosité, et franchissant leurs limites, elles éclataient au milieu des colonnes qu'elles couvraient d'écume, d'algues marines et de sable, les troupes assaillies en même temps par le vent, la pluie et la mer, éblouies de la lueur brûlante des éclairs, à laquelle succédait une obscurité compacte, perdant leurs files et leurs guides, n'entendant plus les voix des chefs, étouffées par la tempête, les troupes s'égarèrent, se confondirent entre elles, et n'offrirent plus qu'une masse d'hommes éparpillés dans un désordre complet, cependant l'ardeur des soldats ne s'était pas ralentie, et malgré la confusion, faisant bravement tête à l'orage, guidés par une même pensée, celle de marcher à l'ennemi, ils allaient toujours devant eux, obéissant à l'impulsion qu'ils avaient reçue en partant.

Pendant une heure l'orage continua avec la même furie, le désordre de l'armée était arrivée à son comble, il paraissait impossible de rallier ces hommes dispersés, d'assigner un poste à chacun au milieu de cette nuit épaisse, de retrouver dans ce pêle-mêle, l'ensemble et l'unité nécessaires à une action; mais dès que les élémens épuisés de leurs efforts, commencèrent à rentrer dans leur état habituel, celui dont la pensée était l'ame de cette armée, Hoche domina les derniers bruits de la tempête, parcourut la falaise en donnant partout des ordres et des encouragemens, réforma et modifia tout, concevant à mesure qu'il commandait, et l'on vit à la voix d'un homme l'éparpillement cesser comme par miracle, les individus se réunir en groupes, les groupes former des rangs, des colonnes et une armée admirablement disposée, offrant l'ensemble et l'allignement des troupes qui passent une revue.

Cependant la colonne du centre conduite par Hoche et les représentans, arriva au pied du fort sans être découverte, elle s'arrêta, gar-

dant un silence profond, attendant pour commencer l'attaque que la brigade d'Humbert qui filait à gauche par la laisse de basse mer, eût tourné le fort et gagné les retranchemens au village de Kerostin; mais la tempête avait occasionné un assez long retard, et la mer encore agitée montant plus haut qu'à l'ordinaire, les soldats d'Humbert avaient de l'eau jusqu'à la moitié du corps, ils n'avançaient qu'avec peine à travers des obstacles qu'il leur eut été impossible de surmonter sans la sagacité et les connaissances de leurs guides, Mauvage et Litté, les deux premiers déserteurs de Quiberon. Par suite les premières lueurs du crépuscule se levèrent avant que cette colonne eut effectué son mouvement, les sentinelles découvrirent alors le gros de l'armée, qui fut salué par une décharge de tous les canons du fort, le désordre se mit dans les rangs, la colonne se rompit et lâcha le pied; en même temps les chaloupes qui croisaient dans la baie, averties par le feu du fort, aperçurent la troupe d'Humbert et tirèrent sur elle une

bordée qui la rompit et la dispersa. La retraite était devenue urgente, les troupes la commençaient sans en attendre l'ordre, Hoche le donna sans hésiter, ayant compté sur une surprise pour l'exécution de son plan, dès qu'il était découvert il devait se retirer ; pour prévenir une sortie de la part des royalistes, il demeura avec sept cent grenadiers, tandis que les divers corps effectuaient la marche rétrograde, un secret pressentiment lui annonçait d'ailleurs que cette journée n'était pas finie, ses yeux inquiets se portaient sur la droite, cherchant la troupe de Ménage ou un indice qui annonçât son existence, car on pouvait craindre que la mer ne l'eût engloutie dans la périlleuse entreprise qui lui avait étéconfiée.

Le soleil se montrait déjà à l'orient ; les représentans et le gros de l'armée étaient presque rendus au camp, le général Butta dont le pied avait été emporté par un biscayen, venait de passer à côté de Hoche, derrière sa brigade qu'il précédait naguère, tout annonçait que l'armée royale devait prendre à cette occa-

sion sa revanche sur l'armée républicaine; un cri, présage de la victoire, se fit entendre tout à coup, il était poussé par le malheureux Butta, qui un instant auparavant, soutenu presque sans vie sur son cheval, avait oublié ses souffrances dans l'énergie de l'enthousiasme, et tourné vers Hoche, la figure rayonnante de joie, agitait son chapeau en criant vive la république; Hoche regarda le fort que lui indiquait Butta, et le même enthousiasme éclata sur ses traits, l'étendard de la liberté flottait majestueusement au sommet du fort, à la place du drapeau blanc.

Ce succès inespéré était dû à l'intrépidité de Ménage et de ses braves compagnons. A la faveur de la nuit, guidés par David de Dieppe, l'un des matelots recrutés sur les pontons anglais; ils s'étaient glissés le long des ouvrages extérieurs, s'avançant au milieu des vagues qui les brisaient sur les rochers; ils avaient ainsi tourné la base du fort, entièrement baignée par la mer, et après des périls et des difficultés qui faisaient croire à l'impossibilité

d'une pareille tentative ; se servant de leurs épaules comme d'échelles, se cramponnant aux saillies, enfonçant leurs baïonnettes dans les interstices des pierres, ils avaient gravi, dans une obscurité complète, un rocher à pic et nu ; collés sur la pierre et se soutenant ensemble comme une pyramide vivante, audacieusement appuyée sur ceux qui formaient la base et pouvaient en fléchissant la précipiter dans les flots. Ménage et David, les premiers, mirent le pied sur la rampe qui couronne le glacis, leurs compagnons meurtris et saignans se rangèrent bientôt autour d'eux. Quand ils furent tous réunis, ils descendirent comme la foudre du haut de la colline qui domine le fort, et pénétrèrent dans les ouvrages au milieu de la garnison qui regardait la retraite des assaillans. Sans lui donner le temps de se reconnaître, profitant de la surprise pour déguiser leur petit nombre, ils égorgèrent sur leurs pièces les canonniers toulonais et ne trouvèrent qu'une faible résistance dans la garnison, qui était en grande partie composée de

marins français enrôlés en Angleterre.

Au cri de Butta l'armée entière avait fait volte-face, s'était précipitée du côté du fort. Hoche, à la tête de ses grenadiers, y arriva le premier, et fut reçu par Ménage qu'il serra dans ses bras en le nommant général.

Il nous reste maintenant à peindre un tableau d'un autre genre. Nous sommes arrivés au dénoûment de l'un des plus grands drames de cette époque si fertile en grands événemens. C'est l'une des plus lugubres pages de notre histoire moderne. Le récit d'un désastre dont nous ne voulons reproduire pour nos lecteurs et pour nous-même que les points les plus saillans* ; car les faits d'armes qui signalèrent cette journée sont du nombre de ceux qu'une nation doit pleurer. La victoire fut remportée sur des Français et signalée par une sanglante hécatombe.

Maître du fort, Hoche laissa deux bataillons à sa garde, et commanda aux colonnes Humbert et Valletaux de cotoyer les deux rives de

* Voir les notes à la fin de ce volume.

la presqu'île et de la fouiller en tous sens ; lui-même, à la tête de ses grenadiers se mit à la poursuite des royalistes échappés des retranchemens qui fuyaient sur l'intérieur.

La canonnade avait jeté l'alerte à Quiberon; mais on ignorait encore ce qui se passait, lorsque le jour montra le drapeau tricolore substitué au drapeau blanc, et les colonnes républicaines qui s'avancaient au pas de charge. Soudain l'épouvante s'empara de tous les esprits, les paysans réfugiés et les habitans sortirent des maisons et se portèrent au rivage dans l'espoir de s'y embarquer.

Une division formée de huit cents chouans, d'une partie de Loyal-émigrant et de royalistes de divers corps se forma à la hâte sous le commandement de Boisberthelot, Vauban, Contades et le major d'Haize, dans le dessein d'arrêter Humbert. Puisaye accourut de son quartier-général avec douze cents hommes pour la soutenir ; mais il se trouva tout à coup entouré d'une quantité innombrable de réfugiés qui se jeta au milieu de ses troupes, les rom-

pit et les entraîna. Tout combat devint impossible. Humbert continua de s'avancer en chassant devant lui cette masse éperdue et tremblante.

Le seul espoir des royalistes était désormais dans les vaisseaux anglais. Puisaye expédia le pilote Bahu vers le commodore Warren pour l'informer de leur position, et il se porta sur Saint-Julien, cantonnement de Sombreuil, afin de se joindre à lui et d'engager le combat, en attendant l'intervention des vaisseaux anglais qui pouvaient tout réparer.

La côte présentait en ce moment le plus déplorable spectacle. Les malheureux paysans saisis d'une terreur aveugle, préféraient s'exposer à tous les hasards de la mer que d'attendre les républicains. Hommes, femmes et enfans se jetaient dans les canots et les embarcations amarrées au rivage, qui coulaient la plupart sous une trop forte charge avant de quitter la rive. Néanmoins les autres, moins effrayés de l'agonie de leurs compagnons au milieu des vagues que du bruit des tambours

ennemis, s'efforçaient de relever les embarcations et s'yprécipitaient avec le même égarement. Cette scène affligeante se passait sous les yeux de Puisaye. Il voyait l'ennemi approcher, la terreur des paysans gagner comme une contagion ses troupes rompues et sans ordre; et nul mouvement ne se montrait dans la flotte où résidait la seule chance de salut. D'accord avec Sombreuil, il lui laissa le commandement supérieur et se jeta dans un canot, afin de prévenir l'amiral dans le cas où Bahu ne l'eût pas déjà fait, et de le sommer de mettre à exécution toutes les promesses de secours qu'il lui avait données.

La brigade de Sombreuil, réunie aux troupes de Boisberthelot, Contades et Vauban formaient un corps de trois mille six cents hommes, occupant une bonne position, et pouvait, dans une autre circonstance, arrêter Hoche et lui disputer la victoire; mais tout l'enthousiasme et l'ardeur avaient disparu; tout prestige était effacé; on ne songeait plus à vaincre. Une impulsion désastreuse avait été donnée et

fermentait dans toutes les têtes : la retraite à bord des vaisseaux anglais ; lorsque le départ de Puisaye fut connu des troupes, le découragement ne connut plus de bornes; les malheureux se crurent trahis, livrés aux républicains, et l'on vit les soldats briser leurs armes, accusant l'ineptie et la bonne foi de leurs chefs, arracher leurs cocardes, se rouler dans la poussière, en proie à tous les vertiges de la colère et du désespoir. Le fort et l'intrépide Sombreuil ne sut pas se défendre de l'émotion d'une pareille scène ; cette unanimité de sanglots et de cris furieux, cette universelle terreur, cette multitude de paysans effarés, de femmes en pleurs et gémissantes, qui tendaient les bras aux vaisseaux, implorant leur secours et se débattant dans les vagues, tout cela glaça ses esprits; il recula avant l'arrivée de Hoche et se retira au Fort-neuf au-delà du port Alignen. Là s'arrêtèrent la retraite et les espérances ; la mer mugissante entourait le rocher, asile de ces malheureux ; c'était le triste théâtre destiné au dénoûment de ce drame. Pourtant, il

y eut encore une lueur d'espoir : le vaisseau amiral, où Puisaye venait d'aborder, avait hissé les pavillons de signaux, une frégate et une corvette arrivaient dans la baie à forces de voiles, la mer était couverte des chaloupes, canots et embarcations de tout genre qui partaient des vaisseaux et nageaient au rivage.

C'est ici le lieu et pour nous un devoir de relever une de ces imputations monstrueuses dont les nations rivales sont si prodigues entre elles. On a dit dans le temps, et la haine nationale a répété que les vaisseaux anglais tiraient indistinctement sur les royalistes et les républicains, que l'Angleterre avait jeté les émigrés sur cette côte, uniquement pour s'en débarrasser, et que l'amiral avait reçu l'ordre de les sacrifier, plutôt que de les reprendre. Une pareille assertion se réfute d'elle-même : cette expédition et celles qui la suivirent coûtèrent à l'Angleterre des sommes énormes, et la loyauté des secours qu'elle prêtait aux royalistes était garantie par l'intérêt que trouvait cette puis-

sance à ruiner la république. Mais l'esprit de parti ne raisonne pas; certains royalistes trouvèrent commode d'imputer leur défaite aux Anglais, les républicains virent dans la conduite qu'on leur supposait un motif de plus pour justifier leur haine, et cette opinion s'établit si fermement, que, même aujourd'hui, les habitans de Quiberon et des côtes du Morbihan, pour la plupart témoins de l'expédition, répètent de la meilleure foi cette imputation mensongère, quand beaucoup parmi eux n'ont dû leur salut qu'à l'assistance des Anglais. Un fait que nous garantissons, c'est que dans ce désastre tous les marins de la flotte rivalisèrent de zèle et de dévoûment pour sauver, quelquefois au péril de leur vie, celle des malheureux royalistes.

Lorsque les transports arrivèrent au port Alignen, une quantité de paysans s'étaient jetés à la nage, dans l'espérance d'atteindre les vaisseaux; des canots trop chargés s'engouffraient dans la mer avec des centaines d'individus qu'on apercevait de loin, accrochés

aux avirons, aux bords des canots, en poussant des cris de détresse, et disparaissant pour toujours, quand leurs membres sans force ne les soutenaient plus. Dans cet instant critique, tout sentiment de pitié avait disparu. Le cœur des fuyards livré aux angoisses de la peur était fermé à toute commisération; on en vit repousser leurs compagnons qui, du milieu des vagues, imploraient leur secours, et couper avec leurs sabres les mains de ceux qui s'accrochaient aux bords des embarcations.

Les Anglais se répandirent sur cette mer couverte de cadavres et d'agonisans, ramassant tout ce qui donnait encore quelques signes d'existence. Les bateaux de transport, rangés au port Alignen, embarquaient tout ce qu'ils pouvaient contenir, et nageaient rapidement vers les vaisseaux pour y déposer leur charge et venir en prendre une nouvelle. Par leurs soins échappèrent, le duc de Lévis, les comtes de Vauban, de Contades, de Boisberthelot, le vicomte de Chambray, le marquis de la Jaille, d'Hervilly, transporté mal-

gré sa blessure, dont il mourut quelques mois après, le comte de Bathalier et son bataillon d'artillerie avec armes et bagages, l'état-major et un nombre considérable d'émigrés et de paysans, qui s'éleva à trois mille individus.

Tandis que cela se passait, les colonnes victorieuses continuaient leur marche en balayant la presqu'île; Humbert s'était arrêté presqu'à son extrémité dans un bas-fonds à l'abri des vaisseaux anglais, qui faisaient un feu bien nourri, et un pourparler avait déjà eu lieu entre lui et Sombreuil, quand Hoche avec ses grenadiers arriva devant le rocher où les débris de l'armée royale étaient rangés en bataille.

La mer agitée étendait derrière eux sa surface houleuse qui semblait leur creuser des tombes, et les vagues mugissant avec fracas à leurs pieds, grimpaient sur le rocher comme si elles eussent voulu les entraîner avec elles. On apercevait au loin, dans un horizon brumeux, Belle-Ile et Hoat entourées de brisans

couverts d'un manteau d'écume, et dans l'espace existant entre ces îles et la baie, la division anglaise sous voiles. Sur un plan plus rapproché, se montraient les chaloupes chargées de réfugiés qu'on menait à bord de la flotte, et la côte de la presqu'île couverte d'une multitude en pleurs, que l'arrivée des républicains avait empêchée de fuir; les boulets et la mitraille qui partaient des vaisseaux passaient au-dessus de leurs têtes sans qu'ils parussent les remarquer, et foudroyaient les colonnes, qui étaient obligées de chercher un abri pour éviter leur atteinte.

Hoche fut ému du spectacle qui se présentait à ses yeux, l'ivresse du triomphe disparut en présence d'ennemis qui ne paraissaient pas vouloir faire usage de leurs armes. Néanmoins le devoir lui commandait d'étouffer toute pitié, pour remplir sa tâche jusqu'au bout : entre la république et la monarchie c'était un combat à mort, une guerre d'extermination. Un tambour était près de lui, il fut sur le point de commander la charge; mais

son cœur ne lui permit pas de donner cet ordre fatal; il envoya Ménage sommer les royalistes de se rendre. Celui-ci obéit avec empressement, il courut sur le rocher et appela tous ceux qui aimaient la république. Des cris de « vive la Nation! » éclatèrent à sa voix, beaucoup de matelots qui avaient suivi leurs chefs sortirent des rangs en jetant leurs armes. Cette désertion fut le dernier coup porté à l'armée royale, elle n'offrit plus bientôt qu'une masse confuse et en désordre. Il restait encore quelques centaines de gentilshommes décidés à se défendre, ceux-là durent faire comme les autres, ils se rendirent prisonniers.

Dans ce moment Tallien et Blad arrivèrent.

— Citoyens représentans, dit Hoche, la république est victorieuse. L'armée ennemie qui ce matin occupait cette presqu'île, est actuellement en fuite ou prisonnière.

— Tout n'est pas terminé, puisqu'elle n'est pas anéantie, répondit Tallien.

— Elle est vaincue.

— Elle peut se relever, il faut l'en empêcher. — Les émigrés ont remis le pied sur la terre natale, la terre natale les dévorera. Cette phrase est empruntée à notre proclamation, cela vous explique ce que nous voulons faire.

Une émotion extraordinaire se peignit sur les traits de Hoche.

— Ces innombrables prisonniers, dit-il lentement...

— Je ne les ai pas comptés, interrompit Tallien. — Vous vouliez dire, général?

— Rien, répondit Hoche en détournant la tête; la tâche d'un général est finie après la victoire.

— Ces prisonniers, reprit Tallien, sont divisibles en plusieurs catégories; beaucoup sans doute seront élargis. Quant aux émigrés, ils savaient en rentrant en France la peine qu'ils encourraient : une loi en vigueur depuis plusieurs années, les condamne à mort, il suffit à leur égard de constater l'âge et l'identité. Les commissions militaires que nous allons former décideront du sort des autres.

Hoche ne répondit pas et prit congé de Tallien en prétextant les affaires de l'armée.

— Citoyen Kerdelo, dit-il à Charles qui ne l'avait pas quitté depuis la sortie du camp, vous êtes sans doute bon cavalier, il faut aller à toute bride porter la nouvelle de notre victoire à Auray.

Charles, durant le combat, avait ressenti de cruelles inquiétudes pour Marie et son vieux père. Mais ayant appris que la plupart des nobles qui habitaient le village de Kerdavid avaient été sauvés par les bateaux anglais, il espérait que la famille s'était échappée avec l'état major. Arrivé au bourg de Quiberon, il fut contraint de s'arrêter pour laisser passer les prisonniers faits sur le rocher, qui défilaient au fort sous l'escorte des grenadiers de Hoche. Son regard se porta sur cette troupe silencieuse et abattue, cherchant s'il ne découvrirait pas les personnes auxquelles il s'intéressait, et il s'assura qu'elles n'en faisait pas partie. Une émotion douce pénétra l'ame de Charles, en voyant la sympathie que

les grenadiers paraissaient éprouver pour le malheur de ces hommes qu'ils poursuivaient tout à l'heure comme altérés de leur sang. Toutes les figures étaient graves, le plus profond silence régnait dans les rangs, on eût dit que les grenadiers avaient pressenti les intentions de Tallien et qu'il traitaient déjà les prisonniers avec le respect qu'on rend aux hommes près de mourir. On voyait de ces vieux soldats impassibles au sein du carnage, tenir sous le bras des nobles vieux ou blessés, guider leurs pas dans les sentiers difficiles, les soutenir et leur parler comme si des liens sacrés les unissaient les uns aux autres.

Charles, quand il furent passés, tourna sur la droite et lança son cheval au galop, il traversa ainsi la moitié de la presque île. Arrivé près du grand Rohic, une seconde troupe de royalistes qu'on avait ramassés le long de la côte lorsqu'ils voulaient s'embarquer, se trouva sur son passage; elle était composée de six à huit mille individus des deux sexes et de conditions différentes; Charles la passa en revue

avec une secrète inquiétude, chaque fois que ses yeux rencontraient une femme jeune ou un vieillard il croyait voir Marie et son père; ses craintes cependant ne se confirmaient pas, et il reprenait l'espérance de leur évasion, quand, au dernier rang, il aperçut le vieux seigneur de Kerderf marchant d'un pas ferme entre son fils et Marie. Une poignante douleur saisit Charles; la conversation de Hoche et de Tallien lui revint à la mémoire. Il crut voir marcher au supplice cette belle et héroïque jeune fille qu'il aimait par-dessus tout, ce vieillard noble et généreux. Il demeura quelques instans immobile sur son cheval, sans mouvement et sans pensées. Efin l'approche de Marie le rappela à lui-même, il se souvint de l'ordre qu'il avait reçu, il sentit la nécessité de l'exécuter sans retard; mais il ne voulut pas s'éloigner avant de montrer à Marie qu'elle avait un ami informé de sa position et qui tenterait pour la sauver tout ce qu'un homme pouvait faire. Au moment où elle passait, il se pencha et lui dit à voix basse :

—Espoir, Marie; je veille sur vous.

Elle tressaillit à cette voix, qu'elle entendait comme une intervention divine, lui rappeler l'espérance chaque fois qu'un malheur arrivait. Elle leva la tête pour remercier Charles, mais il était déjà loin; il se détourna et leurs yeux se rencontrèrent. Dans ce rapide coup d'œil, Marie puisa l'espoir et Charles la fermeté.

XXIII.

Sur la fin de cette journée le citoyen Kerdelo se promenait d'un air réjoui dans le petit salon de sa maison d'Auray. L'ameublement n'avait subi aucun changement, les chaises en velours d'Utrech avaient repris le long de la

muraille, la place qu'elles occupaient avant l'évacuation; tout était dans l'ordre et l'état accoutumé jusqu'à la table en chêne couverte d'une nappe de grosse toile écrue qui supportait les apprêts d'un souper frugal, composé selon l'usage invariablement établi de bouillie de blé noir dans un plat de lait caillé.

Le citoyen Kerdelo avait sur les lèvres un sourire inhabituel, il se frottait les mains et marchait lentement les yeux à demi fermés, comme un homme qui veut se soustraire à l'influence des objets intérieurs pour mieux savoûrer le contentement de ses pensées. Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit et Charles entra dans le salon. La figure du jeune homme formait avec celle de son père le contraste le plus parfait; autant l'un paraissait joyeux et satisfait, autant l'autre était triste et abattu.

—Ah! te voilà, enfin, s'écria le municipal qui ne remarqua pas l'état de son fils: à table, Charles, et soupons de bon appétit. La bouillie de blé noir est douce à souhait et le lait caillé est couvert d'une belle couche de crême; toi

que j'ai vu souvent faire la grimace sur ce repas, je parie qu'au camp de Sainte-Barbe tu l'as désiré plus d'une fois, eh bien; ton souhait est accompli, tu peux t'en donner à plein ventre.

Charles s'assit devant la table, pendant que son père lui servait une assiette de bouillie. Quand nous aurons fini, Charles, nous déboucherons, en causant de certaines affaires, une des vieilles bouteilles qui nous ont suivis à Hennebon; j'ai du nouveau à t'apprendre, de bonnes nouvelles, mon garçon.

Charles entendait sans intérêt et sans curiosité les paroles de son père; il paraissait préoccupé d'une idée qui l'absorbait tout entier : il fixait son assiette et démêlait machinalement la bouillie avec le lait, mais le municipal avait vidé la moitié de la sienne avant qu'il se fût décidé à commencer son souper.

— Ah ça, tu parais tout pensif! qui diable te trotte par la tête? tu choisis bien ton temps pour prendre l'air pleureur dans un jour de réjouissance, et à la veille de..... d'apprendre

une certaine nouvelle.—Voyons, à quoi as-tu passé ton temps depuis que tu es arrivé ? je ne t'ai vu qu'un instant.

— J'ai visité le maire et divers membres de de administration.

— Fort bien, ma foi! s'écria le municipal, c'est très bien pensé mon garçon; les citoyens auront été d'autant plus sensibles à cette politesse que tu étais presque un héros, et que chacun était avide de recevoir des détails sur la glorieuse victoire que nos troupes ont remportée. — Sans doute, tu auras fait quelques bonnes plaisanteries sur monsieur Pitt et ses nobles aventuriers. Ah! ah! ah! j'en ris! d'avance.

Vous oubliez, mon père, reprit Charles gravement, que les émigrés sont vaincus. — Au surplus, je ne suis pas allé chez les administrateurs dans l'intention que vous supposez; des affaires graves m'y appelaient.

— Eh bien! ce n'est pas plus mal, il est toujours bon d'avoir l'air d'un homme occupé; ça inspire la confiance et la considé-

ration. — Mon Dieu, mais tu ne manges pas.

— Je n'ai pas faim.

— Peut-être as-tu collationné avec quelqu'un des citoyens? Il fallait donc m'en prévenir, je ne t'aurais pas servi une pareille assiette de bouillie. voyons donne-la-moi, je vais la manger afin qu'elle ne soit pas perdue.

Et le citoyen Kerdelo, par suite d'une erreur communément établie parmi les gens de sa classe, se bourra l'estomac deux fois plus qu'à l'ordinaire, croyant faire preuve ainsi d'ordre et d'économie. Quand il eut, non sans peine, vidé l'assiette de Charles, il fit sauter, selon sa promesse, le bouchon d'une bouteille avec un empressement qui attestait la gêne où l'avait mis le principe d'ordre auquel il avait sacrifié.

— Allons, Charlot, dit-il, prends ce verre et fais-moi raison : à la santé de ta future.

Charles le regarda d'un air étonné comme s'il ne l'avait pas compris.

— Tu ne m'as pas entendu? reprit le municipal avec un gros rire malin; à la santé

de ta future! c'est du bon français, pas moins.

— Mon père...

— Eh bien oui, je te marie... c'est une affaire arrangée. — Tu connais le citoyen Kervin, officier municipal à Hennebon ; c'est un gaillard affligé de douze bonnes mille livres de rentes, et qui est homme à les doubler, car il entend supérieurement les affaires. Eh bien, Charlot, il a une fille un peu plus jeune que toi, fraîche comme une rose et gaie comme l'épinoche, qui te plaira, j'en suis sûr. Cette petite sera ta femme, et toi, Charlot, son mari ; c'est convenu entre le citoyen Kervin et moi.

— Il est fâcheux, mon père, qu'avant de conclure cette affaire, vous ne m'ayez pas consulté.

— Et si quelque lubie t'avait passé par la tête, tu aurais pu tout gâter; peste, garçon, on ne trouve pas tous les jours un parti aussi avantageux ; c'est un marché d'or, une fortune faite... Du tout, du tout, j'ai préféré conclure, tu m'en remercieras un jour. — Je te l'ai dit souvent, tu es bien heureux d'avoir un père

qui pense à toi, sans cela tu aurais bien pu aller mourir à l'hôpital. Crois-tu par hasard que ce mariage ne me coûte rien ? Je me suis saigné pour te donner une dot proportionnée à celle que tu recevais... mais je ne m'en repends pas, l'affaire était trop belle pour la laisser échapper.

— Je suis fâché, mon père...

— Paix, paix, laisse-moi donc finir. — La future t'apporte soixante mille livres, valeur d'argent; plus, une métairie sur le bord du Blavet, rapportant, année commune, trois mille livres de rente net d'impôts; plus, un trousseau et un mobilier. — Hem, ajouta-t-il en faisant claquer sa langue, on ne trouve pas ça tous les jours; sans compter les espérances fondées sur la mort de son père... Eh bien, Charlot, qu'en dis-tu ?

— Je vous ai déjà fait observer...

— Que veut dire cette obstination ? As-tu perdu la tête, ou veux-tu me la faire perdre ? Mais je vois où le bât te blesse, il y a sous jeu quelque niaise délicatesse; tu ne veux pas être

enrichi par ta femme... Va, rassure-toi, le bon homme Kervin sait compter, il m'a fallu en découdre : je te donne pour dot le domaine de Kergonant et le château de Kerderf, que j'achèterai sous huit jours ; c'est le plus clair de mon avoir, mais...

— Mon père, dit Charles en s'efforçant d'étouffer les sentimens qu'il ressentait, il est inutile de me parler plus long-temps de ce mariage, car je n'y consentirai pas.

Le municipal demeura quelques instans confondu.

—Ah tu n'y consentiras pas, reprit-il en appuyant sur ces mots.

— Jamais, dit Charles d'un ton décidé ; le mariage est à mes yeux l'acte le plus saint de la vie ; vous n'y avez vu qu'un marché. Une affection mutuelle, une conformité d'honneur et de caractère sont les premières, les plus importantes conditions du mariage. Vous avez cru que la question d'argent en formait la base essentielle. — Que m'importe la fortune, si je ne rencontre pas dans une épouse

les qualités qui peuvent assurer mon bonheur, si je suis lié au sort d'un être pour lequel je n'éprouve aucune sympathie.

— Folie, folie, s'écria le municipal, qui était revenu de son étonnement; tous ces mots sont vides de sens; une riche dot est un manteau qui couvre bien des défauts; c'est là le point capital, le plus positif de l'affaire; quand au reste, c'est une chimère qui est bonne dans les romans, un jargon emprunté de la *Nouvelle Héloïse*... Mais dans la vie il faut calculer autrement; on ne se nourrit pas d'amour et d'eau claire, mon garçon... Une perdrix aux choux et une bouteille de Bordeaux, après deux ans de mariage, ont plus de prix que ces rêveries sentimentales.

— Lorsqu'il s'agit de contracter une union qui doit décider du sort de la vie...

— Laisse là tes grandes phrases qui n'ont pas le sens commun, interrompit le municipal; ce mariage me convient de toutes manières, il doit assurer ton bonheur.

— Il causerait mon malheur et celui de la

femme que vous me destinez, reprit Charles sans le laisser achever. Au reste, mon père, vous comprendrez qu'il ne faut plus y penser; si je vous dis que j'ai déjà fait un choix...

— Et pourquoi me l'as-tu caché? Si cette femme appartient à une famille honnête et fournit une dot convenable, j'aurais bien pu m'entendre avec les parens.

— Vous n'y pouvez rien, dit Charles, l'amour trop souvent ne consulte pas le rang ni la fortune...

— C'est-à-dire que tu t'es emmouraché de quelque fille sans sou ni maille, qui fait semblant de t'aimer pour se marier à mon argent; mais cela ne sera pas; je n'ai pas sué sang et eau pour enrichir une mendiante; tu épousera la fille du citoyen Kervin, ou par Dieu nous verrons.

— Mon père, dit Charles d'un ton décidé, je vous ai déclaré que je n'en ferai rien; vous avez le droit de disposer de votre fortune comme il vous plaira, j'ai celui de consulter

mes goûts et mes inclinations, d'user de ma liberté. La femme que j'aime...

— Ne m'en parle pas, s'écria le municipal, dont la colère et une digestion laborieuse, troublée par cet incident, avaient empourpré la figure ; ne me parle pas de cette femme, de cette misérable mendiante, de cette effrontée coquine. Si je peux la découvrir je la ferai renfermer, c'est le moins qu'on puisse m'accorder pour prix des services que j'ai rendus à la patrie... Nous verrons s'il est permis à des femelles de la sorte de séduire des fils de famille pour attraper leur argent.

Oh marie ! murmura Charles en proie à des sentimens que le respect filial s'efforcait d'étouffer.

— Marie ! répéta le municipal, Marie, dis-tu... Ah c'est la demoiselle Kerderf ! Je comprends à cette heure le motif de l'intérêt que tu portais à la famille... Et tu crois bonnement que j'y consentirai ? Des gens ruinés; des aristocrates dont le bourreau fera justice... Non, non, cela ne sera pas, je suis trop bon patriote

pour m'allier aux ennemis de la nation... La cause des nobles est désormais perdue ; la Convention à donné des ordres sévères, il n'y a plus aucune chance, aucun espoir pour cette caste. — Tu prendras sous huit jours la fille du citoyen Kervin, ou je me fendrai en quatre pour accélérer le procès de ta Kerderf... une effrontée royaliste, qui a mérité d'être guillotinée.

— Mon père! s'écria Charles en renversant d'un coup de pied la chaise où il était assis.

L'indignation et la colère dominait complètement le malheureux jeune homme ; mais les sentimens vertueux qu'il nourrissait prirent néanmoins le dessus, et il sortit avant d'avoir manqué de respect à son père, dont les menaces et les cris le poursuivirent dans la rue. Charles traversa rapidement la place, descendit la rue du château, et tournant sur la droite à l'entrée du pont, il se dirigea vers le Loch. Après avoir gravi la pente roide qui conduit au faîte de cette promenade, il s'assit sur une

pierre, la tête appuyée sur ses mains et réfléchit long-temps à sa position.

La scène qui venait de se passer entre son père et lui, n'était pas de nature à produire dans ce moment une longue impression sur son ame, il n'y trouva qu'un obstacle de plus ajouté aux difficultés sans nombre qui s'opposaient à l'accomplissement du dessein qu'il avait formé de sauver Marie et le seigneur de Kerderf.

Toutes les démarches qu'il avait faites dans la journée n'avaient pas eu le plus léger résultat. Les administrateurs, éblouis de leur victoire et se rappelant leur terreur passée, paraissaient résolus à exécuter leurs ordres avec la dernière vigueur. Partout on répétait qu'il fallait en finir avec les royalistes et l'émigration, on voulait leur livrer une guerre d'extermination, semblable à celle que les montagnards avaient subie après le 9 Thermidor.

Charles cependant avait juré de sauver Marie, il était décidé à employer tous les moyens, à se porter aux dernières extrémités, et s'il ne

réussissait pas, son parti était pris ; il voulait mourir en même temps qu'elle, au pied de son échafaud. Pendant près de deux heures, le jeune homme se promena sur le Loch, formant des projets et prenant des résolutions qui se ressentaient du degré d'irritation où son esprit était monté ; enfin, lassé de marcher, il voulut rentrer pour écrire quelques lettres et se dirigea lentement à travers les rues étroites qui conduisaient à la place. Elles étaient noires et silencieuses, tous les habitans paraissaient endormis, un seul rayon de lumière chatoyait sur le pavé au milieu de ces ténèbres, Charles leva machinalement la tête, et s'aperçut qu'il sortait de la maison habitée par son mystèrieux ami, le greffier Laurent Lebel. Il ne l'avait pas vu depuis l'évacuation d'Auray, et il s'était surpris plusieurs fois à désirer la conversation de cet homme qui répandait presque toujours un calme précieux dans son ame. En cette occasion, Charles avait plus que jamais besoin d'entendre une voix amie débrouiller les pensées incohérentes auxquelles il était livré ; il

monta l'escalier et frappa sur porte de la chambre occupée par le greffier. Son cœur battait sans qu'il sût pourquoi; il entendit fermer uu tiroir, mettre plusieurs objets en place, et le pas lent du greffier s'approcher de la porte qui fut ouverte sans questions.

La figure de Lebel était pâle et plus sombre qu'à l'ordinaire; néanmoins un calme imposant régnait sur ses traits, il regarda Charles avec étonnement, lui prit la main et le fit asseoir devant une table qui venait évidemment d'être dégarnie à la hâte, une plume et deux papiers pliés restaient encore à moitié cachés sous un grand chandelier.

— Mon jeune ami, dit Lebel en fixant sur lui son œil noir, je vois que vous vous êtes rappelé l'invitation que je vous ai faite le jour où vous m'avez sauvé.

— Je l'avais oublié, répondit Charles, et il est vrai pourtant que je venais chercher auprès de vous des conseils et des consolations.

Le greffier soupira, il passa la main à plusieurs reprises du haut de son front à ses yeux.

Il fut une époque où j'aurais pu vous offrir toutes sortes de consolations, maintenant je ne peux guère vous donner que des conseils.

— C'est de conseils que j'ai besoin, du sang froid nécessaire pour me conduire avec discernement ; car si je m'abandonne à la colère ou à la douleur, je hâterai peut-être le malheur que je veux empêcher.

Lebel lui prit la main et attendit qu'il s'expliquât, Charles alors lui exposa les relations qu'il avait eues avec la famille Kerderf, la position critique du vieux noble et de sa fille, et la nécessité de les sauver avant qu'ils ne comparussent devant les commissions militaires ; et quoiqu'il ne parlât pas de son amour pour Marie, la chaleur avec laquelle il s'exprima et la sympathie qu'il montrait pour leur malheur, apprirent au greffier la nature des liens qui l'attachaient à la jeune fille.

—Vous l'aimez donc bien, dit-il d'une voix triste.

— Si je l'aime ! s'écria Charles ; oh, si vous pouviez comprendre...

— Mon jeune ami, interrompit le greffier, moi aussi j'ai connu l'amour.

— Eh bien, dit Charles, vous aurez pitié de moi. Que faut-il faire ? à qui dois-je m'adresser ? J'ai l'esprit à moitié perdu.

Le greffier appuya la tête sur son coude, il parut absorbé dans une profonde reflexion.

— Charles, reprit-il sans changer de position, j'ai entendu ce matin M. Lanno et sa femme, en causant des affaires du jour, prononcer le nom d'un homme qui m'a rappelé les plus affreux... le nom de Tallien. — Est-ce qu'il serait en Bretagne ?

— Il est en mission auprès de l'armée, répondit Charles, étonné de cette question ; c'est même la sévérité de ses ordres qui rend si difficile la tâche que j'ai entreprise.

Le greffier se leva et parcourut la chambre avec agitation ; après avoir fait plusieurs tours il se plaça devant Charles, et dit d'une voix concentrée.

— Ah ! Tallien est ici !

— Il est à Auray.

— Alors, tout espoir n'est pas perdu pour vous... J'ai eu autrefois quelques relations avec lui ; je l'ai connu ajouta-t-il avec un rire amer. Charles, je désire m'acquitter du service que vous m'avez rendu, vous témoigner ma reconnaissance de l'affection que vous m'avez montrée... — J'irai voir Tallien... Cette démarche sera peut-être pour moi une source... mais n'importe, j'irai.

—Alors, s'écria Charles que tout surprenait dans cet homme, si vous espérez avoir assez d'influence sur l'esprit de Tallin, il faudrait le voir aussitôt ; il part cette nuit même pour Paris.

— Eh bien, allons, dit Lebel.

Il prit dans un tiroir une carte dorée sur tranche, y écrivit un mot et fit signe à Charles de le suivre. Ils se rendirent silencieusement à l'auberge du Pavillon d'en haut, situé au bout de la place. Charles ouvrit la porte et entra dans la cuisine, il s'informa de Tallien.

— Le citoyen représentant est couché, répondit l'aubergiste.

— Indiquez-moi sa chambre, repartit Lebel d'un ton impératif.

— A cette heure, vous n'y pensez pas; il a défendu de le déranger. Si vous voulez attendre, citoyens, l'heure de son départ.

— Nous n'avons pas le temps.

— Diable, citoyen greffier, reprit l'aubergiste piqué du ton de Lebel; croyez-vous qu'un pareil représentant est aux ordres du premier venu.

— Citoyen Charles, dit Lebel sans lui répondre, voulez-vous que nous montions ?

— Attendez un peu, je vais appeler son secrétaire ; je ne veux rien prendre sur moi.

Le secrétaire étant venu, Lebel lui remit sa carte qu'il avait enveloppée dans un carré de papier.

— Citoyen, dit-il, veuillez porter ceci au représentant Tallien.

— Le citoyen Tallien est couché, objecta le secrétaire en regardant Lebel avec curiosité.

— Il se lèvera, dit celui-ci froidement.

— Vous désirez lui parler?

— Sur l'heure.

— Cela n'est pas possible; il partira bientôt, et vous pourriez alors...

— Je n'ai pas le temps d'attendre. — L'affaire qui m'amène ne souffre pas de retard, et dès qu'il saura qui je suis, il s'empressera de m'admettre. — Allez donc sans crainte lui porter ce papier.

Le ton et l'air de Lebel imposèrent au secrétaire, croyant que cet homme pouvait avoir en effet des affaires urgentes à traiter avec son patron, il prit une lumière et monta.

Un instant après il revint, et saluant profondément Lebel :

— Citoyen, dit-il, le représentant vous invite à monter chez lui, il vous prie de l'excuser.

— Cela suffit, interrompit Lebel, conduisez-moi.

Il fit à Charles un signe qui semblait lui promettre la réalisation de ses désirs, et suivit le secrétaire qui éclairait devant lui.

— Allons, dit l'aubergiste, il faut croire qu'on s'est trompé sur le compte de ce greffier ; on a répandu le bruit que c'était un homme de police, mais si cela était, il ne parlerait pas ainsi ; il m'a rappelé le gouverneur de la province d'avant la révolution, ou un intendant-général. Il faut croire qu'il n'a pas toujours été greffier d'une justice de paix ; c'est un mystère que cet homme... je le prendrais bien en pension pendant un an et un jour, s'il voulait pour tout paiement me raconter son histoire... Ça doit être tout un livre.

Les pensées de Charles, malgré l'objet important qui l'occupait, suivaient à peu près le même cours que celles de l'aubergiste; néanmoins il ne répondit pas à ses observations, par respect pour le mystère de son ami, et s'assit devant le feu, attendant son retour dans une mortelle incertitude.

Après une absence d'une demi-heure environ, Lebel revint dans la cuisine, il la traversa rapidement et invita Charles à le suivre dehors. Celui-ci le rejoignit en tremblant; la fi-

gure de Lebel était pâle et renversée.

— Vous n'avez rien obtenu, murmura le jeune homme?

— Si. Voilà un ordre d'élargissement, répondit-il en lui remettant un papier. Adieu, Charles; j'ai besoin d'être seul.

En disant ces mots, il s'éloigna à grands pas.

Charles, joyeux au-delà de toute expression, courut chez lui en toute hâte pour s'assurer de ses yeux, qu'il tenait en son pouvoir la grâce de celle qu'il aimait. En approchant de la maison, il remarqua avec surprise des lumières qui passaient derrière les fenêtres, et une grande clarté dans la chambre de son père. Inquiet de la cause de cette veille inusitée, il se hâta d'arriver. La porte antérieure était ouverte; on causait avec bruit dans le petit salon. Charles en entrant vit plusieurs femmes du voisinage entourant la vieille Marguerite qui sanglottait sur une chaise.

— Ah! Charles, s'écria-t-elle dès qu'elle l'eut aperçu, te voilà, malheureux enfant!—

Bon Dieu du ciel, assistez-nous.

— Qu'y a-t-il, Marguerite? demanda le jeune homme, assiégé d'un funeste pressentiment.

— Ton père se meurt, dit-elle, peut-être sa pauvre ame est-elle partie à cette heure.

Charles, sans en entendre davantage, monta précipitamment dans la chambre de son père; il y trouva plusieurs voisins et deux docteurs rangés autour du lit où gisait le municipal dans un état d'immobilité complète. Sa figure était pourpre, sa respiration gênée; ses bras nus sur le lit, entourés de ligatures, annonçaient qu'on l'avait saigné. La colère que le refus de Charles lui avait inspirée, jointe à la digestion difficile de ses deux assiettes de bouillie, avaient occasionné une attaque d'apoplexie, et, bien que les secours eussent été fort prompts, les hommes de l'art hésitaient à décider si le citoyen Kerdelo devait succomber à cette crise. . . . .

. . . .

. . . . Pendant quatre jours, son

état fut le même ; les médecins refusèrent de donner à Charles, qui ne quitta pas sa chambre, la plus légère lueur d'espoir. Le municipal avait recouvré ses esprits, mais une fièvre violente s'était déclarée, et l'on craignait que chaque accès ne l'emportât. La position de Charles avait été affreuse durant ce temps. Vivement alarmé sur l'état de son père, le souvenir de Marie venait accroître sa douleur, et il s'efforçait de combattre et d'étouffer tout souvenir de la jeune fille, regardant comme un sacrilége de mêler des pensées étrangères à ses inquiétudes filiales.

Les conversations des gens qui venaient visiter son père l'avaient mis au courant des affaires du jour ; il avait appris le départ de Hoche avec douze bataillons, pour défendre les côtes du nord, prétexte dont il se servait, disait-on, afin de ne prendre aucune part au jugement des prisonniers ; il savait que des commissions militaires avaient été formées à Vannes et Auray par le général Lemoine. Ces nouvelles, qu'il n'eût pas voulu connaître, lui

suggéraient les plus poignantes inquiétudes. Le matin du cinquième jour, les médecins déclarèrent que le municipal était hors de danger. Charles éprouva une bien vive satisfaction, mais elle fut balancée pourtant par l'annonce du départ d'Auray, d'une troupe d'émigrés condamnés à mort, et dont le supplice devait avoir lieu à Vannes. Nombre d'autres devaient être, disait-on, exécutés en même temps, par ordre des commissions militaires qui siégeaient dans cette dernière ville. Charles redoutant que le vieillard de Kerderf et sa fille ne se trouvassent de ce nombre, ou comprenant du moins toute l'horreur de leur position dans la prison où l'on avait entassé les prisonniers de Quiberon; Charles ayant satisfait à son devoir filial, prit la résolution de partir immédiatement pour Vannes, et s'étant pourvu d'une voiture, il se mit en route après avoir recommandé son père aux soins de la vieille Marguerite. Il était dix heures lorsqu'il arriva à Vannes; la ville était triste et silencieuse, il ne rencontra presque per-

sonne dans les rues, la plupart des boutiques et des maisons étaient fermées. Charles descendit sur la place du marché et ordonna au cocher de conduire la voiture au-delà de la porte Paterne, dans un chemin de traverse situé derrière la Garenne. Il se rendit sur le port, au Parc du Père-Eternel, converti en prison. S'étant fait reconnaître de l'officier de garde, il obtint aussitôt, sur la remise de l'ordre dont il était porteur, l'élargissement de M. de Kerderf et de sa fille. Un sergent fut les chercher et les amena à l'entrée du parc; Charles en les voyant venir, éprouva un tremblement nerveux. Marie était pâle et changée, en reconnaissant le jeune homme, son regard le remercia, mais elle ne montra pas le moindre étonnement; elle avait attendu avec confiance la réalisation de la promesse qu'il lui avait faite; elle comptait sur lui, dans son angélique simplicité, comme sur un intermédiaire des grâces de la Providence. Charles s'abstint devant elle de toute expression d'amour; un pareil sentiment devait se cacher

sous le deuil. Il s'avança vers le vieillard et le salua avec respect.

— Monsieur de Kerderf, dit-il, j'ai le bonheur de vous annoncer votre mise en liberté.

— Puis-je savoir, citoyen Kerdelo, à quel titre l'on m'accorde cette faveur? Si la république croit voir en moi un ami, je vous prie de la détromper.

— Ce n'est pas précisément une faveur, reprit Charles.

— Est-ce une grâce par hasard?

— Nullement. Un homme qui vous est inconnu a obtenu votre élargissement.

— Eh bien! citoyen Kerdelo, veuillez dire...

— Mon père, interrompit Marie, quand la sainte cause de nos rois aura perdu tout espoir, alors seulement ses fidèles devront mourir; mais en attendant nous devons profiter de tous les moyens de la servir, vivre courageusement pour assurer son triomphe.

— Tu as raison, ma fille, répondit le vieux noble; c'est une lâcheté de mourir quand la tâche n'est pas finie. Si les nobles sont déci-

més, ceux qui restent doivent redoubler d'efforts pour n'apercevoir pas de vides dans les rangs.

— Voulez-vous me suivre, reprit Charles? une voiture vous attend à peu de distance. Par une mesure de précaution vous devrez vous éloigner de Vannes et vous tenir quelque temps caché.

— Charles, dit le vieillard, je ne vois pas mon fils; partirons-nous sans lui..

Cette question plongea le jeune homme dans une pénible stupeur. Louis de Kerderf depuis long temps absent ne lui paraissait plus un membre de la famille, il était habitué à voir monsieur de Kerderf et sa fille, à prononcer leurs deux noms réunis, il avait oublié Louis.

— Votre fils va nous suivre, dit-il en balbutiant; comme il n'occupe pas la même prison cet ordre ne pouvait le concerner.

Cette réponse satisfit le vieillard et sa fille, ils sortirent avec Charles et se dirigèrent sur la porte Paterne. Plusieurs peletons de soldats

étaient échelonnés sur la route, un bruit de tambours qui battaient une marche se faisait entendre derrière eux. Plongés tous trois dans leurs réflexions ils avançaient avec vitesse sans remarquer ces dispositions militaires, si naturelles dans un pareille moment ? arrivés à l'entrée de la garenne ils la trouvèrent occupée par un détachement de troupes formant le carré dont l'une des faces était fermée par un mur. Des sentinelles leur en défendaient l'entrée, il retournèrent sur leur pas et descendirent l'une des allées de cette promenade disposée en jardin anglais, pour prendre un autre chemin. Lorsqu'il traversaient l'entrée principale de la garenne, les troupes qui marchaient au son du tambour se trouvèrent sur leur passage, ils furent contraints de se ranger jusqu'à ce que'lles eussent défilé, et aperçurent alors des prisonniers entre leurs rangs.

Le premier qu'ils rencontrèrent fut Charles de Sombreuil s'avançant la tête haute et d'un pas assuré, après lui se montra le vénérable évêque de Dol, vieillard septuagénaire semblable

à un patriarche ; le curé de Saint-Malo parlant avec onction aux soldats qui l'accompagnaient, plusieurs prêtres passèrent encore, puis vint Louis de Kerderf dont la figure n'avait pas changé d'expression. En apercevant son père et Marie, il tressaillit et parut éprouver un éblouissement, mais cela ne dura pas, un sourire effleura ses lèvres, il leur fit de la main un geste d'adieu, le cortège continua sa marche, on vit encore plusieurs prêtres dont la figure respirait le calme et la sérénité.

— Où vont-ils?.. où les conduit-on? demanda le vieillard tremblant.

Charles était pâle et respirait à peine ; ses yeux se portèrent sur Marie, et puisa du courage dans l'auguste résignation qui animait la jeune fille.

— Monsieur de Kerderf, dit-il, n'ayez aucune inquiétude, on les transfère de prison.

— Mais que signifie ce déploiement de forces? Charles, ne me cachez rien, mon fils est avec eux.

Marie s'empara des mains de son père, elle lui passa les bras autour du cou, comme pour lui rappeler qu'elle aussi était sa fille, sa fille qui n'avait au monde que lui pour soutien.

Un roulement de tambours se fit entendre, le vieillard s'arrache des mains de Marie, il s'élança sur la garenne, suivi de sa fille et de Charles, lorsqu'ils y arrivèrent, une détonnation éclata, un nuage de fumée qui se dissipait au souffle d'une brise matinale, montrait à la face du soleil seize cadavres tombés l'un sur l'autre.

— Ah! mon fils, s'écria le vieillard, mon fils je t'ai perdu.....

Ses yeux se fermèrent, il se renversa dans les bras de Charles et de Marie, dont les mains s'unirent pour soutenir sa froide dépouille*.

* Les espérances des royalistes qui avaient entrepris cette descente vinrent expirer sur le *Champ des Martyrs.* Nous nous proposons de publier incessamment sous ce titre, un nouvel ouvrage qui formera par l'ordre historique des faits la suite de *Quiberon.*

FIN.

